

LE LIEN ETRANGE

Disparaître, c'est s'enfuir sans avoir eu le courage de partir.

Prologue

Journal de Charles Edouard

Nous avons, par la grâce de Dieu, le désir et l'ambition de vivre une aventure humaine, une grande aventure aurions-nous dit dans notre prime jeunesse. Il n'y a cependant guère d'enthousiasme dans ce projet, et surtout aucune innocence. Nous voulons entamer un nouveau cursus en nous éclipsant du théâtre de notre vécu, pour le restant de nos jours. Disparaître, voilà ce que nous avons jugé nécessaire pour nous venger de notre épouse. Elle nous a trompés. Elle nous a mangé les yeux, tel le corbeau du sinistre présage, en se repaissant des fruits pourris de notre amour. La sentence est tombée du plus profond de notre colère aveugle, dans un non-dit vertigineux. Notre cœur s'est enfui de l'homme raisonnable et de tous les chemins du pardon, fatigué déjà par une si longue marche. Il y a, assurément, une certaine cruauté dans la volonté de disparaître. C'est notre façon de répondre à la morsure : tout effacer, amputer sa mémoire et revivre ailleurs, dans un autre temps, en laissant chez « l'autre » la cicatrice d'un vide étrange. C'est un puits dont nous ne connaissons pas le fond et qu'il nous faudra combler avec le sable du désert, une plaie qu'il nous faudra cautériser par le fer rouge, une plainte que la pudeur étouffera dans le vent. Nous sommes le premier novembre 2018.

Notre patronyme était de Tremblenuit, Charles Edouard de Tremblenuit. Ce nom improbable frappé d'une particule attise l'imagination, nous le savons. Cela évoque une aristocratie romantique, un homme possédé par la fièvre de la littérature ou de la poésie, un artiste...pas du tout ! Notre vie centrée sur l'entreprise a été d'une longueur minutieusement terre à terre. Bonne famille, bonnes études, bel ennui, un mariage de raison, un univers essentiellement professionnel. Et puis un jour nous en avons eu assez de faire semblant de vivre, de faire chambre à part, de ranger chaque soir dans le caveau de notre lit nos deux bras, nos deux jambes, notre tête sans rêves et notre sexualité fantôme. L'horloge de notre vie s'est arrêtée à minuit. Nous avons sauté les heures, cherché la lumière et changé de nom.

Première partie

Charles Edouard de Tremblen

Vendredi 2 novembre (14h)

Les gendarmes ont retrouvé la Mercedes sur le parking du lac de Bioux-Artigues dans les Pyrénées Atlantiques. Le capitaine Victor Mangin du peloton de gendarmerie de Haute-Montagne basé à Laruns téléphone à madame Anne-Sophie de Tremblenuit. A-t-elle un double des clefs ? Cela éviterait de forcer la portière. Elle répond par l'affirmative. En attendant on va laisser travailler les chiens à partir de la voiture dans le faisceau logique de la randonnée. Celle-ci se divise en deux voies possibles à partir du pont de Bioux, à quelques encablures. Si cela ne donne rien il faudra raisonner dès demain en termes de rayon autour du véhicule, car cet après-midi le temps presse. A cette époque de l'année, en montagne, les journées s'annoncent courtes. Passé quinze heures, le soir avance à toute allure. Or il se produit un phénomène bizarre : bien qu'on les ait disposés à la source, dans le parking, les chiens ne flairent aucune piste, tournent en rond et reviennent invariablement sur le coupé sport. Il s'agit de la première stupeur : le disparu semble s'être littéralement évaporé. Monsieur Charles Edouard de Tremblenuit ne devait sortir que pour la journée, une randonnée de cinq à six heures de marche reliant les lacs d'Ayous à une altitude de deux mille mètres sur le GR10. « Je reviendrai vers vingt heures ! » Mais à minuit, toujours personne. Sa femme, Anne-Sophie, sait que la situation n'est pas normale. Elle n'a pas réussi à le joindre au téléphone car elle tombe invariablement sur le répondeur. Alors, au petit matin, n'ayant plus le choix, c'est au commissariat le plus proche qu'elle a donné l'alerte.

Les heures se suivent interminables. Ce n'est pas un interrogatoire mais elle doit répondre à un tas de questions : s'étaient-ils disputés la veille, quelle était la nature de leur relation ? Avait-il des problèmes personnels, des soucis d'argent ? Y avait-il des gens susceptibles de lui vouloir du mal, en d'autres termes avait-il des ennemis ? Et pourquoi a-t-elle averti si tard ? Anne Sophie le reconnaît, elle n'a pas été très réactive car à sa plus grande honte elle s'est endormie en l'attendant. Pour le reste elle répond invariablement : non. Son mari était un homme équilibré qui jouissait d'une influence significative dans son milieu socio -

professionnel et d'une réputation à toute épreuve. Il ne menait pas de double vie, n'avait jamais eu de maîtresse. Son travail représentait toute sa vie, son métier toute sa passion. Après des études d'ingénieur en aéronautique et le doctorat en poche, c'est à l'âge de 30 ans qu'il avait repris, contre toute attente, l'entreprise familiale, LABORCOP, un laboratoire de micromécanique de très haute précision, sous-traitant de l'avionneur AIRBUS. Et depuis il n'avait cessé de grandir. Alors non, il n'avait pas de problèmes d'argent, pas de contentieux avec autrui. La concorde régnait au sein de la famille et il n'avait absolument aucune raison de partir. Bref un type sans histoires. D'ailleurs il était à noter qu'il ne manquait pas un centime sur leurs nombreux comptes. Celui qui aurait voulu disparaître aurait sans nul doute prélevé dans les réserves.

« Madame de Tremblenuit, vous parlez de votre mari au passé. Je note que vous n'avez cessé de dire « était ». Il y a une raison particulière à cela ?

Anne Sophie prend la question comme une gifle. Il va falloir justifier cette tournure qu'elle a utilisée spontanément.

- Mon mari n'a jamais raté un seul rendez-vous de sa vie. C'est un homme carré, organisé, présent, il ne peut pas faire défaut. S'il est absent contre nature, dans mon esprit il n'y a pas de doute : c'est que quelque chose de très grave est arrivé.

- Votre fatalisme ne se nourrit-il pas d'une certaine superstition, madame de Tremblenuit ? Votre époux disparaît le jour de la Toussaint, le jour des morts...vous n'étiez pas au cimetière à cette occasion ?

- Non, depuis des années nous avons pris l'habitude de nous y rendre la veille. Cela nous évite de rencontrer du monde et de préserver ainsi l'intimité de cette réunion familiale. Quant à la superstition, vous me surprenez beaucoup. Laissez- la donc aux benêts, cela me conviendra très bien.

- Et dans un cadre plus formel, vous n'avez pas imaginé une seule seconde qu'il pourrait s'agir d'un enlèvement ?

- Alors là, cela me semble si rocambolesque que j'ai beaucoup de mal à y croire.

- Cependant nous ne pouvons négliger aucune hypothèse, et pour cela votre téléphone va être mis sur écoute. On ne sait jamais. »

La nuit tombe sur la vallée d'Ossau et le froid saisit les hommes. Avant qu'il ne se fasse avaler par les nuages, un dernier rayon de soleil se reflète dans le rétroviseur du coupé Mercedes. Il est là, tout neuf, impeccable, comme attendant le retour de son propriétaire, mais la chance ne sourit pas à la maréchaussée. Les recherches n'ont rien donné et voilà qu'avec la nuit la neige commence à tomber. Ce sont les premiers flocons de l'automne. Quelle poisse ! Quelques centimètres suffiront à camoufler un corps. Voilà une affaire qui se présente mal. Demain il faudra reprendre aux premières lueurs de l'aube. Et tant pis pour sa journée de congé que Mangin avait prévu de passer avec sa femme. Décidément le malheur des uns fait le malheur des autres.

Anne Sophie se retrouve dans cette plage de solitude dans laquelle vous contraind l'attente. C'est terrible l'attente. Attendre reste souvent l'agonie de celui qui a perdu d'avance. Dans un trait de lucidité lié à sa nature pragmatique, elle commence à ressasser les formalités qu'elle va devoir affronter pour les obsèques. Et tout y passe. C'est une femme de tête alors l'organisation, elle connaît. Les sentiments viendront plus tard, sans doute, quand la tension retombera. En attendant il faudrait qu'elle essaye de dormir, et elle s'endort effectivement parce qu'il n'y a rien d'autre à faire.

La journée suivante n'est pas plus fructueuse. On a, certes, ouvert la voiture mais les questions ont la vie dure. Dans la boîte à gants on a retrouvé son portefeuille avec tous ses papiers, soixante euros en petites coupures, son portable et surtout les deux billets pour le concert de Bernard Lavilliers au Zénith. C'était une sortie programmée le mois prochain pour sa femme et lui-même à Pau. L'artiste à l'affiche avait été un des phares de sa jeunesse, un poète qui l'avait fait rêver. Le temps d'une chanson, juste en fermant les yeux, il pouvait quitter sa cellule sans barreaux, prisonnier d'une existence trop symétrique. Et dire qu'il n'avait jamais été le voir sur scène. On serait enclin à croire que ce rendez-vous là revêtait une certaine importance. Quant aux battues, l'on a divisé les hommes en 3 groupes. Le premier se dirige vers les lacs de Roumassot, Miey et Gentau. Le second vers les cabanes de la Hosse et les lacs de Casterau et Bersau. Leur jonction doit s'opérer au refuge d'Ayous. Le troisième groupe part en sens opposé. Cela donne un cercle, un camembert dont le centre est la voiture, avec deux portions ou faisceaux logiques et le troisième irrationnel car disparaître

veut dire que tout est possible. La neige a, certes, gêné les opérations mais elle n'est pas tombée en quantité suffisante pour empêcher les équipes de travailler. Devant elles, le paysage offre au regard la blancheur de sa virginité mais derrière les hommes s'activant à coups de bottes, à coups de sondes, il ne reste que la désolation d'une étendue hachée. Le seul dénominateur commun entre l'avant et l'après passage est le mot : rien. Rien devant, rien derrière. Il faudra plusieurs heures avant que les deux premiers groupes ne se rejoignent au refuge d'Ayous. Une boisson chaude sera la bienvenue pour tous ces hommes qui pataugent dans la montagne. Le capitaine Mangin sort une photo. Quelqu'un a-t-il vu cet homme ? La photo passe de main en main, les patrons du refuge d'abord puis les quelques montagnards présents mais peu nombreux en ce mois de novembre. On rend le cliché réalisé par les studios Boss, un portraitiste réputé. La réponse est unanime : personne ne connaît cet homme. Mangin réfléchit. Charles Edouard de Tremblen a dû s'attaquer au relief en direction des cimes. Dès demain matin il faudra chercher plus loin vers le col d'Ayous, à moins qu'il n'ait poussé au sud vers le col des moines ou le Pic Paradis. En attendant ses yeux n'arrêtent pas de scruter la troisième dimension. Le temps le préoccupe, ce ciel ne lui dit rien qui vaille.

En parallèle aux recherches terrestres les plongeurs sont arrivés sur le site de Bioux- Artigues. Le fond du lac avoisinant les quarante mètres de profondeur a été ratissé. Dans les eaux sombres, rien, si ce n'est qu'on a fait remonter quarante Michelin. C'est quand même hallucinant, une décharge de pneus dans un Parc National ! Quelqu'un a déféqué sur le respect du monde. Le capitaine Mangin, averti, fronce les sourcils.

Et bis repetita avec le soir qui vient une bombe d'air glacé leur tombe sur la figure. Il se remet à neiger. Le temps d'arriver aux Berliets, les plongeurs en combinaison se mettent à fumer comme des otaries sur la banquise. Tout cet attroupement de moustachus athlétiques, et dont le seul soubresaut coûte un bras au contribuable, n'a pas trouvé un seul indice et n'en trouvera pas d'ailleurs pour le reste du système hydraulique. Cela va donner encore un rapport insupportable. Et la police scientifique ? Elle s'est mise à l'œuvre sur cette voiture qu'on a faite enlever et gardé à l'abri. Nous verrons bien.

C'est fini pour aujourd'hui. Tous les véhicules ont quitté le parking et descendent maintenant vers la vallée. Le lointain écho des moteurs devient à la fin inaudible. Le lac est revenu à son

silence primitif, un silence profond, étranger à toute présence humaine. Même la question : « où es- tu ? » n'existe plus. Il faudrait un cœur pour que subsiste l'interrogation. Mais il n'y a rien, que la pierre et la neige, et nul écho nulle part. A son tour la montagne sans âme est rendue à la nuit.

Chez les de Tremblenuit on cultive un particularisme hautain. Nous sommes dans une famille où parents et enfants se vouvoient. Cela existe encore. Vestige peut-être d'une ancienne aristocratie, d'un temps où l'éducation était poussée à l'extrême. Edgar de Tremblenuit, fils unique, charpenté raide et cheveux courts a la phobie des araignées mais ce qui aura fait son plus grand désarroi dans la vie ce sont les mots : Papa et Maman, comme un inaccessible rêve. Il s'agit là d'une des caractéristiques de l'infortune des puissants, cette pudeur excessive devant l'amour ou, pour être formulé autrement, cette incapacité d'aimer et d'être aimé. Double peine. Si encore il se trouvait beau, s'il avait quelque assurance fût-ce-t-elle démoniaque. Mais même pas. C'est une âme en peine dans une corne d'abondance.

Il vient de raccrocher à l'instant. Il avait sa mère au bout du fil :

« Mère, en êtes-vous sûre ? Pourquoi vous obstiner dans la solitude ? Il sied à votre fils de vous accompagner et de vous soutenir dans cette épreuve. Cela me paraît d'une évidence limpide. Je ne peux décentement me soustraire à mon devoir car ma place est au près de vous en ces jours de trouble.

-Edgar je vous en prie, vous n'allez pas traverser la France juste pour me tenir la main ! Vous savez pertinemment qu'on ne peut pas lâcher les affaires. C'est trop risqué. Pas maintenant ! Je prends note de votre intention et la crois sincère. Je tiens cela pour le principal et c'est bien suffisant.

-Dois-je me résoudre à vous abandonner à cause de votre besoin obsessionnel de tout contrôler ?

- Il suffit ! Vous avez trop d'ennemis. Ils n'attendent que cela, que vous lâchiez la barre. Restez à votre poste mon fils, alerte et droit. Je reste au mien et je gage que nous saurons chacun mener notre barque du mieux possible.

- ...Comme il vous plaira, mère. Je vous connais trop bien pour savoir que vous ne me laisserez pas le choix. Je me conforme donc à votre volonté même si je ne l'approuve pas.

- Qu'il en soit ainsi mon fils et que Dieu vous garde. »

Edgar est resté quelques secondes le combiné sur l'oreille, seul avec la tonalité. Et c'est en raccrochant lui-même qu'il a pris, dans le silence retrouvé, toute la mesure de leur éloignement et de leur solitude.

Mardi 6 novembre

Les jours passent hantés par le même vide. La maison pourtant est devenue une ruche téléphonique. Les appels n'arrêtent pas. Famille, amis, confrères, proches ou vagues relations, toutes ces voix sincères ou seulement polies se mélangent dans un brouhaha indescriptible. Il faut avoir les nerfs solides pour affronter en permanence cette corne de brume. Au final elle débranche le combiné et, désobéissant au capitaine Mangin, ne garde auprès d'elle que son portable pour les intimes. La paix nouvelle n'est que relative. Elle en est persuadée plus que jamais, son mari a dû se tuer dans cette montagne qu'on a cru apprivoisée mais qui demeure sauvage. Pourvu que son corps lui soit rendu par le temps qui passe comme la mer rejette un jour ses naufragés sur le rivage. Qu'a-t-il bien pu se passer ? Comme il n'y a pas eu demande de rançon la thèse de l'accident lui paraît la plus probable. A creuser la logique elle le voit victime d'une chute. Une crevasse, un trou, une pente traîtresse, la verticalité tue. A l'évocation de sa mort sans visage, un sentiment qui ressemble à de la tristesse passe comme un nuage. Elle n'a connu que deux hommes dans son existence, même d'aussi loin que surgisse le passé. Autrefois, dans ce temps suffisamment lointain que l'on appelle la jeunesse, elle avait bien cru pouvoir serrer le bonheur d'assez près pour en deviner la caresse. Se sentir heureuse dans son corps de jeune fille, elle en avait fait l'apprentissage, mais à partir de quand une émotion devient-elle durable ? A partir de quelle intensité un sentiment devient-il convaincant ? Enfant charmante, née d'un printemps cruel parce que fugace, elle s'était retrouvée veuve, au fond, dès sa nuit de noce; voilée désormais d'un linceul invisible après avoir revêtu la traîne éblouissante de la mariée. Était-ce à cause d'un cœur retrouvant son désert originel ? Le sable fin et doré de son visage s'était envolé, laissant apparaître, dessous, une statue de sel. Son mariage arrangé par les familles accusait-il une tragique erreur ? S'était-elle trompée de vie ? Non, elle s'était simplement retournée sur elle-même pour découvrir sa vraie nature, et peu importe l'homme qu'on lui aurait présenté. La recherche du

bonheur, quoique légitime à son heure, procédait désormais de la pure frivolité. Autant la canaliser pudiquement parmi les flammes des cierges en attendant les ex-voto. Car à défaut de prendre la réalité à bras le corps pour tenter de se libérer, elle avait choisi de se tourner vers la religion, ce sanctuaire de toutes les consolations.

Quelle était cette force inconnue qui l'empêchait de vivre pleinement sa vie de femme ? Par quels tribunaux étranges érigés dans l'invisible se sentait-elle condamnée d'avance dans ses tentatives de renouer avec la félicité des mortels ? Et par quel sort implacable son âme, dans son éther le plus profond et dans sa transparence la plus pure, se trouvait-elle marquée au fer rouge et visible par delà mille cercles jusqu'aux enfers ? Anne-Sophie, pareille à ces êtres absolus, n'entrait pas en résonance avec son époque. Par le biais d'une éducation très dure ou d'un atavisme séculaire, sa personnalité nous décrivait une histoire telle que seuls en recèlent les mondes révolus; la rémanence d'un passé, quelqu'un de rare, presque irréel dans notre actualité s'il n'avait pour lui son microcosme. Un phénomène à la fois remarquable et effrayant. C'était à peu près le même profil pour Charles Edouard, né de la même engeance. Il faisait vraiment penser à un gentilhomme du dix huitième siècle, aimable dans ses manières mais adepte d'un certain autoritarisme. Il avait été un mari attentionné et méticuleux dans la préservation de leur condition sociale, un homme élevé, un père sévère. Mais elle s'était attachée, elle aussi, à demeurer une bonne épouse. Se serait-elle dérobee seulement une fois aux devoirs conjugaux ? Non, du moins jusqu'à ce qu'ils décident d'un commun accord de faire chambre à part, elle avait toujours répondu à ses allégations en lui donnant à chaque fois, avec satisfaction, l'aumône du plaisir.

Mercredi 7 novembre.

Elle n'a jamais fait cela à la maison, mais au sixième jour de la disparition de son mari, Anne-Sophie vient d'allumer un bâtonnet d'encens. Il se trouvait dans la chambre de son fils, bien caché. Adolescent, la veille de son départ en pension, il en avait brûlé plusieurs pour se venger de sa mère. Elle détestait l'odeur en dehors de son seul contexte possible : l'Eglise. Dans son esprit « l'encens du profane » représentait les tordus, les paresseux, les jouisseurs, cette catégorie de gens que l'on appelle, dans une linguistique importée, les baba-cool. Mais là, curieusement, elle en découvre avant tout les propriétés mystiques. Elle travaille à la

décontamination de son interprétation première et y parvient puisque même l'odeur a changé. Non, elle ne devient pas folle mais s'il n'est pas possible de retrouver son mari par les moyens les plus modernes, les procédures légales, alors elle n'hésitera pas à franchir les portes interdites. Faire appel aux voyants se révélera son ultime recours. Après tout, ne s'était-elle pas fait déjà guérir d'un zona par la médecine parallèle ? Et parmi ses relations fort sérieuses combien de notables très cartésiens s'étaient-ils fait porter en douce ?

Jeudi 8 novembre.

Assise devant son miroir, alors que sa vie dehors prend de plein fouet la tempête, Anne-Sophie recherche le repère de son image et le calme d'une situation familière. Elle aimerait prendre une profonde inspiration et se vider, en soufflant, de tout ce qui lui arrive, comme s'il suffisait de respirer très fort pour chasser la réalité. En cette heure tardive, elle a éteint la lumière et allumé des bougies. Elle regarde son visage étonnamment vivant bouger sous le vacillement des flammes, puis fait glisser à terre sa chemise de nuit. Son corps dévoilé tout à coup s'offre à la morsure de son regard. A quoi lui sert d'être aussi belle ? Ces courbes merveilleuses, ce chef-d'œuvre diaphane, à quoi bon ? Lentement elle se passe une crème sur la peau, prend soin de sa silhouette dont elle redessine fidèlement les contours. En vérité sa nudité la gêne, elle voit « une autre » dans son reflet. Mais ce qui vraiment la mettrait mal à l'aise, c'est de voir apparaître derrière elle, dans le miroir, le fantôme de Charles-Edouard; non pas à cause du spectre lui même mais par le fait d'être surprise en simple appareil.

Cela a été une journée bizarre aujourd'hui. Pensant qu'il vaut mieux battre le fer tant qu'il est chaud, elle a prit son courage à deux mains et s'est rendu chez un médium pour la première fois. Elle a franchit la porte, hésitante et le cœur battant, n'étant pas sûre qu'elle ne ferait pas finalement demi tour à la dernière seconde. Le bureau se trouve au centre, dans une vaste pièce bien éclairée, ce qui l'étonne. Elle aurait imaginé un endroit beaucoup plus sombre. A gauche, sur le mur, des photos de Martin Luther King dans différentes villes des Etats-Unis et sur une étagère, des totems, des gris-gris et un magnifique éléphant d'albâtre. A droite, un tableau représentant la savane et, au premier plan, une cage délicate avec un cacatoès. On la fait asseoir cérémonieusement mais l'invitation reste chaleureuse : quelle est sa question ?

« Mon mari est-il encore vivant ? La réponse qu'on lui fait après un long silence la laisse encore perplexe. Le voyant a fermé les yeux...

- Un lien s'est rompu. Le pont ne coure plus d'une rive à l'autre. C'est ce phénomène qui domine et non sa mort physique. Ce qui pourrait signifier que votre mari est vivant mais prit dans les filets d'une métamorphose... Je vois un bateau de fer, des ombres tourner autour d'une chrysalide, beaucoup de souffrance...».

Et puis on lui dit qu'il est impossible d'aller plus loin: « je ne peux pas. Je suis désolé. »

Et elle a payé 150 euros pour ces quelques mots et pour au bout du compte ne s'entendre clairement dire ni oui ni non !

Décidément c'est un hiver précoce. La montagne entière s'est revêtue d'une cape blanche. Plus de traces, plus de pistes, plus d'odeurs. Il ne reste que l'impuissance des hommes, la torture des questions, le vide. Le mystère de Tremblenit s'épaissit. En plus le capitaine Mangin et toute son équipe rivalisent de malchance. Ce matin encore il y a un blessé. Trompé par la neige immaculée, un de ses hommes est tombé dans un trou. Il s'est pour ainsi dire empalé. La plaie est profonde. Il marchait équipé d'un détecteur de métaux car parmi nos affaires se trouvent inmanquablement des accessoires métalliques. Un corps même sous la glace pourrait faire sonner l'appareil et se signaler. Cet accident sonne le glas des recherches. Travailler dans cet environnement est devenu trop aléatoire, trop dangereux. Le blanc c'est aussi la couleur de la mort. Mais tout n'est pas négatif. Le rapport de la police scientifique est arrivé sur le bureau. Rien d'intéressant dans l'habitacle mais on a isolé une trace ADN légèrement différente à l'extérieur, sur la carrosserie, la portière gauche exactement. Cela va rendre les investigateurs perplexes et raviver leur curiosité. Ce haut degré de questionnement nécessitera la participation d'un autre laboratoire pour étayer le résultat des analyses. Or les conclusions des différents examens approfondis sont formels... Aussitôt on rend visite à Madame Rose de Tremblenit, la mère du disparu, qui est interrogée par les gendarmes. La vieille s'est montrée coriace au début et naturellement revêche aux épanchements. Malgré son grand âge elle a gardé toutes les caractéristiques d'une froideur hautaine. Il faudra un combat de haute lutte, la patience et la ruse d'un limier, avant que ne s'opère chez elle un glissement vers la résignation. Mais elle ne parlera qu'en présence d'un prêtre. Le capitaine va réussir

finalement à lui soutirer la vérité à travers un soupir. Elle n'en demeure pas moins gravée dans son cerveau en caractères gras : il y a quarante ans, elle a accouché sous X d'un petit garçon. Charles Édouard a bien un petit frère. Nul n'a rien su à l'époque, à part son amant. Comme d'autres partent en solitaire entreprendre le voyage initiatique du chemin de Saint Jacques, elle avait convaincu ses proches de sa nécessité de faire le tour du monde, pour le bien de son âme. Et ce n'était pas négociable. Voilà quel sera, à la veille de sa mort, le pêché qu'elle doit expier devant Dieu : **son fils, Charles Édouard, a un demi-frère.**

Tout le monde sait maintenant qu'il faudra attendre le printemps pour y voir quelque chose, à moins d'un redoux en décembre si le vent du sud se met de la partie. L'effet de föhn pourrait bien attaquer la neige. Quelques scénarios se sont esquissés dans les esprits, mais cela ne vaut pas grand chose car il n'y a rien de tangible. Tous les possibles s'entrechoquent et s'entremêlent, lucioles folles dans la prison de l'imaginaire. Ce que nous voudrions c'est la lumière de la vérité...elle s'est éteinte prisonnière de l'hiver dans une longue attente. Le dilemme s'est caché dans les grottes avec les ours, animaux rares, et comme eux il entame son hibernation. La nature insensible s'endort profondément mais les hommes inquiets restent en éveil, flagellés par les questions. Il leur faudra marcher avec résignation dans les ténèbres, en attendant le jour.

Cela fait quelque temps qu'Edgar de Tremblen ne dort plus. Ces événements lui ont rappelé qu'il avait un père et surtout ce que cela peut bien vouloir dire au delà des conventions. Il s'était depuis longtemps conformé à des notions artificielles sans se poser plus de questions. Mais ce « décor de western » était sur le point de s'effondrer. Qu'y avait-il derrière ? Aussi sa décision est-elle prise : il va désobéir à sa mère, sans revendiquer d'ailleurs le moindre courage car elle n'en saura rien. Il va se rendre ce week-end sur les lieux de la disparition. D'après lui c'est exactement là que pourra s'opérer le plus efficacement son effort d'introspection, pour ne pas dire son travail de deuil. Il a prévu de passer sa nuit du vendredi 9 novembre au plus près de la vallée d'Ossau, dans la petite ville de Gan. De là il pourra le lendemain rejoindre Laruns, à quelques kilomètres et attaquer les premières pentes. Direction le col du Pourtalet. Le lac de Bious- Artigues est là, quelque part en chemin.

Parti ce même vendredi, en fin d'après midi, il va conduire toute la nuit reliant pratiquement d'une traite Versailles, son lieu de résidence, à la ville de Pau au pied des Pyrénées, puis Gan à un jet de pierres. Poitiers, Angoulême, Bordeaux, les plaines de la Beauce, la rumeur de l'océan et maintenant le bruissement de la forêt des Landes, la route n'en finit pas. Déjà, durant le voyage, ses pensées peu à peu ont remonté le temps, bercées par le ronronnement du moteur et cette solitude engendrée par la bulle d'un habitacle. Curieusement c'est d'abord par les souvenirs de sa mère que s'ouvre sa mémoire. Enfant, elle ne s'est jamais penchée sur lui pour lui raconter une histoire. Premier rendez-vous raté avec Anne-Sophie, avec l'enfance, avec la vie. Par contre il se rappelle que Charles Edouard, lui, avait fini par lui en raconter à de rares occasions. L'une d'elle l'avait marqué, il devait avoir sept ou huit ans. L'histoire s'intitulait : « le treizième coup » :

« Dans la nuit de Noël j'écoutais, rêveur, sur le chemin de l'église sonner les douze longs coups de minuit : Dong ! Dong ! Dong !...je les comptais un à un avec délice, profitant de ce moment suspendu jusqu'à ce que silence s'en suive...mais alors que je croyais terminée la plainte sonore de la cloche, il y eut un treizième coup. C'était le bruit d'une arme à feu cette fois : quelqu'un, là-bas, s'était suicidé dans la nuit. »

Que ces paroles aient pu traverser le temps en marquant profondément sa mémoire était certainement, et avant tout, dû à une voix, celle de son père. Mais qui était cet homme finalement, était-il possible qu'il se soit suicidé aussi ? Non, il a beau retourner la question dans tous les sens il lui paraît comme évidence sa non faisabilité notoire. Il n'avait pas la fibre des désespérés ni la mélancolie de ceux qui retiennent leurs larmes. Pour lui la vie était bonne à dévorer avec l'enthousiasme des conquérants et, chevillé au corps jusqu'au vitriol, le culte intransigeant de la victoire. Un capitaliste, ça ne se suicide pas. Il a dû avoir un accident grave. Une imprudence, un excès de confiance ou peut-être seulement de la malchance, et la nature impitoyable s'est refermé sur lui comme un piège. C'est étrange de savoir que votre père est mort sans vous, tout seul. Pas de dépouille, pas de cérémonie, pas de cercueil, aucune trace. L'attente est son caveau, le mystère son catafalque. Le défunt demeure dans une espèce de lévitation entre deux mondes. Il est parti en connaissant les affres de la mort mais ce n'est pas officiel, ce n'est pas normal, ce n'est pas catholique, ça s'appelle : un disparu.

La pluie s'est invitée le long de la nuit froide. Elle tombe maintenant sans discontinuer et, la fatigue aidant, le ronronnement des essuie-glaces le berce inopinément. Ses paupières sont devenues lourdes. Normalement il faudrait qu'il s'arrête un moment mais il n'est plus très loin. Les lumières de Pau apparaissent enfin comme la promesse de la fin du voyage. Il longe des boulevards presque vides, éclairés par des lampadaires oranges ou blancs, atteint le parc Beaumont et descend vers la gare. Puis le château, le pont du 14 juillet et c'est la banlieue. Il baille, vivement l'hôtel ! Il a réservé une chambre au « Berceau de Lune » dans la petite ville de Gan. La vallée d'Ossau n'est plus très loin. Il a prévenu qu'il arriverait très tard.

Maintenant la ville est derrière et la campagne recommence. La plupart des gens doivent dormir à poings fermés. Seul dans ce no man's land les phares se perdent dans la nuit et les platanes défilent. Tour à tour leurs silhouettes nues apparaissent et disparaissent sans nulle échappatoire. Une longue ligne droite impose une solennelle monotonie, obsessionnelle, hypnotique. La route n'en finit pas. Son esprit lutte contre le sommeil. Aux portes de l'inconscience il oppose une autre issue : celle de la mémoire. C'était pour ses douze ans, le jour de son anniversaire. Son père lui parlait encore :

« Vous croyez être né le douze février puisque nous fêtons votre anniversaire, Edgar. Votre famille, la société vous reçoivent en ce jour. Sachez pourtant que votre véritable naissance remonte à neuf mois plus tôt, lors de votre conception, à un moment où nous tous n'existions pas sous cette forme : vous, œuf exaucé dans les souterrains de la biologie et nous fantômes encore d'un monde lointain. Il y a donc une distance entre la vérité de la nature et le discernement de la conscience. Une part est cachée. N'avez-vous jamais songé qu'il pouvait en être de même pour la mort ? L'instant où l'on ferme les yeux d'un mourant n'est pas l'heure de sa mort parce que là où l'événement n'a duré qu'une seconde pour nous le temps s'est contracté pour lui et pour lui seulement cette seconde a duré très longtemps. Il y a donc véritablement une distance entre la complexité de la nature et notre compréhension des choses. Pour appréhender la mort il faudrait faire intervenir la relativité et la mécanique quantique. Toute réponse est dans la physique... un jour, la conduite de l'humanité sera confisquée aux hommes politiques. Ils ont trop fait de mal, et ce seront les scientifiques qui désormais prévaudront aux destinées humaines. »

Il n'avait pas tout compris, et comment l'aurait-il pu ? Il voyait son père comme un homme inaccessible, doué d'une intelligence supérieure et lui, il avait du mal à le suivre, alors pour ne pas le décevoir il faisait semblant de tout comprendre. C'était à cause des manières de leur vie. Il n'avait jamais connu sa maman, seulement une « mère-vous ». Il n'avait jamais eu de papa, uniquement un « père-vous ». Alors sa vie se réfugiait dans les rêves, et la nuit seule pouvait luire d'un suprême enchantement. Dans le jardin magique des enfants heureux où tout s'exprime dans une langue universelle, il rêvait d'une fleur, une fleur qui savait parler « Maman ». Pourquoi ne s'était-il jamais insurgé ? Pourquoi, à la moindre occasion, n'avait-il pas fait de la résistance pour infléchir la nature de leur relation, quitter cette corde raide ? Il aurait préféré, à l'ambitieuse éthique de ses parents, les bonnes et rassurantes ornières d'une famille banale. N'y aurait-il jamais pour lui, dans les hautes brumes de son existence, une corne salvatrice qui sonnerait le rappel du bon sens, de la simplicité et de l'amour ? Papa, Maman : quel était ce deuil étrange ?

Le jour se lève. Il a cessé de pleuvoir. Le ciel béarnais s'éclaire peu à peu. Madame Perez éteint les spots du parking et l'éclairage de l'allée. C'était bien la peine de les laisser allumés toute la nuit, ils n'ont servi à rien. C'est plus fort qu'elle et ne s'y fera jamais : ces gens qui réservent et puis qui finalement se désistent sans avertir. Au « Berceau de Lune » il n'y a qu'elle qui soit déjà debout. Ici rien n'a changé depuis vingt cinq ans. Le petit hôtel a pris un coup de vieux et il serait souhaitable de le repeindre, oui mais les temps sont durs et si les clients, en plus, ne viennent pas...au loin elle entend la sirène des pompiers. Elle réajuste son fichu, regarde l'heure, le boulanger ne devrait plus tarder. Vingt minutes de retard tout de même, c'est la première fois. Il lui incombe tous les jours de livrer le pain et la viennoiserie pour les petits-déjeuners. D'ailleurs le voilà, ce qui la soulage, car l'espace d'un instant elle avait eu un mauvais pressentiment. Monsieur Marcel Gaillard se gare tout près de l'entrée et descend de voiture, plus excité qu'à son habitude.

« Bonjour madame Perez. Désolé de vous avoir fait attendre mais c'est à cause de l'accident. Un parisien. J'ai dû appeler les secours. Le pauvre homme n'est pas beau à voir.

- Un parisien vous dites ?

- Oui c'est un 75. Il a heurté de plein fouet l'avant dernier platane sur la route de Pau, à un kilomètre. Le platane marqué d'une croix rouge, celui qu'on doit couper.

- C'est affreux, vous vous rendez compte, c'est peut-être le client que j'attendais cette nuit.

- En tout cas il a dû mourir sur le coup. »

Dans le milliardième de seconde qui dure une éternité, Edgar oublie son corps, ignore qu'il est en train de partir. Son esprit flotte dans une dimension faite uniquement de ténèbres et de lumière. Une seule question lui importe, fondamentale, il veut savoir la vérité. Et la réponse arrive jusqu'à remplir toute la clarté : il voit son père, il est vivant !

Vendredi 9 novembre

Le navire appareille dans la nuit tous feux allumés en laissant derrière lui Santa Cruz de Tenerife. Charles Edouard de Tremblen se réveille en sursaut. Il est en sueur. Quel était ce rêve étrange ? D'habitude il ne fait pas de cauchemars mais là, il a vraiment eu la sensation que son fils lui parlait. Le sens lui paraît abscons et le ton celui d'un poème ou d'une histoire :

« Père j'ai un trou derrière la tête

Grand - ouvert

Où je tombe dans les étoiles. »

Qu'est-ce que cela pouvait bien dire ? Ce qu'il lui reste à l'esprit c'est un irrésistible sentiment d'angoisse. Cela fait maintenant plus d'une semaine qu'il a organisé sa disparition. Il a laissé sa voiture en montagne, récupéré son balluchon et puis est redescendu en vélo. Il n'avait pas réussi à fermer le coffre, trop petit pour le deux roues, mais qu'importe, il l'avait bien attaché. De retour à Pau il l'a remis là où il l'avait « emprunté », avenue Gaston Lacoste, le cadenas en moins, puis s'est rendu à pied à la gare toute proche. Il a pris un train pour Irun, puis Bilbao en Espagne. Les billets sont payés en liquide. Une perruque, des lunettes noires : basique mais très efficace.

Tout a commencé à cause du loto. Son oncle, Blaise de Tremblen, l'homme le plus controversé de la famille, avait gagné une somme considérable à ce jeu il y a des années. Et il ne sut pas comment l'expliquer mais dès lors il se fit jour en lui la certitude absurde qu'il gagnerait aussi. C'était peut-être à cause du schéma familial : heureux en argent, malheureux en amour. Il s'était promis sur le ton de la farce que s'il touchait le gros lot un jour il recommencerait sa vie. Mais si les voies du Seigneur sont impénétrables, les arcanes des mathématiques le sont tout autant. Et ce qu'il considérait comme la chose la plus naturelle et la plus légitime en fin de compte...n'arriva jamais : il ne gagna rien. A partir de là, il fallut bien admettre que son « fond de garantie » ne tomberait pas du ciel. Il ouvrit un compte en Suisse, un compte secret, mais rien d'extraordinaire en regard de la chose courante. Et puis il se mit à laborieusement économiser sur ses propres deniers. Au début sans réel projet ni but

bien précis, jusqu'au jour où tout bascula. Anéanti par la désillusion de sa vie privé, ébranlé par l'amplitude de ce bouleversement, des projets troubles, pour ne pas dire étranges, se firent jour dans les profondeurs de son cerveau. Il venait de réunir cent mille euros tout rond sur la face cachée de la lune. Somme qu'il mit de côté sous le nom d'Eusebio Boixo Sanchez. Par un enchaînement de circonstances abracadabrantes il avait eu la possibilité de se procurer de faux papiers, très réussis lui avait-on dit. C'était un jeu. Cela le faisait bien rire car il savait très bien que personne au monde n'aurait imaginé qu'il soit capable d'un tel scénario.

A Bilbao son projet vise à embarquer pour les Amériques. C'est à Buenos Aires, el Banco Central de la Republica Argentina, qu'il a rapatrié son argent. Il cherche un cargo susceptible de satisfaire ses attentes, prend des contacts, dit qu'il est écrivain. Finalement il jette son dévolu sur le « Rio Sil » un navire de quinze mille tonnes. Il a payé six-mille euros pour le droit de passer en Argentine. Le capitaine Borges lui assure en échange une traversée des plus tranquilles et des plus discrètes. Il aurait dû se méfier, sa tête ne lui revenait pas. Loin du monde civilisé le prix des choses n'est pas fixé par décret. Il fluctue au grès de la convoitise. Mais il y a plus grave. La veille du départ, alors qu'il traîne sur les docks à la nuit tombée, devant la silhouette fantomatique du Rio Sil amarré à ses bites de fer, il a un très mauvais pressentiment.

La première semaine s'est déroulée à peu près normalement. Le bateau a quitté le port de Bilbao le 5 novembre après 3 jours à quai. Le temps est calme. A la poupe et en abord on lui a attribué une cabine, la 19, mais sans verrou tout comme les toilettes d'ailleurs, un cloaque. Elle donne directement sur le pont ce qui lui fait penser que ce n'était pas une cabine à l'origine mais un cagibi de rangement autrement dit un placard à balais. Le confort est des plus rustiques, la solitude complète. Deux repas par jour, si l'on peut appeler ça des repas et pas de petit-déjeuner. Mais juste après l'escale des Canaries, le lendemain de leur départ dans la nuit, tout se gâte...

Journal de Charles Edouard

Samedi 10 novembre.

Plus d'eau, plus de nourriture ! Le ton a changé, l'atmosphère est devenue lourde. C'est la plongée dans les ténèbres. Maintenant que le bateau s'est éloigné des dernières côtes civilisées, le rideau se lève sur le théâtre brutal d'une autre réalité. Ces hommes peuvent montrer leur vrai visage, ils vous tiennent. Vous faite partie des pigeons qu'ils attendent : des gens qui cherchent à traverser l'Atlantique incognito parce qu'ils ont probablement des démêlés avec la justice, un contentieux avec une ou plusieurs personnes. Des passagers allergiques à l'uniforme de la police, du pain béni ! Le chantage va pouvoir commencer. Il était à parier qu'un navire aussi petit, non rentable par le volume sur de si longues distances, ne pouvait rapporter que par des trafics en tous genres. Nous en faisons l'amère expérience et payons cash notre naïveté. Nous avons commis une erreur. Six mille euros, c'était beaucoup trop. Un homme qui peut payer une telle somme aussi facilement doit pouvoir donner beaucoup plus.

Et notre longue agonie va commencer, nous le savons, nous avons compris. Nous avons demandé à voir le capitaine Borges toute la journée : pourquoi nous prive-t-on de nourriture ? Mais pour toute réponse on nous a confiné à un périmètre restreint que nous n'avons pas le droit de franchir. C'en est trop. Nous désobéissons. Un homme de Neandertal nous tombe dessus, machette à la ceinture, Fernando Ramirez, qui nous signifie en espagnol que nous n'avons pas intérêt à recommencer. De toutes les façons, nous dit-on, le capitaine va nous convoquer, c'est sûr. Il suffit d'attendre. Il n'y a rien d'autre à faire. Cet individu douteux va nous contraindre à la patience jusqu'au soir sans manger et surtout sans boire depuis 24 heures. On vient enfin nous chercher. Ramirez et son double, son image inversée qu'il nous plaît de nommer Rezmira tellement les jumeaux se ressemblent. Ils ont dû échanger leurs âmes, en verlan, dans les territoires sinistres de la pourriture. Nous voilà sous escorte en chemin vers le « mirador ». Nous marchons lentement. Le langage des corps nous révèle la menace avec juste encore une nuance de civilité. Cette minuscule part de retenue, elle peut disparaître tout à l'heure. Tout dépendra s'ils obtiennent ou pas ce qu'ils désirent. Nous enchaînons coursives, échelles, ponts et escaliers dans un leitmotiv de fer attaqué par l'eau

de mer. Le « Rio Sil » est si rouillé qu'il ne dénoterait pas échoué sur la planète Mars. Nous nous arrêtons sur le pont inférieur au gré des caprices de mes guides. Ils sortent chacun leur cigarette et se mettent à fumer tranquillement. Nous sommes là comme un idiot, à faire le pied de grue. Puis nous repartons. Au final on a fait un grand détour avant de s'attaquer à la passerelle. Tout là-haut nous pénétrons dans le poste de commandement, là où se tient aussi le barreur. Le capitaine observe le large à la jumelle. Il se retourne, presque affable.

« Ha ! Monsieur Eusebio Boixo Sanchez...vous permettez que je vous appelle E.B.S, ça fera plus court. Voyez-vous j'ai bien réfléchi à la question et je me rends compte à quel point j'ai sous évalué notre petit arrangement. Pour rééquilibrer notre affaire il faudrait au bas mot quatre mille euros de plus, c'est un minimum. Nous sommes restés trois jours à quai avant d'appareiller et cela a constitué une énorme prise de risque. Voilà ce qui coûte cher, E.B.S, la prise de risque. Elle ne cessera qu'à partir du moment où vous quitterez ce navire.

- En résumé vous nous demandez quatre mille euros supplémentaires au bout de la première semaine, et pourquoi pas quatre mille encore au bout de la seconde et prime exceptionnelle pour le droit de sortie ? Nous avons conclu un marché monsieur Borges...

- Capitaine

- Oui, capitaine Emilio Borges. Permettez-nous de vous appeler C.E.B, ça fera plus court. Un marché est un marché. C'est une affaire de parole. Nous n'accepterons pas de revenir sur ce qui a été convenu entre vous et nous. Jamais, capito ?

- A votre place je ne le prendrais pas sur ce ton parce que de toutes façons vous n'aurez pas le choix, et si vous tenez tant à faire l'italien, il vous faudra partir en Italie...mais à la nage.

S'adressant à ses hommes : - Raccompagnez-le maintenant. On se saisit de nous sans ménagement. - Et n'oubliez pas E.B.S, il me faut une réponse demain matin. Tout dépend de vous maintenant. Réfléchissez- y salutairement. »

Nous sommes stupéfaits. Comment a-t-il su notre patronyme dans sa complétude ? Nous nous étions présentés que sous le nom d'Eusebio Boixo. Nous comprendrons très vite tout à l'heure. En attendant les Ramirez nous serrent de si près que nous avons du mal à respirer. Les deux hommes ne s'y prendraient pas autrement pour emmener un condamné à son poteau d'exécution. Leur présence est une menace physique permanente. Elle nous agresse et nous indispose comme le ferait l'odeur des excréments. Ces types sont sinistres, ils nous donnent

envie de vomir. Ils suintent par tous leurs pores nous ne savons quoi de foncièrement malsain, une cruauté naturelle, un besoin de nuire. D'ailleurs ils nous préviennent, ils ne veulent pas entendre un mot. C'est une tentative d'intimidation par le silence. Ils parlent et nous devons obéir. Ils veulent sentir leur emprise grandir sur notre esprit. Leur dessein : nous casser psychologiquement. Ils savent que nous devons avoir soif maintenant. Si nous avons le malheur de leur demander à boire ce sera l'aveu de notre faiblesse et ces pourris s'activeront à ce que nous n'ayons surtout pas accès à l'eau. Nous marchons, tout à coup accablé, sans espoir, et perdurons dans cette affreuse lucidité. On veut nous inoculer la peur. Elle nous encercle, nous pénètre. Nous nous sentons contaminé et sali par ce poison. Alors nous comptons le nombre de pas pour nous occuper l'esprit et lui offrir une échappatoire, fût-ce-t-elle dérisoire.

Le retour nous a paru beaucoup plus court. Ce n'était pas le même itinéraire. Nous arrivons tout près de notre cabine. Rezmira nous quitte. Et là, comme ragaillardi par la proximité d'un territoire personnel, nous sortons à notre chien de garde sur un ton badin, et dans un espagnol irréprochable, un mot que nous n'avions jamais prononcé de notre vie :

« Vous n'êtes qu'un tas de merde Ramirez. »

Mal nous en a pris. En deux temps trois mouvements, nous sommes roués de coups et mis à terre. Sa fureur est à peine croyable.

« Sale bourgeois, je vais t'apprendre les bonnes manières ! »

Nous nous recroquevillons sur notre douleur. Il nous saisit à la gorge, les yeux exorbités et nous hurle dessus :

« Qui est le maître, qui est le maître ! ».

Cette fois nous n'en pouvons plus. Affaibli, nous sommes devenus entre ses griffes une poupée privée de toute résistance. Il nous rejette violemment au sol et nous assène un dernier coup de pied.

« N'oublie pas qu'on attend une réponse demain. T'as intérêt à choisir la bonne ou tu verras de quoi je suis capable ! »

Notre tortionnaire s'en va monter la garde un peu plus loin. Nous essayons de nous relever, nous sommes en morceaux. Un ruisseau de sang coule de notre nez. Mais quelle mouche nous a piqués ? Cela ne servait à rien de le provoquer. Il va falloir apprendre à composer avec la

situation. Nous réintégrons notre cabine. Tout est sens dessus dessous. On a fouillé dans nos affaires et des choses ont disparu. Notamment notre lampe tempête, nos briquets, notre opinel, notre dentifrice...et nos papiers ! Voilà la réponse : pendant que nous traînions sur le bateau, quelqu'un est venu « chez nous », s'est emparé de notre passeport et par des raccourcis l'a ramené chez le capitaine au pas de course. Nous sommes faits comme un rat.

Nous dressons l'inventaire de ce qu'il nous reste en dehors de ce journal : un sac à dos...avec une carte American Express et son numéro de code cousus dans la doublure, une chemise, un slip, un pantalon, un miroir de poche, une brosse à cheveux dans le manche duquel nous avons pu rouler 4 billets de cinq-cents euros qui n'ont pas été découverts et pour finir un crucifix. En fait ce n'est pas vraiment un crucifix. A l'intérieur du socle nous avons caché un pistolet Beretta Px4 compact et ses deux chargeurs, trente quatre balles en tout. Le corps du Christ magnifiquement sculpté se dresse sur une poudrière. Mais il y a un problème. Pour éviter qu'on ne s'aperçoive qu'il s'agit d'un contenant, nous avons soigneusement soudé le couvercle sous le socle avec de la basse fusion à l'étain. Au préalable, pour que cela ne sonne pas creux, nous avons glissé du coton dans le canon du Beretta, l'avons enroulé dans un film plastique et rempli de sable l'intérieur du socle. Cela donne au final un objet relativement lourd qu'on croirait d'un seul bloc en métal. Nous comptons sur la lampe tempête ou sur les briquets pour venir à bout de la soudure en cas de besoin : ils ont disparu ! Comment l'ouvrir maintenant ? Nous sommes désemparés.

La nuit vient de tomber. La soif commence à nous tarauder sérieusement. Nous ne savons pas si nous pourrions tenir encore des heures. Nous nous en voulons terriblement de n'avoir pas envisagé un accès urgent à notre arme. Il y a toujours des imprévus, certes, mais notre situation actuelle nous ne l'aurions pas imaginée. Où pouvons-nous trouver à boire, cela devient une obsession. Surtout que nous entendons remuer des bouteilles depuis tout à l'heure. Des hommes d'équipage, ils sont quatre au moins, font un raffut de tous les diables sous la lanterne. Chansons paillardes, cris, diatribes, tout y passe. Nous pointons le bout de notre nez dehors. Nous ne voyons pas les Ramirez. Ces silhouettes et ces visages ne nous disent rien. Alors nous nous enhardissons. Une visite chez le coq, dans les cuisines, guidé par la faim et surtout la soif devient notre priorité absolue. Mais les lascars ne sont pas à leur premier verre et il va falloir enjamber tous ce beau monde. Une fois passée la surprise ils

nous regardent inamicaux mais finissent par éclater de rire quand nous leur parlons du H2o. Notre prière et notre quête paraissent totalement déplacées. Pour toute réponse l'on nous entoure de la bienveillance des gueux : une caresse qui peut mal tourner. Quelqu'un s'avance et nous tend, rugueux, une bouteille d'eau de vie, ça sent la gnole à deux mètres. Nous avons tellement soif que nous faisons un effort surhumain pour ne pas nous y jeter dessus. Autant boire de l'eau de mer. Notre refus poli et la persévérance de notre objectif sont interprétés comme un entêtement de la vertu, un insecte étrange que l'on doit mettre sous cloche. Nous devenons inexorablement une cible pour notre différence. Celui qui peut partir et que l'on veut retenir par tous les moyens, celui qu'on oblige à vous ressembler. Le meneur, un gabier d'un certain âge, s'adresse au plus jeune des matelots :

« José ! Va chercher du vin pour son altesse. Le meilleur de ton cru, l'inimitable ! »

Nous n'allons tout de même pas prendre la fuite, nous n'irions pas bien loin. Il va falloir nous résigner encore à passer un autre mauvais moment. Ils veulent s'amuser et ça sera à nos dépens. Nous assistons, impuissant, au sacre de la bêtise dans toute sa splendeur.

José revient en arborant triomphalement un flacon de rouge. En plus il est légèrement frais. Quand il nous tend la bouteille ouverte nimbée de rosée, nous n'y tenons plus. Nous nous mettons à boire goulûment et sans respirer en absorbant littéralement le litre. Nos voisins bien installés dans la beuverie sont impressionnés. On nous congratule, on nous félicite. On demande à José, de toute urgence, d'aller chercher d'autres flacons à la hauteur de notre capacité. Et le mastroquet se remet en route. Nous sommes piégés, essayant maladroitement de trouver un compromis

« Ecoutez, nous boirons tout ce qu'on voudra mais là, de suite, il nous faut de l'eau. Donnez-nous de l'eau.

- A la claire fontaine en allant promener

- J'ai trouvé l'eau si claire que je m'y suis baigné. Ha ! Ha ! Ha !

Et tous reprennent en chœur, vociférant :

- A la claire fontaine en allant promener... »

Nous sommes surpris que ce ramassis d'ânes incultes connaisse une chanson française. Cela doit faire partie du bagage minimum assimilé lors de leurs nombreux voyages. Cela nous

ramène aussi à une certaine réalité, celle de notre accent français qui trahit nos origines alors que nous maîtrisons parfaitement l'espagnol.

José revient finalement, une besace remplie de bouteilles :

- Hé ! Les amis, regardez-moi ça. Et celles-là, je n'y ai pas pissé dedans ! »

Privé de nourriture les méfaits de l'alcool ne se font pas attendre. De Tremblenit doit s'asseoir et se maintenir agrippé à quelque chose. Sa tête tourne assignée aux dérives. Il s'entend se mettre à rire comme dans un rêve. C'est le grand charivari. Il est mal, très mal, et malgré la situation son corps s'époumone : il rit. Et cela plaît aux abrutis qui l'entourent. On le charge en le faisant trinquer aux sept pêchés capitaux, aux enfers, à Barberousse. Comment peut-on être malheureux et rire à ce point ? Il a toujours eu l'alcool bienheureux mais en cet instant c'est uniquement un automatisme. Incontrôlable, mal venu, son rire finit par ruiner les miasmes de ses pauvres forces. Il s'écroule. On essaie de le redresser, de le faire boire encore mais sa mâchoire se crispe, bouche close. Il résiste et cela n'est plus amusant du tout. Les injures commencent à fuser, puis les coups. Il ne sent plus rien. Il sombre. Il y a une coupure, un blanc dont il ne saura jamais la durée. Quelques minutes ou quelques heures, il l'ignore. La notion du temps s'est évanouie. Il reprend à la fin quelques esprits et rouvre les yeux mais c'est juste pour réaliser qu'on est en train de pisser tout près. Etendu sur le sol, il en reçoit toutes les éclaboussures. Le mieux c'est de faire le mort, et qu'on lui foute la paix... mais son sang se glace, il vient d'entendre distinctement la voix de Ramirez aboyer un ordre :

« Tu, ayudame ! »

Sans coup férir, quatre bras musculeux s'abattent sur lui. Il sent quelque chose de froid boucler ses chevilles : ce sont des fers. Puis on le transporte, vaincu, comme un trophée encore chaud vers sa cabine. L'espace de quelques secondes il nourrit l'espoir qu'on va l'y balancer et l'abandonner là... pas du tout ! Les deux hommes qui le portent l'on jeté à plat

ventre sur sa bannette. Dans sa demi- inconscience il les reconnaît néanmoins : José le maintient plaqué tandis qu'un des Ramirez ferme la porte. Dans cet endroit minuscule l'air commence à lui manquer. Des mains rugueuses lui rabattent son pantalon sur les mollets. Que se passe-t-il ?, il veut revenir à lui. Mais c'est la douleur qui va le réveiller. Une tête de mort frappée sur la bague en or de son annulaire, Fernando le viole. Cette fois Charles Edouard atteint le fond. Il n'y a plus de limite à la souffrance. Juste après la stupeur il y a le déchirement, la nausée, l'impuissance à se prémunir du mal et tout le venin de l'autre à vomir. Il appelle à l'aide, il crie au secours, il hurle dans la nuit, personne ne bouge. Et pendant que l'autre boucher lui fouille convulsivement l'anūs, il va dans le plus profond désarroi accoucher de la haine.

Les deux voyous sont partis, rassasiés pour cette fois de la part de malheur qu'il leur incombe d'inoculer à l'humanité. Charles Edouard de Tremblenuit se met à pleurer. Il lui restait encore des larmes, lui qui pensait ne plus en avoir, mais ce sont les larmes d'un puits de mine, les larmes ultimes, celles dévolues à la souffrance du désespoir. Il se dresse sur sa couchette pour se prouver qu'il est encore vivant et réalise que ces salauds lui ont laissé les fers. C'en est trop. Il n'était pas armé pour vivre tout ce malheur en si peu de temps. Il craque. Une idée lui vient, toute bête mais salvatrice sur le moment. Il va lancer un S O S.

Ce n'est qu'un bout de papier qu'il a pu récupérer dans ses affaires. Sa main tremble au fil des lignes. Le message est écrit en trois langues. Il le glisse dans une bouteille vide. On boit beaucoup sur ce cargo, et de tout. Il a pu sans difficulté trouver par terre un bouchon de liège, rien qu'en entrouvrant la porte. Il l'enfonce profondément dans le goulot pour assurer l'étanchéité. Dehors règne enfin le silence. Pendant que les rats dorment le monde reprend son souffle. Il sort de sa cabine aussi furtivement que le lui permettent ses chaînes et jette par dessus le bastingage, dans le noir de l'océan vertigineux, son fragile esquif de verre.

Un sentiment de honte, de lâcheté suprême le submerge, une douleur, un aveu de faiblesse. Lui qui voulait disparaître, changer de vie, le voilà déjà sollicitant une aide auprès de ceux qu'il a abandonnés. Il ne peut s'entendre de plus amer appel au secours. **Sa blessure est mortelle.**

Le lendemain matin il se réveille en sursaut. On vient de lui jeter un seau à la figure. De l'eau de mer. On le relève de force. Il grimace. Sa douleur n'est pas feinte. Son anus est gonflé et sur sa bannette une flaque de sang s'étale. Mais le pire c'est le sperme. Il en est maculé jusqu'aux boyaux. Un sentiment de misère l'envahit malgré lui. Il en aurait encore pleuré s'il n'était foncièrement asséché. Tout est sec en lui, sa bouche, ses yeux, son cœur. Il se sent très mal et surtout il n'a plus de forces. Rezmira lui enlève les fers. Apparemment c'est lui qui a les clefs. On le secoue, on le dépoussière, on veut le rendre présentable pour le capitaine. Charles Edouard demande à se coiffer, des fois que ces deux brutes l'aient envisagé à sa place, et range la brosse dans sa poche, l'air de rien, au lieu de la reposer.

« Allons-y »

C'est tout ce que dit Fernando Ramirez dans une indifférence glaciale, comme si de rien n'était, comme s'il ne s'était jamais rien passé. Là-haut le capitaine Borges le reçoit avec son cynisme habituel. La question fatale revient sur le tapis. Va-t-il payer oui ou non. Charles Edouard n'a pas l'intention de mourir ici. Il voulait vivre et fera tout ce qu'il faut pour ne pas trahir cet engagement. Il sort la brosse de sa poche, déboîte le manche et déroule les quatre billets de cinq-cents euros.

« Voici un acompte de deux-mille euros. Je vous paierai le reste à mon arrivée.

- Voilà sans aucun doute une avancée. La nuit porterait-elle conseil ? Par contre je dois vous prévenir que la « maison » ne fait pas crédit. Tant que vous n'aurez pas réglé votre dette, vous serez obligé de travailler sur le navire, le temps du voyage. Cela servira de compensation provisoire. Fernando, accompagnez monsieur dans sa cabine. Qu'on lui apporte une collation et de l'eau. Ensuite allez trouver Fong à la salle des machines et qu'il lui prépare le programme pour la journée. »

Journal de Charles Edouard

En bas la chaleur est infernale. Le Rio Sil doit faire route au large de l'Afrique et le mercure n'a cessé de croître. Fong, l'asiatique, est un homme introverti mais correct, un ange par rapport à la faune qui nous entoure. Il nous a proposé d'enfiler un bleu de travail et même si

c'est une loque nous avons trouvé ce geste incroyablement prévenant. Il nous explique : en gros nous avons du nettoyage à faire. Des fuites d'huile à répétition sur le bloc moteur rendent son approche glissante et noire. Il est désolé de n'avoir rien d'autre à nous donner pour l'instant. Qu'importe, nous préférons nous trouver là plutôt que de croiser les Ramirez ou le premier marin de ce maudit bateau. Mais nous souffrons de la soif. En fait de collation nous avons eu droit à une boîte de sardines et un demi-litre d'eau. C'est insuffisant. Nous en faisons part à Fong car nous sommes au bord de la syncope. Par des chaleurs pareilles le corps a besoin de transpirer pour réguler sa température. Or nous sommes vraiment à sec. Le mécanicien nous tend sa bouteille d'eau. Nous buvons jusqu'à la dernière goutte. Il comprend et va chercher de suite une autre bouteille. Ce n'est qu'un peu d'eau mais son aide simple nous atteint droit au cœur et libère une infinie reconnaissance.

Nous pensons que pour survivre dorénavant, même dans l'intimité de la pensée, il va falloir adopter le « je » plus universel et abandonner ce qui faisait la marque de notre naissance. Le « nous » devenu trop rigide dans cette fange, n'est qu'un tigre de papier, un pouvoir théorique et ridicule qui nous affaiblis au contraire. Cette mue nécessaire, cette discipline d'esprit doivent être envisagées comme le premier maillon de notre métamorphose, et le plus tôt sera le mieux. Cela nous... pardon, cela me fait penser à la circulation, le fait d'adopter brutalement la conduite à gauche alors qu'on a roulé à droite toute sa vie !

Je suis réduit sur ce navire à la condition de prisonnier de droit commun. Je me demande à ce propos si l'équipage n'est pas un ramassis d'anciens tôleards. J'en ressens en tous les cas l'ambiance et les caractéristiques. Tel un invertébré, cette humanité dissolue se tient par la rigidité de la discipline. On ne se lâche qu'après le service en montrant sa vraie nature. Quant à mon emploi du temps, établi à l'avance, il ne me laisse aucune plage de liberté. Le jour je dois travailler, la nuit c'est pire. Dans la famille des camisoles de force l'on vient me passer les fers à heure fixe, des fois que j'ai des idées tordues pendant leur sommeil. Bien sûr ce sont les Ramirez qui s'y collent. Suis-je au bain ou chez les fous ?

Huit heures du matin, on vient me chercher. Rezmira me défait les fers et son frère m'amène en bas, chez le mécanicien. Je dis amener car le mot conduire est réservé aux êtres humains.

Ici on ne conduit pas quelqu'un, on l'amène. Treize heures. Je casse la croûte avec Fong qui partage équitablement la nourriture alors que ma portion est réduite. On parle ou on ne parle pas. Je gamberge particulièrement pendant la pause : comment vais-je me sortir de là ? Une réponse domine parce que je n'en vois pas d'autre. Elle est mon but et ma seule espérance, celle qui les désignera tous du doigt, celle qui me délivrera : mon arme ! En fin de journée, vingt heures, les Ramirez reviennent et m'escortent, direction ma cabine. On entre. Je regarde mon crucifix, puis on me met les fers. J'ai peur. J'ai peur à chaque fois. J'ai peur d'être violé. Leur départ est une libération. Recommenceront-ils ? Je n'en sais rien. Parterre il y a mon plateau repas. Le soir tombe. Je regarde longtemps le plafond de ma cabine sans trouver le sommeil, seul avec l'incertitude.

Je ne m'habitue pas aux chaînes. On ne marche pas avec, on se traîne. C'est lourd et bruyant, elles signalent votre présence mais c'est exactement l'inverse du son des cloches dans les alpages. Les chaînes, ce sont les cloches de l'enfer !

Vendredi 16 novembre

Cela fait près d'une semaine que je côtoie le mécanicien. Il m'explique en anglais le fonctionnement de son énorme moteur diesel, le générateur etc... Dans la pièce attenante, l'atelier de réparation, j'ai remarqué suspendu à son tableau de bois un marteau espagnol qui doit faire cinq livres. J'en prends note mais j'essaie surtout de pister un endroit ou quelque chose qui serait susceptible de générer assez de chaleur pour faire fondre ma soudure. Ce n'est pas gagné. Fong ne fume pas. Je n'ai donc pas à espérer de sa part le prêt d'un briquet. Je ne lui demande rien d'ailleurs pour l'instant car je reste prudent. Il s'est pourtant confié spontanément en m'avouant qu'il ne voulait pas rester ici. J'apprends avec étonnement qu'il est en fait ingénieur et qu'il a d'autres projets. Ce bateau n'est pour lui qu'une parenthèse très provisoire. Au bout d'un moment je fais bifurquer la conversation sur la cuisine. Cuit-on les aliments au gaz ou y a-t-il des plaques chauffantes ? Je joue les experts cuistots alors que je suis nul en la matière. Il me confirme que la cuisinière est à gaz. Si seulement je pouvais m'y rendre avec mon crucifix, le tour serait joué mais c'est impossible. Le moindre de mes déplacements est surveillé en dehors de la salle des machines. J'apprends aussi grâce à lui que nous allons faire escale en Guinée équatoriale. Le cargo va décharger

et faire le plein. Je me demande par curiosité quelle est la nature de la cargaison. Fong me fait une moue dégoûtée. J'en déduis que le Rio Sil doit être une poubelle toxique dont se sert l'industrie des pays riches pour se débarrasser de ses déchets. Je veux parler bien sûr de ses immondices les plus gênants, les plus dangereux, les biens pourris. Cela me donne envie de vomir, ce qui suscite chez lui un sourire philosophique. Ainsi va le monde semble-t-il me dire. La curiosité me taraude concernant la vie de cet homme. Son parcours d'émigré asiatique avoisine le périple. Mais qualifier son voyage d'extraordinaire ne serait pas le terme adéquat : il a subi trop d'humiliations. A-t-il une femme, des enfants ? Apparemment non. Je n'arrive pas à lui donner un âge. Quant à moi je ne peux pas lui dire la vérité. Je mens...peut-être que lui aussi.

Samedi 17 novembre

A l'occasion de l'escale dans le port de Malabo, on m'a fait travailler toute la journée avec les fers aux pieds. Interdiction formelle de sortir, dès fois qu'il me viendrait l'idée de leur fausser compagnie. L'air est suffoquant et pollué à cause du déchargement, ça pue ! Quitte à empoisonner la terre et ses habitants, on vous répondra qu'il faut bien travailler pour vivre. Ceux qui font cela tranquillement sont prêts à tout pour de l'argent.

Dimanche 18 novembre

Nous voilà partis vers l'Argentine une bonne fois pour toutes j'espère. En fait ce trafic de bateau poubelle ne rapporte pas grand chose à Borges. Juste de quoi payer le mazout et les salaires. Il doit s'enrichir avec autre chose et vivre sur le dos de pauvres types de mon espèce. Je crains réellement pour ma vie. Et s'ils m'éliminaient après avoir obtenu l'argent ? Ce serait très confortable pour obtenir le silence. Ni vu ni connu...mais je dois m'appliquer pour mon propre bien à conserver un minimum de moral. Malgré l'impact d'un traumatisme sur ce bateau, mon plan reste profondément gravé en filigrane dans ma tête. Je conserve suffisamment d'énergie pour continuer à me projeter dans un avenir choisi, sous un autre firmament, un autre pays, une autre vie. Mais, surtout, je vais devoir m'habituer à porter un nom qui n'est pas le mien. Pourquoi ai-je choisi celui d'Eusébio Boixo Sanchez ? J'aurais pu en prendre un million d'autres. Il faut remonter vers les années 2016 et 2017 pour

comprendre les raisons de ce choix. A l'époque monsieur Boixo travaillait pour l'entreprise en tant que cadre. Un très bon élément. La vérité cachée parfois ressort de façon incongrue. Je devais prendre la route ce jour-là et j'avais expressément laissé les consignes à suivre en mon absence. Parti aux yeux de tous je bifurquai néanmoins vers les toilettes avant de quitter le laboratoire. Bien à l'abri derrière ma porte j'entendis bientôt rentrer quelqu'un à ma suite dans la salle. N'ayant pas fermé le loquet, celui-ci n'apparaissait pas en rouge sur la porte et l'on pouvait croire de ce fait qu'il n'y avait personne. Je reconnus tout de suite la voix de monsieur Boixo. Il venait se cacher là pour téléphoner ? La suite de son entretien sur son portable me parût...dérangeante. Il appelait sur son lieu de travail un de mes plus gros clients par ses propres moyens, c'est à dire à ses frais et dans les cabinets ! Mais le pire fut le coup de fil suivant. Il s'entretint plusieurs minutes avec une certaine « Anne-Sophie » utilisant des termes compromettants et sans équivoque : « Il est parti, veux-tu que je passe te voir tout à l'heure ? ». J'étais entrain d'assister à l'effondrement de ma vie pour laquelle mon cœur avait consenti tant de sacrifices, réalisant brutalement qu'elle n'avait reposé que sur une utopie. Adieu l'idéal, adieu pureté. J'entendais un rêve qui s'écroule, et c'était en écoutant aux portes. Je sortais soudain de ma « retraite » en poussant le battant, ce qui le fit sursauter, juste au moment où il raccrochait. Visiblement il n'avait pas la conscience tranquille. A travers une confiance involontaire, une troublante révélation dans le silence de ses yeux, je compris qu'il aurait donné n'importe quoi pour prendre ma place. Etais-ce par ambition ou jalousie ? Et si ce fut effectivement par convoitise, qu'espérait-il détourner au juste ? Dès le lendemain je le convoquais dans mon bureau avec l'assurance de ceux qui confondent les traîtres.

« J'ai tout compris lui dis-je. Je n'attends rien d'autre que votre départ et le plus tôt sera le mieux. »

Je venais de le limoger comme un mal propre et il aurait pu m'attaquer devant le conseil des Prud'hommes, pourtant il n'en fit rien et me présenta dans les 48 heures sa lettre de démission. Libre et disponible par sa situation de famille, le beau célibataire disparut de notre géographie sans que persiste un signal de vie ou l'ombre d'une explication. Ayant convoqué à ma guise l'ironie du sort, je me retrouve aujourd'hui en quelque sorte à la place de l'homme qui « rêvait » de moi. Cela ne m'indispose pas, je jouis de cette sensation

subversive de me glisser dans la peau d'un séducteur et de porter peut-être le nom d'un enfoiré.

Vendredi 23 novembre

Aujourd'hui il se passe quelque chose de bizarre. Fernando Ramirez est venu seul et avec un quart d'heure d'avance. Cela ne présage rien de bon. Je n'aime pas ses yeux, la façon dont il me regarde. En chemin mon rythme cardiaque n'a cessé de s'accélérer. On arrive. Il me prend à part :

« Je sais que tu caches de l'argent quelque part. Ici il ne te sert à rien, absolument à rien, on est d'accord ? Je n'aime pas les cachottiers. Si tu parles il ne t'arrivera rien. Mais si tu choisis de te taire, alors je le prendrai comme une insulte, une offense personnelle, tu comprends ? Tu as quelques secondes pour te décider, ne m'oblige pas à me servir de ça. Il sort son cran d'arrêt et me le fourre sous la gorge.

- Ho ! Crois-moi, je ne vais pas te tuer, mais un accident est si vite arrivé ! La plaie sera suffisante pour qu'elle s'infecte et sous ces latitudes je te garantis que tu vas crever. Alors un conseil, parle et tout de suite !

Il me ceinture violemment. Le couteau bien affilé m'entame l'épiderme.

- Dans mon sac, sous la bannette. »

J'ai répondu n'importe quoi, sans réfléchir, comme un condamné qui gagne quelques secondes. Je suis prêt à sauter à la mer dès qu'il me lâchera. Je préfère en finir plutôt que de subir encore les sévices de ce grand malade.

Fernando Ramirez croit avoir gagné. Il se détend et se fait les ongles un instant pour faire durer le plaisir, puis il rentre sa lame en ricanant et se baisse pour aller pêcher le sac. Un éclair me traverse l'esprit. Il vient de commettre une erreur. Sa tête est offerte, cela va durer très peu. Je regarde mon crucifix que je pose tous les jours sur mon oreiller, tout près. Je m'en saisis d'une main ferme et l'abats de toutes mes forces. Mais en vrai loup de mer, l'animal a du réflexe. Il lève ses bras pour se protéger de l'impact, au moins partiellement. Le bruit du métal sur son crâne aurait dû me rassurer mais il se relève. Je pense que je suis perdu...or il se plie de nouveau vers le sol, un genou à terre, mains sur la tête. Sa grimace est éloquente. Je respire. Maintenant il faut achever l'ogre. L'adrénaline fait monter en moi un

torrent de violence. Je relève mon crucifix dans les airs, projetant une ombre sur le mur et commence à frapper, frapper comme un fou furieux. Il se protège comme il peut. Je m'arrête pour reprendre mon souffle. La haine m'alloue ses conseils éclairés : elle me dit de lui casser les coudes. J'essaie de viser, ce n'est pas si évident, mais j'insiste et pense avoir réussi au moins pour l'un d'entre eux à en croire le craquement. Je ne peux plus m'arrêter. Tant qu'il ne sera pas à terre, je frapperai. La vérité c'est qu'il est trop tard, je suis pris corps et biens dans l'engrenage de la violence. Ce que je veux c'est l'empêcher définitivement de nuire, quitte à le tuer. Et puis j'ai besoin de son briquet. Je ne prendrai aucun risque. Il faut l'anéantir avant de m'aventurer à lui fouiller les poches.

19h55. Il ne bouge plus mais je sais qu'il est vivant. J'allume la petite flamme et m'attaque à la soudure. Mes mains tremblent, je suis fébrile. Je vois le sang bouillir sur le métal et bientôt l'étain commence à transpirer une à une ses perles d'argent. Cela marche mais c'est plus long que prévu. J'essaie de procéder avec méthode et efficacité malgré la voix qui s'affole dans ma tête : « Vite! Vite! » On m'a toujours mis les fers à 20h précises.

19h56. Rezmira prend le chemin de la salle des machines avec les « outils ». Que fabrique Fernando ? Il doit être en bas déjà. Mais quand il arrive, personne. Fong lui dit que son frère est déjà passé. Ce n'était pas prévu mais bon, le colosse repart vers la 19 sans se presser.

20h. Plus qu'un centimètre de soudure. Je retiens mon souffle, ça vient, ça vient et crac, le cœur battant j'imprime un léger mouvement de rotation au couvercle. Il tombe avec une pluie de sable. Il ne reste qu'à déshabiller le Beretta de sa jupe en plastique, le coton...un bruit de pas résonne sur la passerelle ! Le cran de sécurité. La porte s'ouvre, je me retourne l'arme au poing. Rezmira se tient à l'entrée, il n'a jamais été si grand. Il voit son frère assommé, gisant sur le sol. J'aboie mais il avance, sûr de lui. Il pense qu'un homme aussi bien éduqué et qui a montré tant de fragilité n'osera jamais le tuer de sang froid.

Nouveaux cris mais il avance toujours et va me saisir...je tire à bout portant. La balle qui lui traverse les chairs fait un bruit très particulier. Ça la stoppé net. Il regarde son ventre, étonné. Un trou rouge sombre lui remplace le nombril. Il met une main dessus et tente de repartir. En se retournant je vois que la balle l'a traversé en faisant un trou énorme dans le dos. Il titube en sortant de la cabine, fait deux ou trois pas, vacille et s'effondre près de la rambarde. Il est mort. Ma vie est foutue, je viens de tuer un homme. Et dès lors une infernale

fuite en avant commence. Il faut faire disparaître les corps. Le coup de feu a éclaté à l'intérieur de la cabine, donc le bruit de la détonation a été partiellement absorbé. Avec un peu de chance il n'aura alerté personne. Tout va très vite. Juste au-dessus, sur le pont supérieur, il y a un canot de sauvetage avec ses rames. Je cours en chercher une et vais m'en servir de levier pour soulever le fer du bastingage à un endroit tout proche où la rouille a créé un point faible. Mon but est de plier la structure pour permettre à un homme de glisser par dessous. Je confisque les fers de Rezmira (il s'appelait Alfonso) et lui boucle une cheville. Maintenant il faut que j'approche son frère en le traînant pour lui attacher aussi une cheville avec l'autre anneau. Cela me coûte un effort considérable. Les inséparables seront réunis jusque dans la tombe. D'abord je pousse le mort dans le vide. La chaîne en se tendant provoque une secousse dans le corps de Fernando Ramirez qui ouvre un œil éteint, il a l'air complètement amorphe. Le poids de son frère l'entraîne maintenant. Il essaie de réagir en levant un bras, l'autre est hors d'usage, mais il n'a aucune force. Il passe finalement sous le bastingage avec sa tête pour moitié mauve, glissant comme une poupée molle. J'ai juste le temps de les voir plonger tous deux dans l'océan que le Rio Sil, filant à 16 nœuds, me les soustrait du regard. Je pense qu'ils ont dû couler debout à cause des fers, très lentement au début et puis de plus en plus vite au fur et à mesure de leur descente vers les abysses.

« Les femmes et les enfants d'abord ! »

Je le dis à haute voix car c'est plus fort que moi, il fallait que ça sorte. Je range calmement le Beretta à la ceinture et le recouvre avec ma chemise. Dans la poche il se voyait trop. Maintenant il faut que je m'occupe du petit Borges. Je réfléchis déjà aux modalités et procédés qu'il m'incombe de lui réserver en si bon chemin. Je me retourne, décidé...et me fige. Fong est là, debout, il a tout vu. Il n'a pas cillé d'un œil. Il disparaît lentement de mon champ de vision, le visage inexpressif et sans un mot. Je le laisse filer mais maintenant il va falloir agir très vite.

Journal d'Eusebio

J'aime, entre tous, ce premier jour qui rompt la monotonie d'une existence et dont l'excitation équivaut à la promesse d'un baiser. Je commence une année sabbatique. Voilà mon lot de consolation après un chagrin d'amour qui joue les prolongations, un deuil dont je n'arrive pas à me remettre. Il serait pourtant raisonnable de revivre et je me sens prêt, peut-être, enfin, à m'ouvrir à toutes les expériences, me laisser de nouveau griser par l'opium de l'aventure. Je vais passer une semaine en montagne avec mon vélo tout terrain et mon sac à dos. Tout voir et passer partout ! J'ai choisi les Pyrénées pour théâtre de ma libération, confiant d'oublier ma peine dans la pratique de la photographie. Le partage de mes journées et de mes nuits va se faire entre le refuge d'Ayous, les sommets alentours, le lac de Bious-Artigues et, plus bas, dans le village de Laruns, une chambre chez l'habitant que j'ai payé d'avance, en bon sudiste, pour le repos, le café et la conversation. Un véritable camp de base. La propriétaire s'appelle Janine, infirmière à la retraite. Nous sommes le 30 octobre 2018.

Premier Novembre 2018

C'est la fin de la saison. On a fermé la barrière, en aval, sur la route qui monte au lac de Bious-Artigues. Dorénavant on ne passe plus en voiture. Du moins en théorie car lorsque je suis arrivé en vélo tout là-haut, j'ai été très étonné de voir un véhicule sur le parking. Une superbe Mercedes. En m'approchant j'ai tout de suite compris à qui elle appartenait, et cela m'a mis dans une colère noire. Un raton laveur avec une cravate et des lunettes rondes, un truc ridicule qui pendait sous le rétroviseur intérieur : c'était la mascotte de mon ex employeur, il n'y en avait pas deux identiques dans toute la France. Monsieur Charles Edouard de Tremblenit, pour ne pas le nommer. Un nom prétentieux comme il n'en existe plus, même dans les histoires à dormir debout, un nom à particule, dépassé, déplacé, à l'image de son détenteur, affichant une coupable singularité. Mon sang n'a fait qu'un tour, j'en fais Mea Culpa, et j'ai craché sur sa portière. J'eu le poil hérissé rien qu'à l'idée qu'il se

trouvât dans les parages...c'est le mari de la femme que j'ai aimé et que j' 'aime toujours, et il avait gagné. Non seulement il a gardé sa femme mais il m'a licencié comme un malpropre pour se venger de ses cornes. Les faits remontent à plus d'un an. Moi qui voulait tout oublier, me voilà soudain et brutalement replongé dans un passé douloureux. Mauvaise journée. On dit qu'un malheur n'arrive jamais seul et j'ai pu le vérifier le soir même. Je suis resté la journée aux abords du lac en faisant des photos, lumière après lumière, jusqu'au couché du soleil. Il n'y avait pas un chat. Mais alors que le froid commençait à se faire sentir, j'ai entendu le bruit d'un camion qui arrivait. Décidément cette barrière, une véritable passoire ! Il suffisait donc simplement de la lever ? Quelle n'a pas été ma stupéfaction de le voir décharger sa benne dans les eaux du lac, et sous mon nez ! Rendu Belliqueux par une mauvaise humeur latente, je me suis précipité vers les contrevenants mais le camion démarrait déjà. Qu'à cela ne tienne. J'avais mon vélo. Je me suis mis à les poursuivre sur la route, sans les perdre de vue, sachant que je les rattraperais à la barrière. Il suffisait finalement d'appuyer sur le contrepoids pour la faire lever, puis de lâcher pour qu'elle se referme. J'arrivais en trombe avec pour point de mire les feux stop allumés. Je ne doutais de rien, fort de mon droit à la protestation et, à l'appui de ma révolte légitime, je les arrosais copieusement d'insultes. Mais quand le type a lâché la barrière et s'est dirigé vers moi, j'ai tout de suite compris qu'il y a des témérités qu'il vaut mieux calculer à l'avance. Le passager du camion me dépassait de plusieurs X et il avait sa réplique exacte au volant. Des jumeaux ! Des monstres ! Des zingaros ! Je n'eu même pas le temps d'avalier ma salive ! Cela me valut un bon coup de clef anglaise sur la tête. Ca calme. Je me suis réveillé plus tard dans la nuit avec un mal épouvantable au crâne. J'avais saigné abondamment, perdu au moins une dent et ma gourmette aussi que je n'ai pas retrouvé dans le noir. Mon vélo était toujours à sa place. Je m'y suis traîné comme vers une bouée et, tant bien que mal, j'ai pu redescendre jusqu'à Laruns en fort mauvaise état. C'est lors de cette nuit sinistre que m'est venue l'idée de tout plaquer, partir loin de ce pays, au-delà des mers, vers l'Amérique du sud, une terre nouvelle où je pourrais revivre. Mais d'abord il me fallait, en quelque sorte, disparaître.

Pour me rendre en Amérique j'ai choisi un moyen très en vogue : le voyage transatlantique en cargo. Un exercice en capacité de promouvoir si nécessaire une discrétion absolue, un mode opératoire idéal pour alimenter, à l'unité, le trafic de l'immigration illégale. Tout est

une question de prix : un revenu supplémentaire et non déclaré pour le capitaine, et pour moi l'excitation de vivre dans l'interdit, en dehors du monde. N'est-ce pas là que se trouve en définitive la clef de la vraie vie ? Mais soyons clair, je ne fais rien de mal, je joue simplement avec ma capacité de survivre. J'ai besoin de me surprendre pour regagner l'estime de soi. Au bout de quelques jours on m'a proposé de travailler sur le bateau. Dans les cuisines, pour tout dire. En échange on me remboursera, à l'arrivée, la moitié de la somme que j'ai versé. Pourquoi pas ? Visiblement le capitaine veut gonfler sa déclaration de frais. On va m'inscrire sur la liste du personnel mais sous un nom bidon. Celui que j'ai donné depuis le début, en embarquant à Bilbao sur le « Rio Sil ».

Journal de Charles Edouard

Seul à bord et maître inattendu, je suis capitaine désormais d'un bateau fantôme qu'il va me falloir quitter au plus vite. Cap au sud-est, mon but est de rejoindre les côtes africaines les plus proches, d'établir et de garder le contact visuel. Avec quelque courage j'aurais bien envisagé la traversée vers l'Argentine, mais conduire ce géant des mers sur une aussi longue distance, avec pour seul bagage les rudiments que m'a enseigné Fong, reste largement au dessus de mes capacités. S'il y avait à bord le moindre problème technique, la moindre tempête occasionnelle au niveau de la météo, je me retrouverais dans des problèmes insolubles avec pour inévitable conclusion le naufrage du Rio Sil. Et puis je suis encombré d'un facteur psychologique au poids considérable, prépondérant : je ne peux plus voir ce bateau en peinture. Il contient trop de souffrance pour quelqu'un qui aspirait simplement à la liberté. C'est aussi maintenant la scène d'un crime récent dont je suis sinistrement l'auteur. Ce bateau pue la mort, tout à la fois cimetière, cage et cercueil. Il suinte par chacun de ses boulons les effluves opiniâtres de ma propre décomposition. Je dois respirer, respirer ! Trouver de l'air mais surtout partir. Et je vais rester raisonnablement prudent, sans éclat ni bravoure, pour sauver ma peau. Le pragmatisme me souffle à l'oreille, platement, que j'aurais plus de chances de m'en sortir en me contentant de naviguer à vue, à peu près, au

plus près d'un rivage. A ma charge d'éviter tout écueil à ce gigantesque sabot de fer qu'est le Rio Sil. Le moment opportun j'abandonnerai le navire non sans lui avoir donné une nouvelle impulsion et un nouveau cap : plein sud à travers l'océan atlantique et jusqu'au bout du monde si rien ne vient entraver sa course. Là-bas, à des milliers de kilomètres, au bout de cette droite vertigineuse : l'Antarctique. Je souhaite pour le Rio Sil qu'il y termine sa funeste carrière, effacé de la carte, englouti, oublié. Lui qui fut le décor d'une déchéance humaine, témoin de fer insensible et muet, que l'abysse des eaux froides le lave définitivement des hommes. Rien de tel qu'un abîme pour séparer du monde le berceau d'une infamie, même si je sais que ces derniers jours resteront à jamais gravés dans ma mémoire comme une tâche indélébile.

Coucher du soleil. Je pense ne pas beaucoup dormir cette nuit, pour ne pas dire du tout. Dans mon approche du continent, tous feux éteints, mon inquiétude grandit. Hormis les dangers courants, ce que je crains par dessus tout c'est la rencontre avec un garde-côte. Je ne sais pas exactement en face de quel pays je vais me trouver. En voie de développement j'aurais plus de chances de passer à travers les mailles du filet. Le Rio Sil n'a plus de radio. S'il était par malheur arraisonné par une autorité maritime, j'aurais beaucoup de mal à expliquer pourquoi je suis tout seul sur un bateau de quinze-mille tonnes. Je serais bien obligé de cracher le morceau et ce serait la fin du voyage. La réalité aura définitivement écrasé mon rêve de liberté « conçu dans les salons ».

Borges n'a pas pu cacher sa surprise en me voyant mais il n'a pas eu peur. Je ne lui ai pas laissé l'occasion de m'approcher. Peut-être ai-je sorti mon arme trop vite, trahissant par là même une certaine fébrilité. Ce pourri est un as de la psychologie. Avec sa langue fourchue il a tenté de me mettre en face de mes « responsabilités », utilisant un langage « d'homme honnête », d'un homme ayant des références dans la société. L'ordure est malin, très malin pour inverser les rôles. J'étais devenu le bandit molestant des gens en odeur de sainteté, déployant des trésors d'ingéniosité verbale pour faire naître en moi les symptômes de la culpabilité. Je ne suis pas tombé dans le panneau. Borges ignorait encore que j'avais tué ses deux sbires. Quand il l'apprit, un fléchissement s'opéra sans toutefois le contraindre à la résignation. J'avais une réserve confortable de munitions. J'ai commencé par tirer sur tout ce qui pouvait ressembler à du matériel radio, isolant le Rio Sil du monde extérieur. Mais ce

petit feu d'artifice n'était pas suffisant pour asseoir mon autorité que j'ai voulue absolue et définitive. J'avais pour ma survie des ordres à donner, des ordres précis, et j'entendais bien que l'on m'obéisse au doigt et à l'œil ! La résistance passive et méprisante de Borges m'a exaspéré, je l'avoue. Il fallait lui rabattre le caquet une bonne fois pour toutes. La colère n'avait cessé de grandir en moi en présence de cet individu. Je ne sais de quel enfer était remonté l'équipage de ce navire mais, lui, méritait bien ses galons. Il était remonté d'un enfer où le mal est intelligent. Faisant un pas de côté je lui tirai une balle dans la fesse, l'entamant de profil. Je ne pensais pas que cette partie charnue saignerait autant. Et là j'assistais à la métamorphose de Borges. Plus de matamore, finie la superbe, terminée la fière allure. Un être ratatiné et souffreteux rampait à la place. Le nouveau Borges, ou la révélation d'un hypocondriaque impulsif. Je n'avais pas imaginé trouver en lui si vite les stigmates d'un homme ordinaire. J'avais percé à jour sa part de faiblesse humaine. Il en avait donc une. A chaque fois j'ai répondu à ses demandes : « Qui es-tu Borges ! A chaque fois j'ai répondu à ses insultes : Qui es-tu Borges ! » Et moi, qui étais-je ? J'étais prêt à tout n'ayant plus rien à perdre. Il comprit. Puisque les masques étaient tombés, j'obtins dès lors tout ce que je voulais. Je fis dérouter le navire de sa trajectoire pendant plus d'une heure, à fond les machines. A une vitesse de trente nœuds cet écart correspond grosso modo à une distance de cinquante-cinq kilomètres. Puis je demandai au « capitaine » de faire évacuer le navire sous la menace d'un ultimatum. Je leur donnais une heure pour déguerpir. Confortable. Les chaloupes furent mises à la mer. Cinq hommes dans l'une avec une provision de quatre boîtes de sardines et quatre bouteilles d'eau. Dans l'autre quatre hommes, trois boîtes de sardines et trois bouteilles d'eau. Rien d'autre. « Bon appétit messieurs et bon vent ! » c'est la dernière pensée que j'eus pour tous ces hommes quand je les vis partir sur l'océan avec le soir. Fong était parmi eux. Je l'avais convoqué au tout début du processus pour lui proposer de rester à bord s'il le désirait. Ensemble nous aurions pu conduire ce bâtiment jusqu'en Argentine. Mais ce fut une fin de non recevoir. Je respectai sa décision. Il préférait suivre un escroc plutôt que de rester avec un criminel. Je regrettai à ce propos de ne m'être pas ouvert à lui, d'être resté muet sur les événements les plus graves de ce maudit séjour. Il ne saurait jamais que j'avais été violé, là, tout près, sous son nez et que la maltraitance à mon égard dont il pouvait témoigner était en réalité doublée d'une torture.

23 h. La mer est calme, le radar ne descelle aucun obstacle. J'essaie d'aller grignoter quelque chose. Je mâche sans conviction, j'avale par force. Je n'ai le goût à rien. Même si ce n'était qu'un ramassis de vendus et de malpropres, j'ai envoyé tous ces hommes vers une mort certaine. Avec si peu d'eau ils ne pourront pas tenir longtemps. J'essaye d'imaginer ce qu'il va se passer. D'abord ils vont jeter par dessus bord le plus faible, celui qui saigne : Borges. Puis le suivant. Ne resteront que les deux plus forts pour se partager l'eau. Mon pari est qu'ils mourront de soif. Si les forces en présence s'équilibrent, il y aura « conciliabule des églises » aux seules fins d'éliminer les autres. Dans ce cas une bagarre générale fera chavirer la chaloupe. Ils mourront noyés. Quoiqu'il en soit le choix qui s'offre à eux est très difficile. Ou ils reviennent sur les routes maritimes pour s'y tenir dans l'espoir de croiser un navire, avec tout de même très peu de chance d'être repérés. Soit ils continuent vers le continent situé à des distances prohibitives dans le seul but de tomber sur des bateaux de pêche. Dans l'un ou l'autre cas nous sommes pratiquement dans les cases de l'impossible, il faudrait un coup de chance extraordinaire et je n'ai même pas évoqué la possibilité d'une tempête.

Minuit. Je me suis étendu un moment dans la cabine du capitaine, la plus confortable. En fouinant j'ai découvert fixé sous le bureau, à portée de main, un étui avec son pistolet. Très astucieux. C'est un Luger. Cela permet de dégainer très vite et sans bruit. Confisqué. Je comprends maintenant pourquoi il tenait tant à me signer une reconnaissance de dette sur son bureau. Une reconnaissance de dette ? Il aurait pu trouver un meilleur prétexte. Ce que je voulais c'était la combinaison du coffre, et tout de suite. Mes huit mille euros, il me les a remboursé séance tenante.

Pour tromper l'ennui je continue de fureter dans ses papiers. Je tombe sur un livre de comptes, des bulletins de paye, le registre du personnel. La curiosité me prend d'en savoir plus sur tous ces hommes d'équipage, leur nom, leur situation de famille, etc...Je leur dois bien ça, c'est comme si je me recueillais sur leur tombe. D'où venaient-ils tous ceux qui vont mourir par ma faute et combien étaient-ils ? D'après le registre : neuf. Oui c'est exact, il y avait bien neuf personnes dans les chaloupes.

1h du matin. Le ciel nocturne est d'une splendeur à couper le souffle mais je n'ai guère le cœur à communier avec la beauté du monde. Elle est insensible à mon malheur. Nous sommes

deux choses différentes. Je n'apprivoise rien de ma souffrance à contempler la nature parfaite. Au final j'accuse la fatigue et m'assoupis quelque peu. Mais je ne dors pas vraiment. Je rêve qu'on m'assassine, que je ne quitterai jamais ce navire. Je tourne et me retourne sous ma couverture. Dans mon demi-sommeil j'entends un bruit qui ne cadre pas avec l'harmonie générale des craquements et des bruissements habituels. Il vient à contre sens, non identifié : il m'a réveillé. J'allume la lumière, tout est morne et rien ne bouge. Pourquoi tant d'angoisse? Je devrais me féliciter d'avoir survécu, je devrais me sentir aux anges, comme un roi, vainqueur de l'Hydre de Lhern, des « neufs » cavaliers de l'apocalypse. Quant à Borges...Borges ? Un éclair me traverse l'esprit, une effroyable stupeur. Borges ne fait pas partie du personnel, neuf cavaliers plus lui ça fait dix ! Le compte n'y est pas, il n'y avait que neuf personnes dans les canots. En une fraction de seconde je comprends ce qui se trame : dans la confusion de l'évacuation ils se sont débrouillés pour laisser un homme à bord. Il doit se cacher quelque part, attendant patiemment que je m'endorme pour me tuer. Après c'est un jeu d'enfant : il prend la barre, fait demi tour et vient tranquillement récupérer les chaloupes. Bien joué Machiavel ! Mon cœur s'accélère. Là, quelque part, tout près, un type me jauge, me surveille, m'attend. Telle une mante religieuse fondue dans le décor il attend le moment propice pour me foudroyer. Un sentiment de rage m'envahit. Et dire que j'allais m'attendrir comme un bleu, faut-il être bête ! Je n'en ai pas fini avec le diable. Il me faut définir une stratégie de toute urgence pour me débarrasser du nuisible.

A) je le laisse venir : je me mets au lit tranquillement et fais semblant de dormir. J'ai la possibilité de jouer avec ma trachée pour restituer un ronflement très convainquant. Le problème c'est qu'à force de simuler le sommeil je risque de m'endormir vraiment.

B) je vais à lui, je le trouve et je le rosse. Possédant une arme à feu je garde l'avantage. Mais il faudra faire attention, très attention.

Finalement j'opte pour la seconde solution. Je vais aller à sa rencontre, fantôme contre fantôme. Il me vient d'ailleurs une idée subsidiaire : lui aussi doit avoir peur, lui aussi joue sa peau. Pour stimuler mon courage je vais jouer sur l'impact psychologique des apparences. Je fouille dans l'armoire de Borges. Malgré le clair de lune je vais me passer un espèce de poncho imperméable et son couvre chef. Mes bras et mon arme seront invisibles. J'accroche sur le tissu ciré, à hauteur de poitrine, la lampe tempête du capitaine. Allumée sous le menton

elle va déformer mon visage par le jeu des ombres et des lumières conférant à celui-ci une dimension fantasmagorique. Tout est une question de contexte. Ce qui paraît un jeu d'enfant dans d'autres circonstances peut réellement ici occasionner un impact. Tout imprévu dans les moments critiques attaque l'exacerbation de la sensibilité. C'est un élément déstabilisant et je vais en jouer comme un petit vicelard.

J'ouvre la porte et marche nu-pieds, le plus silencieusement possible. Je vais me rendre tout là-haut, à la barre, jeter un œil sur les instruments de bord. Je connais le chemin maintenant. L'ennui c'est qu'en allumant la lampe on peut me voir de loin alors que moi même reste condamné à ne voir que de près. Je décide de l'éteindre partout où c'est possible et ne l'allume que dans les endroits compliqués et potentiellement dangereux.

3h du matin. Ce jeu du chat et de la souris se poursuit depuis plus d'une heure. Rien devant, rien derrière, je ne vois rien bon sang ! Mes nerfs sont soumis à rude épreuve. Et si ce salopard dormait tranquillement en attendant l'aube, le moment fatal où tous les fatigués craquent et s'endorment ? Il faut que je change de stratégie. Je retourne à la cabine et tire le verrou. Et si je me cachais dans l'armoire ? Pas très confortable pour dormir. J'observe autour de moi, en panne d'inspiration. Je m'assieds sur le lit adossé à la cloison. Qu'y a-t-il dessous ? Pour des raisons esthétiques je réalise que l'on a cloué des planches pour cacher les pieds. Une dans le sens de la longueur et l'autre dans la largeur. Et si j'essayais de séparer la petite planche ? Je pourrais ainsi me cacher sous le lit comme dans une boîte. Mais il me faut des outils et je ne vois guère que la salle des machines pour m'en procurer, c'est à dire l'endroit le plus tarabiscoté et le plus dangereux sans doute de tout le bateau. Or, après mûre réflexion, provoquer le dénouement me soulagerait. Je décide finalement de m'y rendre non sans avoir au préalable visualisé topographiquement les lieux. Il s'agit de localiser les « nœuds » propices aux traquenards... et la descente commence sur l'escalier de fer, marche après marche. Mes cheveux se hérissent, c'est une sensation terrible, j'ai l'impression de descendre dans le nid de l'araignée. Mais dès que j'arrive en bas, c'est une odeur qui m'agresse. Une odeur très forte de poulet brûlé. Je suis surpris et déstabilisé, les phénomènes psychologiques se retourneraient-ils contre moi ? Dans la nuit noire où bourdonnent les machines je projette mon faisceau dérisoire à la recherche de l'interrupteur de zone B. Je le trouve près du générateur. Je m'assure en prenant le temps que l'espace qui

m'en sépare soit suffisamment libre pour me préserver de la fulgurance d'un piège. Ca marche ! Avec un certain soulagement toute la salle s'éclaire. J'embrasse soudainement du regard des espaces libérés qui étaient promis aux tâtonnements. Je ne fais que quelques pas avant de découvrir sans tarder un homme affalé sur le carter énorme du moteur principal. Sa peau du thorax est brûlée, son visage et ses mains sont couverts de cambouis. Il semble inconscient mais gémit sans arrêt. Je ne comprends pas ce qui a pu arriver. S'est-il endormi sur la passerelle qui surplombe la machine et a-t-il basculé pendant son sommeil ? Il se serait alors assommé dans sa chute et lentement grillé sur place. Le métal du moteur est très chaud. La température peut atteindre une centaine de degrés. Inadéquat pour faire fondre une soudure mais suffisant pour brûler quelqu'un. Ou bien alors, dans sa quête d'un endroit où se cacher, il aurait marché sur une flaque d'huile, d'un pied sans s'en rendre compte et, voulant enjambrer les moteurs aurait glissé violemment pour s'assommer sur la machine ? Mystère. En attendant je ne vais pas bouder ma satisfaction : cet imbécile s'est neutralisé tout seul. J'essaie de le sortir de là bien qu'il soit très lourd et réussis enfin à l'extraire du bloc moteur. Etendu sur le sol le malheureux délire. Ce n'est plus qu'un paquet de chair abîmée d'où monte une plainte continue. Je suis bientôt envahi par la nausée de cette odeur. Prenant sur moi je me baisse pour lui fouiller les poches et ne découvre qu'un opinel. Ce n'est pas exactement ce à quoi je m'attendais. Il comptait prendre le contrôle avec ça ? Confisqué. C'est pourtant l'éclair d'acier qui m'était cruellement destiné. Mais la cruauté a changé de destinataire et je n'y suis pour rien. Je le regarde crever lentement dans la souffrance et que puis-je faire ? Je ne suis pas médecin et n'ai rien sous la main. Je vais le laisser là pour l'instant, j'ai besoin de dormir.

Durant mon sommeil, je n'ai cessé malgré moi de persévérer dans le souvenir de mon fils. Cela remonte des profondeurs de l'inconscient et crève à la surface. Il y a là l'évidence d'une plaie à recoudre, le signe d'un schisme qu'il faudrait, pour se préserver de la dislocation, combler avec le remblai de nos cœurs brisés. Nous reverrons-nous un jour ? Notre dernière rencontre remonte à presque un an déjà et c'était avec l'animosité contenue d'un certain défaitisme. Nous avons lui et moi perdu nos repères fondateurs. Derrière notre indifférence d'usage se cachait le désenchantement. Il faut croire que notre relation filiale, frappée d'alignement, s'était exonérée des rapports fondamentaux. Ayant pris la liberté de nous

ignorer, nous avions depuis longtemps cessé de lutter pour nous comprendre, et cette vérité, comme toutes les tristes vérités, résultait d'une abominable solution de facilité.

Dans les mines de la réalité, il faut une explosion terrible pour reconsidérer le plan de nos propres profondeurs. Et si tout pouvait être différent ? Et s'il y avait des galeries secrètes qui menaient vers les veines de la concorde ? Dans le danger de la mort, la vie venait de m'offrir l'opportunité de voir les choses sous un autre angle...en définitive ma douleur est très simple : je suis un homme privé de son fils et je veux bien croire que tout soit de ma faute.

Samedi 24 Novembre. (11h)

Je ne peux pas y croire. Le type est toujours vivant. Là il faut vraiment faire quelque chose. J'écume le bateau à la recherche d'une pharmacopée mais je ne trouve que de l'ultra basique. Je ne vais tout de même pas lui donner une aspirine ! Ce cas de conscience commence à me tourmenter. Dans l'état où se trouve ce malheureux, la mort seule pourrait le soulager. C'est une solution extrême à laquelle il va falloir peut-être me résoudre. Je retourne à ma cabine où j'ai amassé tout ce dont j'aurai besoin. C'est la pêche au Beretta. Il faut me donner du courage. Je pense aux chevaux sur le champ de bataille, la sale besogne. J'aurais donc connu l'enfer en long, en large et en travers. Il est là le crevard, inconscient, vivant encore de la distance qui nous sépare. J'avance lentement le canon et le pose sur sa tempe. Il bouge. Un petit bout de chair reste collé sur le métal du pistolet. Le damné est entrain de pourrir. Je recommence mon approche, épouse du doigt la gâchette...je n'y arrive pas, je n'y arrive pas ! Je devrais être rodé pourtant. Du coup, je m'allume une cigarette, lentement, avec la sensualité qui sied aux fils de pute et le regarde à travers la fumée...mon pauvre ami, tu vas devoir crever tout seul.

Journal d'Eusebio

Vendredi 23 Novembre

Il y a eu une mutinerie sur le navire en fin d'après-midi. Un espèce de fou furieux impose à l'équipage de quitter le navire. Des coups de feu ont éclatés. Vu la tension qui règne à bord je

ne serais pas surpris qu'il y ait des blessés ou des morts. Les hommes ont commencé à se rassembler sur le pont. L'ambiance est celle d'une alerte qui précède un bombardement pendant la guerre, un sursis obscur d'où l'on va glisser inexorablement vers les impasses de la fatalité. Je n'ai pas du tout l'intention d'embarquer sur une chaloupe au milieu de l'Atlantique avec le soleil couchant. Non merci. Je vais me cacher et adviennent ce que pourra.

Samedi 24 Novembre.

Je n'ai pas eu de chance cette nuit. Je pensais pourtant avoir trouvé une bonne cachette dans la salle des machines. Mais je n'arrivais pas à dormir derrière les moteurs. Le sol était d'une saleté repoussante et je me suis retrouvé nageant dans le cambouis. Alors, encouragé par la solitude qui régnait ici depuis des heures, je me suis dit que je pourrais me mettre au sec sur l'étroite passerelle qui surplombait les machines. Mauvaise idée parce que je suis tombé pendant mon sommeil, sur le carter brûlant, me suis assommé sur l'aluminium et brûlé lentement sur place. Quand j'ai repris conscience, une souffrance atroce me démangeait le torse, les bras, le visage et les cuisses. Seul mon ventre manquait à cette liste effrayante, épargné par l'épaisseur de mon journal bloqué sous la ceinture. La lumière du jour pénétrait par la trappe ouverte donnant sur le pont. Elle m'avait semblé fermé pourtant la veille mais peu importe, je n'étais pas en état de finasser avec ce genre de détail. Je me sentais très mal, obsédé par la douleur. Mais le temps passant, j'ai retrouvé mon calme en essayant de me situer dans l'obscurité. Il était treize heures au cadran luminescent de ma montre. Je me souvenais d'avoir vu une bouteille d'eau dans la pièce attenante, un petit atelier, et parvenais à mes fins après une longue séance de tâtonnements. J'ai bu d'un trait car j'étais mort de soif.

Maintenant il me reste deux priorités incontournables : me nourrir et me soigner. Je vais tenter une sortie vers les cuisines que je connais bien pour y avoir travaillé. Au pire j'aurai accès à des légumes secs dans les réserves où s'entassent, bien séparés, lentilles et pois-chiches à gogo. Tout se passe bien. J'arrive sur place dans le plus grand des silences, et vais chichement le trahir par le bruit de ma mastication. Je ne m'attarde pas, avec en toile de fond la question récurrente : où se trouve le fou furieux ? Mais je renonce à quitter les chemins de l'ombre pour me poster quelque-part, craignant de me faire repérer. Désirer voir se fait au

risque d'être vu soi même et, jusqu'à présent, la bonne nouvelle provient de ma présence insoupçonnée sur ce navire. Malgré ma fâcheuse mésaventure je compte bien rester une ombre invisible et garder une chance de survivre en tant que passager clandestin.

Dimanche 25 Novembre.

Je n'aurais jamais imaginé vivre un jour cette situation. Ce bateau est devenu le repère d'un Alien dans lequel je me retrouve coincé par malheur. Je fais attention jusqu'au bruit de ma propre respiration, me déplaçant le moins possible dans les réseaux de sa toile, évitant la moindre vibration pour de ne pas alerter le monstre. Je le vois comme une araignée. Ma seule présence ici est une folie que je dois gérer en tant qu'étranger absolu. Pour ne pas sombrer dans un délire paranoïaque, je me surprends inconsciemment à me remémorer des choses agréables : un voyage en Inde, des palais de Maharadjahs et la visite chez l'astrologue : un sage doublé d'un mathématicien qui avait mis au point le cadran solaire le plus précis au monde. En lui fournissant notre date de naissance à l'heure près, il pouvait calculer en deux minutes notre ascendant, notre trait de caractère principal et notre couleur fondamentale. Je suis ascendant Lion, indépendant et couleur rubis. Cela stimule ma résistance : savoir qui je suis ! ...finalement je vais essayer de repérer le fou furieux, savoir où il se trouve et ce qu'il fait.

Est-ce de la chance ou des circonstances inévitables? Je l'ai entendu tout près sur le pont refermer une porte puis le bruit de ses pas s'est éloigné. Au bout de quelques minutes cela a été plus fort que moi, j'ai poussé la témérité à regarder dehors par la trappe de la salle des machines, et je vois passer sa silhouette, tout là-bas, derrière les vitres du poste de pilotage. Il semble s'y affairer. Mon instinct me pousse en avant, qu'y-a-t-il derrière la porte par laquelle il est sorti ? Il faut que je sache. En deux secondes, rasant les murs je serai hors de son champ de vision. Je tombe sur le chiffre 19 peint à hauteur d'homme et entre. C'est une cabine. Je trouve un sac assez volumineux, posé sur la bannette, comme prêt pour un nouveau voyage. A l'intérieur, une toile étanche, proprement ficelée, doit contenir la totalité de ses affaires. J'hésite une seconde et puis tant pis, il faut aller jusqu'au bout maintenant. Je m'attaque aux nœuds et le sac me livre son étrange butin : des papiers, une arme et son chargeur rangés au milieu d'affaires anodines. C'est une pêche miraculeuse dont le fruit me

*soulage : le pistolet a changé de mains. Je le garde précieusement, quant aux papiers, bien sûr, la curiosité me pique. Je les ramasse sans savoir ce qui m'attend et ouvre les documents... **il y a mon nom écrit dessus mais ce n'est pas ma photo !***

Journal de Charles Edouard

Dimanche 25 Novembre.

Je vais prendre mon petit déjeuner pour la première fois sur ce bateau. Un luxe. Mes affaires sont déjà prêtes. J'ai fourré dans mon sac, enveloppés dans une toile étanche, mon argent, mes papiers, mon arme ainsi qu'un kit de survie comprenant l'alimentation, la boisson et le change. J'ai hésité longuement avant de prendre ma décision mais j'ai finalement embarqué aussi le crucifix. Il est encombrant et lourd, certes, mais je lui dois la vie. Je ne peux pas l'abandonner. De plus il va me servir de cachette pour le luger de Borges. On ne sait jamais. Il ne me reste plus qu'à choisir une bouée. J'aurais préféré qu'il n'y ait pas le nom du bateau écrit dessus mais peu importe, je l'enterrerai une fois sur le rivage.

Il faut que je monte au poste de pilotage vérifier si tout va bien. Il y a encore le sang de Borgès près de la barre. Des images oppressantes m'assaillent. Envers et contre tout, je maintiens le cap à l'est sur le soleil levant. Après la nuit du 23 et la journée du 24 la terre doit se trouver maintenant à peu près à 800 nautiques, soit deux jours. Le temps va me paraître horriblement long et cette attente nourrit mon inquiétude permanente. Sur le chemin du retour il m'est venu une idée et j'ai passé un long moment à chercher un transistor, si cela existait encore. Peut-être me serait-il utile d'écouter les informations sur les ondes, des fois qu'on parlerait déjà du silence du « Rio Sil » ou d'un sauvetage miraculeux. Je n'ai pas la conscience tranquille. Me faudrait-il encore réussir à le trouver dans le capharnaüm des cabines. Me voilà parti pour une fouille méticuleuse de toutes ces tanières ayant servi de refuge à des marins maudits. A part des paquets de cigarettes ou des calendriers douteux se déclinant de poil et de fesse, j'ai du mal à mettre la main sur l'objet de mes recherches. Je me surprends à refermer derrière moi, religieusement, la porte de ces antres indécentes qui ont servi de base arrière à tous ces prédateurs de l'humanité. Il n'y a plus personne ici. Le mal et

la bêtise ont disparus...quelle délivrance ! Et pour fêter cela je découvre enfin mon transistor dans une cabine. Il marche ! La main sur le commutateur de fréquences, en tournant très lentement, je me mets à rechercher le moindre signal sur les ondes courtes...et tombe sur radio Ghana. On entend très mal et malgré tous mes efforts je n'y comprends rien. Je change de fréquence. Après une bouillie sonore informe...du Portugais, radio Angola. La qualité du son est bien meilleure et j'arrive à décrypter, mais j'ai beau garder le contact un long moment, rien n'éveille mon intérêt. Je vais attendre l'heure des informations pour voir.

13 heures. Le bulletin commence, je reste l'oreille collée à l'appareil. Après les gazettes locales, place aux nouvelles internationales...mais rien qui ne me concerne de près ou de loin. Je vais laisser néanmoins la radio allumée pendant des heures et puis l'éteindrai.

Journal d'Eusebio

Ce n'est pas possible. Le fou furieux, c'est de Tremblenuit. Il a usurpé mon identité ! Je dois absolument le vérifier parce que je ne peux pas y croire ! A quoi joue cet homme ? Et comment expliquer une telle violence et, surtout, par quel enchaînement de circonstances se retrouve-t-on tous deux dans cette galère, ici et maintenant ? En attendant je referme soigneusement le sac, ni vu ni connu. Oui, la chance me sourit parce que la donne a changé. Maintenant c'est moi qui suis en position de force et je compte bien recevoir des explications. Le seul bémol étant que les armes à feu ne font pas partie de mes compétences. Y a-t-il un cran de sécurité quelque-part qui m'empêchera de tirer si besoin était ? J'observe le pistolet entre mes mains, un Beretta je crois, que j'essaye d'appivoiser avec la maladresse des novices. Je déteste ce machin.

La dernière fois que j'ai vu monsieur de Tremblenuit, c'était dans son bureau, il y a plus d'un an. Il ne m'a pas raté. Il m'avait fait comprendre qu'il savait pour Anne Sophie et moi et que pouvais-je lui dire : j'aime ta femme comme tu ne l'as jamais aimée, alors pousse toi de là espèce de cocu et laisse moi vivre ? Non. J'ai gardé le silence parce que les raisons de l'un sont irrecevables pour la douleur de l'autre. Quoi que vous disiez, vous serez irrémédiablement condamné. Il faut dire que des souvenirs très osés me reviennent. Pour une

femme enfermée vivante dans la forteresse de son abstinence et derrière les herses de la frigidité, je l'ai trouvé, disons, assez extraordinaire. Elle s'est soudainement libérée de dix années de captivité avec la soif inhérente de ceux qui poussent un cri pour survivre. Mais la délivrance, en vérité, ne procédait pas uniquement des œuvres du prince charmant. Je me suis trouvé au bon endroit et au bon moment, je n'en doute pas et me remémore cette expérience avec humilité. Par rapport à la révolution intérieure de cette femme, je n'avais été finalement que l'étincelle à l'origine de l'incendie, un effet papillon, un phénomène qu'il faut appeler simplement : les circonstances de la vie. Son mari voulut d'office m'attribuer le mauvais rôle alors qu'en réalité, depuis très longtemps, il avait travaillé à l'avènement de cet adultère dont il était, par ses carences, largement responsable. Mais le plus dure ça n'a pas été lui. C'est par elle que j'ai connu la dévastation. A cause de son renoncement. Elle n'a pas eu le courage d'assumer son amour jusqu'au bout, et elle qui s'était levée de sa chaise pour affronter l'océan et apprendre à nager, elle s'est rassise déjà vaincue sur son trône morose sans jamais plus me regarder dans les yeux. C'est un crève cœur. Aujourd'hui je serais incapable de retourner vers elle. La sentence de la vérité vécue est tombée sur cet amour. Il ne m'en reste que la trace de l'illusion.

Journal de Charles Edouard

Lundi 26 Novembre. (9h)

En théorie demain devrait être le grand jour, ce moment de liesse où l'on aperçoit la terre. Après une longue immersion sur la planète Mer, revoir à l'horizon la ligne d'un rivage suscite à chaque fois une émotion particulière. J'ai cent fois répéter dans ma tête le déroulement des opérations, mis tout en place pour quitter le navire dans les meilleures conditions.

Voilà, tout est prêt je crois. Il faut que j'aille rendre visite tout de même à mon macchabée d'en bas, histoire de vérifier s'il est mort hier ou pendant la nuit.

Charles Edouard de Tremblen arrive sur place...personne ! Impossible ! Il était bien là pourtant. Il a dû se fourvoyer sur la gravité de son état, berné par les apparences. Vous croyez avoir tué une mouche et elle revit. Son pouls s'accélère : il n'a pas son arme !

Il coure, coure comme un dément, s'engouffre dans l'escalier de fer en avalant les marches trois par trois. Il est peut-être trop tard. Il arrive à l'air libre, dans la lumière, s'attendant au pire à chaque seconde. Sa seule obsession : le Beretta ! Maintenant il faut franchir la distance qui le sépare de sa cabine avec le bruit précipité de ses pas sur cette passerelle qui n'a pas de fin. Hors d'haleine, il arrive enfin, trop heureux d'avoir eu le champ libre. Il se jette sur son ballot qu'il avait si soigneusement préparé, le mettant littéralement à sac. Jouant avec ses nerfs, il doit défaire des nœuds, venir à bout de couches successives de toile et recommencer. Un calvaire enduré dans un contre la montre où l'urgence de la tâche l'accapare au détriment de son environnement. C'est un moment vulnérable, un trou d'ozone ! Et pas de Beretta ! Il croit devenir fou. En désespoir de cause il se rabat sur le Luger qui dormait bien au chaud dans son crucifix. Puis la fenêtre de tous les dangers se referme. Quand il ressort de là, l'arme au poing, solidement campé sur ses deux jambes il se sent de nouveau sûr de lui mais pas encore soulagé. Il faut en finir avec la sensiblerie. Cela a faillit encore lui coûter la vie. Et cette fois, le lascar, il ne va pas le rater.

Journal d'Eusebio

Lundi 26 Novembre.

Je pense qu'il m'a reconnu parce que je me suis changé, soigné et débarrassé du cambouis qui me recouvrait de la tête aux pieds. Confiant et prudent à la fois dans cet exercice, je venais à lui dans l'intention de discuter après l'avoir formellement identifié. Mais alors que j'approchais sans mouchoir blanc, avec le culot d'un émissaire, ne pensant ni au mal ni au pire, je lus dans ses yeux la marque de la peur. Me prenait-il pour un revenant ? Et par quel sombre privilège je, à moi seul, provoquer le masque de son horreur ? Devant moi, à quelques mètres seulement, son bras soudain s'est dissocié de son corps et il m'a tiré dessus. C'est comme si dans ce geste il s'était aussi séparé de mon entendement. Il avait une autre

arme ! J'ai senti la balle m'effleurer le cou en y laissant son brûlant suçon à défaut du baiser de la mort. Ce n'était pas l'heure des grandes envolées parlementaires dont je nous imaginais capables. Que non ! Il semblait avoir perdu la raison et agissait, obtus, par le raccourci de la plus incroyable brutalité. Pour un homme qui jouissait soi disant de quelque religion, je me retrouvais, incrédule, condamné à bondir de place en place avec le sifflement des balles pour toute litanie. Parler ne servait à rien devant une telle volonté de mort et, face aux murs dressés par une énergie négative, comme le verbe me parut incongru ! Certain pour cette fois que la violence naît et se propage à travers un silence.

Et ce jusqu'au moment où la moutarde a commencé à me monter sérieusement au nez. A force de ne pas m'aimer, le type, j'ai fini par ne pas l'aimer non plus ! J'ai riposté rageusement et, à ma grande surprise, à force de tourmenter la gâchette, je pense l'avoir touché. Silence immédiat sur le « Rio Sil ». Nous étions seuls au monde, les deux uniques êtres humains sur ce navire, et l'on s'entretuait ! Je profitais de ce moment de flottement pour disparaître en me repliant vers ma cabine où je m'enfermai à double tours. N'oublions pas que la fusillade, il l'avait provoqué lui même. Je le laissais réfléchir et surtout se débrouiller avec sa blessure dont j'ignorais la gravité.

14 heures. La faim me taraude. Je ne sais que faire. Sortir et manger vont m'être absolument nécessaire. J'ai beau tendre l'oreille il n'y a qu'un silence de mort au milieu de la mer. Ce silence pèse et engloutit toute chose, même le ronronnement des machines en bas finit par lui appartenir, même la rumeur des vagues, l'écho de l'infini, il m'a vampirisé le cœur. Cela me rappelle que je ne connais pas une seule prière. Je crois que prier m'aurait aidé dans la traversée de cette épreuve, pour ne pas dire cette tragédie. Alors me voilà, aux seules fins de ma protection incertaine, entrain de m'inventer des doléances intimes dignes du ciel, en tous les cas dignes des désespérés. On n'est jamais assez athée pour se prévaloir des rechutes. Lorsque j'étais jeune, chez les Louveteaux, cette organisation de moines soldats où je m'étais enrôlé sous la pression de camarades, je me souviens qu'en fin de journée, avant de partir, il nous fallait dire ensemble Le Notre Père. Je remuais les lèvres dans le vide en émettant des grognements, jusqu'au jour où mon subterfuge fut découvert. Je n'y suis plus jamais retourné et je ne sais toujours pas Le Notre Père. Si les choses devaient mal tourner, je vais laisser une lettre pour mes parents. J'ai été adopté à l'âge de deux ans par un couple qui ne pouvait pas

avoir d'enfant. J'aurais eu cette chance, moi qui suis né abandonné, de recevoir en compensation l'amour de gens généreux, qui m'ont permis de connaître une vraie famille.

C'est pour cela que je m'adresse à vous, chers Papa et Maman, en cet instant de tous les dangers et de toutes les incertitudes, pour vous dire ce que l'on a tellement de mal à se dire dans la vie de tous les jours, pour vous dire ce qui reste coincé dans le cœur et qui s'entête à ne pas sortir, vous dire que je vous aime tout simplement.

Lorsque j'ai quitté la maison, il y a déjà longtemps, je sais que je vous ais fais souffrir. J'étais jeune et je voulais vivre ma vie. Partir m'était indispensable, partir loin, et je sais que je vous ai laissé seuls, dans la tristesse et le désarroi. La fatalité et le temps qui passe venaient de vous enlever votre unique enfant. Je ne peux m'empêcher de penser que vous m'avez recueilli un jour et qu'en retour, sans m'en rendre compte, je vous ai abandonné. Je me suis retrouvé à l'autre bout de la France, sous le ciel des Pyrénées, dans cette petite bourgade de Nay, alors que vous étiez restés dans la grisaille de Clichy pour vieillir et faner ensemble. C'est terrible de comprendre si tard ce qu'est la vie des parents et leur chemin de croix pour avoir donné tant et reçu si peu. Pour cela je vous demande pardon aujourd'hui, à l'âge d'homme, pardon pour avoir alimenté cette ingratitude peut-être universelle.

D'un autre côté, tu sais Maman comme il m'a été douloureux toute ma vie de ne pas connaître ma mère biologique et mes origines. Un brun aux yeux verts, d'où est-ce que je venais ? Et d'où proviens-je encore puisque étant né sous X, je n'ai jamais pu rien savoir. Ma vie ne s'est pas rachetée en me laissant pour cadeau le masque d'une belle gueule. Malgré tous mes efforts de recherche, bien qu'ayant remué ciel et terre, je me suis heurté à un mur, non pas de béton mais bien plus dur encore, un mur construit par la loi du silence et la volonté affichée du néant. Et je sais, Maman, que cette souffrance nous rapproche. Si je sors vivant d'ici, je vous promets que je vous donnerai des nouvelles à tous deux dès que possible. Je voulais gagner l'Amérique du sud, un nouveau monde, voir si la chance me sourirait. A la base, tout cela m'arrive à cause d'un chagrin d'amour que j'ai voulu oublier. C'est une histoire de fou. Figurez-vous que je me retrouve sur ce bateau, par hasard ?, avec le mari de mon ex maîtresse. Et il me tire dessus ! Faut-il avoir la rancœur tenace ! Je sais, c'est pathétique. Et ma rage est d'autant plus grande que je risque de perdre la vie, la vie si

précieuse, à travers le ridicule de cette situation. Mourir dans ces conditions, c'est grotesque, vous savez quoi ? J'en pleurerais !...

PS. Bon j'ai laissé passer le coup de blues de tout à l'heure. Il faut garder espoir car je suis armé moi même ayant réussi à lui dérober un pistolet. Et croyez moi, je ne vais pas me laisser faire ! Priez pour moi, je sais que vous le feriez. Je vous embrasse du fond du cœur. Maman, je voudrais tellement te donner la main !

Eusebio

Journal de Charles Edouard

J'ai fais semblant d'être grièvement blessé alors que ma blessure se borne à une éraflure. S'il devient trop confiant cela pourrait lui coûter cher. Ce n'est donc rien mais j'ai eu chaud tout de même. Je constate logiquement que s'il n'y a pas eu de mort, c'est que nous sommes aussi nuls l'un que l'autre dans le maniement des armes. Mais ce n'est pas ce qui me préoccupe. Ce qui me fait peur c'est que je pense être victime d'hallucinations. Quitte à passer pour un déséquilibré, je l'avoue, j'ai cru voir au plus fort de la bataille surgir chez mon ennemi le visage de monsieur Boixo Sanchez. N'importe quoi ! La preuve que je déraille complètement. Cette fragilité incontrôlable me déstabilise. Ce type m'aura pourri la vie jusque dans l'inconscient. Il faut dire que tout se mélange dans ma tête, comme le souvenir de ma mère par exemple en cet instant. Ha ! Chère mère, je pense à vous du plus profond de ma supplication dans l'espoir de vous arracher, à travers le temps et l'espace, une réponse que je n'ai jamais eu : y avait-il un obstacle majeur devant la vie, une barrière physique insurmontable ? J'aurais tellement souhaité avoir un petit frère ou une petite sœur. Mais le temps et la santé, vous avez su remarquablement les dépenser ailleurs, dans vos années folles et les arcanes de la mondanité, loin des prières d'un petit garçon. De mon point de vue, un cruel gaspillage à travers lequel il n'y aura jamais lieu de nous rapprocher ou de nous entendre. Mon sourire est bien amer à cette heure où je vais peut-être mourir en sachant que je ne suis plus guère qu'une trace mal effacée dans votre cœur, un fantôme qui a reproduit les mêmes effets misérables sur son propre fils. Mais à la différence de vous, je ferai tout pour

revenir vers lui et sauver ce qui peut l'être. Il ne sera pas en moi l'ombre dérisoire à laquelle vous m'avez condamné, sans espoir, dans les ténèbres.

Journal d'Eusebio

Je pense à de Tremblenuit. Qu'a-t-il pu bien arriver pour qu'il perde la raison ? Car je suis sûr que ce type est devenu fou. Même un insolvable cocu n'agirait pas de la sorte. On ne tire pas sur les gens comme ça, juste pour se défouler. J'ai la sensation pénible qu'il n'y a plus rien à en attendre. Un mal étrange l'a dépecé, quelque chose l'emporte irrémédiablement. Il se débat dans le tourbillon de la folie, dans cette chute dévorante qui le pousse vers les sables mouvants et qui m'entraîne aussi. Tout ceci a les allures d'un cauchemar dont on ne peut sortir pour la simple et bonne raison que vous êtes déjà réveillé.

15 heures. Le temps commence à me paraître long et l'estomac très vide... le vide. S'il me fallait faire un commentaire sur le vide, une définition, il me suffirait de raconter le rêve que j'ai fais cette nuit et dont je ne me suis pas vraiment réveillé...j'ai rêvé d'un mariage. J'étais habillé, très élégant, dans un costume noir, la couleur du deuil, avec une fleur trop grande à la boutonnière. La mariée s'est approchée glissant majestueusement, comme séparée du sol, dans sa robe éblouissante. Mais elle n'avait pas de visage. Toute l'assemblée se focalisait sur elle et au moment de me rejoindre, un bras étrange, un bras serpent l'a octroyé. Elle partait dans une autre direction, me tournant le dos, avec derrière sa tête le masque d'Anne-Sophie. J'avais beau essayé de la retenir, mes bras, eux, étaient tout petits. Elle a disparu à travers un mur sans laisser de traces. Le marié, lui, est tombé sur le sol, réduit à une poupée...

Voilà à quoi l'on est sujet, misérable, lorsque le passé que l'on voulait oublier ressurgit à tous les étages et par toutes les pores, à cause des circonstances.

16 heures. Il faut que j'arrête de broyer du noir et entende les doléances d'un estomac attaqué par la famine. Il arrive un moment où les échéances fondamentales de votre corps deviennent inéluctables. Que fais-je ? Et bien je vais pour l'heure abandonner ce journal ici et me diriger tout droit vers les cuisines. A table ! En d'autres mots, je sors et je l'emmerde !

Journal de Charles Edouard

16 heures. Je vais sortir en direction des cuisines. Je ne supporte plus de rester sans bouger, avec la faim qui vous tenaille et la peur pour seul bréviaire. Dans la prévision optimiste de mon débarquement, demain, J'ai d'ors et déjà ranger mon journal dans le sac, bien enveloppé dans sa propre toile étanche. Je donne peut-être trop d'importance à ces lignes mais j'ai voulu Ecrire. A quoi reconnaît-on un écrivain ? C'est la seule personne qui ne pensera qu'à son manuscrit pendant que sa maison brûle et qui, le sauvant des flammes, éprouvera un soulagement immense sur les ruines fumantes de l'incendie. Voilà !

La rencontre des deux hommes est inéluctable. Elle va se faire néanmoins dans la plus grande confusion. On tire parce qu'on a peur. Parler et se faire entendre sont deux choses dont la concomitance reste aventureuse. Se signaler par la voix génère le risque de se faire surprendre. Alors c'est une fuite en avant. Chacun cherchant par tous les moyens à désigner la mort de l'autre comme seule promotion de sa propre survie. C'est un gâchis, c'est une catastrophe, c'est la guerre !

Journal d'Eusebio

18 heures. Bien, cette fois tout est en ordre, ou presque. J'ai rejoins ma cabine pour écrire ces quelques lignes relatives aux derniers évènements. Après je mettrai ce journal dans la poche de ma veste car je n'aime pas laisser traîner les choses.

Après une course poursuite commencée dans les cuisines, Il s'est dissimulé à l'avant du navire, dans la buanderie, non sans avoir à plusieurs reprises tenté de me trouer la peau. J'ai riposté copieusement au point de reprendre la main. Dans ce genre de situation il faut toujours que ressorte un chasseur au détriment du chassé. Je l'ai senti maladroit et empêtré dans le feu de sa propre action. A ce titre je savais qu'il commettrait une erreur tôt ou tard et l'occasion s'est logiquement présentée. J'ai tiré sans sommations et l'ai atteins mais sans vraiment le neutraliser. Il a disparu comme un rat derrière les paquets de linge et les draps étendus sans que je n'aie pu le remettre en joue. Les traces de sang m'ont mené devant la

*porte de la cabine numéro neuf où il s'est enfermé. Je hurle en Français : « Sortez de là ! » Aucune réponse. « Pour la dernière fois, sortez de là ! » Rien. Il aurait mieux fait de se rendre. Le silence c'est la mort. Tant pis pour lui, j'ai condamné cette porte à l'aide d'une barre de fer et réduis à néant chez lui toute possibilité de nuire. **Je viens de l'emmurer vivant!***

Mardi 27 novembre (14h)

Eusebio peut enfin crier terre ! C'est encore une vague ligne jaune à l'horizon mais cette fois nous y sommes. Le trac l'envahit, il va falloir bientôt entrer en scène et le scénario il doit l'écrire sur l'instant, à bout de bras, avec ses seules forces. La vérité c'est qu'il ne sait pas du tout comment vont se passer les choses. Il doit improviser sans arrêt. La plage se trouve à une heure de brasse. Sous un soleil brûlant il décide d'en terminer une bonne fois pour toute avec le Rio Sil. En évitant le risque de provoquer un naufrage, il laisse filer sans intervenir sa masse au tirant profond, cap au sud, sud-ouest, sachant que le navire gardera ses distances avec la côte. Il a fixé une corde énorme sur le côté du navire, vers la poupe, qu'il va descendre en rappel, nu, avec tout son fatras, c'est à dire, en clair, le sac de monsieur de Tremblenuit qu'il a si gentiment préparé pour lui. Il s'est contenté d'y ajouter quelques affaires. Mais il manque deux bons mètres à sa corde lisse par rapport à la surface de la mer. Il faudra sauter. Et cette distance prévisible entre la théorie et la pratique peut lui coûter cher.

Lors de la descente le sac pèse et la bouée qu'il a déjà à la taille, le gêne. Ses bras ne sont pas ceux d'un haltérophile. Tout à coup il se met à glisser le long de la corde sans plus aucun contrôle. Ses mains chauffent tellement qu'il est obligé de lâcher. C'est le grand plongeon, cinq mètres plus bas. Sous l'eau qu'il heurte avec violence, une peur panique l'envahit. Il est obligé de remonter le sac vers la surface alors qu'il ne demandait qu'à descendre et il n'a plus la bouée. Sans bouée c'en est fini. Il respire enfin à l'air libre, soufflant comme un cachalot. La bouée, poussée par le sillage du bâtiment, s'est éloignée d'une vingtaine de mètres. Les vingt mètres les plus longs de sa vie. Quand il finit par la rattraper, il a perdu beaucoup de forces et son moral est au plus bas. Il doit s'appliquer lentement et sûrement à retrouver ses esprits. Là-bas le « Rio Sil » s'éloigne peu à peu, amas de tôles fantômes avec, à son bord, un condamné à mort. Il a dû se résigner à l'abandonner dans son trou. Juste avant de partir, il a

bien eu l'idée d'ôter discrètement la barre, mais il faut être réaliste, de Tremblenit l'aurait forcément entendu. Il prenait le risque inconsidéré qu'il sorte et lui tire dessus à un moment où il serait extrêmement vulnérable, le long de sa descente sur la corde. Dans l'ouragan de la survie, sauve qui peut ! Le perdant ne pouvait rien attendre de « l'autre » dans une compétition devenue mortifère. A chacun sa croix. C'est à celui qui s'en sort et puis c'est tout. Il se débrouille pour que le sac le gêne le moins possible et il commence à brasser, brasser la mer inlassablement. Cela n'en finit pas. Il lui faudra plus d'une heure ! Ce sont toujours les derniers mètres les plus pénibles à cause des vagues. Il peut le dire, il a bu le bouillon mais cette fois c'est la bonne, il s'extirpe de cet océan, épuisé mais heureux, en s'arrêtant à peine pour reprendre son souffle. Il escalade la dune pour enterrer la bouée avec un sentiment de victoire dans le cœur... un feu de paille. Lorsqu'il arrive au sommet du monticule il se retrouve en face d'un immense désert avec sa bouée sur l'épaule. Pathétique ! Quelque chose d'infiniment intimidant dans cette nature projette une ombre considérable sur son devenir. Il est effondré. Son sort ne vaut pas mieux que celui de tous ces malheureux sur leurs chaloupes. Ils ne reverront jamais le « Rio Sil ».

Il y a peut-être du nouveau dans l'affaire de Tremblenuit. Le capitaine Mangin a été immédiatement averti : un enfant a trouvé une gourmète au niveau de la barrière interdisant l'accès au lac de Bious Artigues, près du fossé. On ne voit rien d'écrit sur la face visible et semble à priori n'avoir aucun intérêt. C'est une erreur, car il suffit de la retourner pour y lire un nom dessous sculpté au ciseau dans l'argent : Eusebio Boixo Sanchez. Tout le monde s'est souvenu des recherches concernant le fameux disparu, alors on a rapporté l'objet à la gendarmerie par précaution. A ce point de l'enquête, Il n'aurait jamais imaginé recueillir un indice à cet endroit là, si loin du lac et par dessus le marché en aval. Comment se fait-il qu'on ait rien vu lors des battues qui ont, il faut le rappeler, monopolisées un grand nombre d'hommes et des moyens considérables ? C'est ironiquement par l'action d'un simple jeu entre garçons, lors d'une bataille de boules de neige, qu'on a pu tomber sur l'objet en question. Mais par la suite, au même endroit, les gendarmes avertis n'ont pas tardés à faire une autre découverte, de celles dont on se passerait bien, qui vous saisissent ou qui vous glacent : **sous la neige, le sang !**

A partir de là tout va très vite. On investit l'appartement de monsieur Boixo, on perquisitionne en bonne et due forme. Rien n'échappe aux limiers, son portable, son ordinateur, son courrier, tout est passé au peigne fin et bien sûr des détails intéressants apparaissent. Surtout la fameuse lettre. Il a gardé au fond d'un tiroir, à gauche de son bureau, un pli vieux de plus d'un an qu'il a préféré archiver plutôt que de le jeter. Cela confère au papier une certaine importance, quelque chose qui a dû compter et dont il n'a pas voulu se débarrasser. Après tout ce temps, cela démontre son désir de le garder peut-être à jamais. On ne garde longtemps que les documents chargés d'un fort caractère émotionnel tels que les lettres d'amour ou les objets ayant appartenu à l'être aimé. Or la missive en question, datée du 8 septembre 2017, est une lettre de rupture. Elle commence par « Mon ami » et se termine par « tout oublier ». C'est une belle écriture, à l'ancienne, appliquée, impeccable et surtout chargée de noblesse dans la tournure. Au bas du mot fatal, une signature : A.S de Tremblenuit. Il apparaît de toute évidence que madame de Tremblenuit l'a connu et entretenu avec lui une liaison dont il va

falloir définir la nature exacte et la durée. Car pour l'heure, à défaut de mari, elle semble surtout potentiellement veuve de son amant.

Anne Sophie est convoquée dans le bureau de Mangin. Ce n'est plus l'homme prévenant qu'elle a connu au début. Son regard est sévère. Elle est entrain de vivre une véritable épreuve. Rouge de honte ou plutôt cramoisie, écrasée par le poids de l'humiliation elle va devoir se mettre à nu, parler de sa vie privée, s'offrir en pâture... Cela n'a duré qu'un été, un flirt dédié à la part de folie et de courage qui vous manqueront toujours pour aller jusqu'au bout. Cette relation n'aura été que l'illusion que l'on se donne, furtivement, d'entrouvrir les portes de la liberté, c'est à dire de l'interdit, alors que vous êtes corps et âme scellé dans les carcans de la pudibonderie. Non, elle n'a jamais été la maîtresse de monsieur Boixo car elle n'a pas dépassé le stade du baiser. Elle s'est étourdie, elle s'est faite « croire que » mais sans rien exorciser de sa peur intrinsèque. Oui, une fois dans sa vie elle aura joué les allumeuses, elle aura connu le toupet, cette légèreté apparente alors qu'en vérité sa condition fondamentale procède de la rigidité des ordres. Aussi haut que prétende l'esprit, nous voilà de plein pied dans les petits travers de la condition humaine. Visiblement madame de Tremblenuit minimise les faits et veut réduire sa relation « extra conjugale » à une broutille qui, privée de sa substance charnelle, se résume à un épisode sensible mais avant tout cérébral. En d'autres termes, au vu de son aventure, elle revendique pour majoritaire une part non coupable puisqu'elle n'a pas « consommé ». Il y a toutefois quelque légitimité à ne pas prendre pour argent comptant tout ce qu'elle veut bien raconter. Mais quoi qu'il en soit une question essentielle saute à l'esprit : est-ce que son mari avait eu connaissance de cette relation ou s'était-il douté de quelque chose ? Car si la réponse est oui, il existe dorénavant un mobile pour un crime. Cependant Anne Sophie reste catégorique : son mari ne s'est jamais douté de rien... à moins, réfléchit Mangin, qu'il ait appris la vérité à l'insu de sa femme.

Le lendemain en fin d'après-midi, nouveau coup de théâtre. La génétique a parlé. L'ADN prélevé dans le sang retrouvé correspond en tous points à celui découvert sur la portière de la Mercedes. Cette fois l'étau se resserre sur de Tremblenuit qu'on soupçonne à présent d'avoir joué un rôle dans la macabre découverte. Non, ce n'est plus initialement le « disparu-victime » que l'on recherche mais l'ombre peut-être d'un fratricide. Tard dans la soirée, le capitaine se retrouve seul dans son « quartier général des nuits blanches » . Il a besoin de méditer à la

lumière des nouveaux éléments. Pour se mettre à l'aise il étend ses jambes et croise les pieds sur son bureau. Ce gaillard longiligne aux bottes impeccables réunit en lui par ailleurs tous les signes distinctifs du Gaulois. Avec son œil clair, sa moustache épaisse et sa démarche de maréchal ferrant il se dégage de sa silhouette un air de brute raisonnable. On l'imagine aisément fabriquer le masque de ses portraits robots à coups de marteau dans la forge. Sa femme est prévenue, il rentrera très tard...autant dire pas du tout. Et la valse des cafés commence... le maître chien a été formel : ses champions n'ont pas failli. La piste suivie concerne l'odeur spécifique du recherché. Elle se limite en l'occurrence à l'insignifiant trajet qui va de la portière du chauffeur jusqu'à l'arrière de la voiture. Il faut se rendre à l'évidence : de Tremblenuit disparaît là. Est-il reparti dans un autre véhicule ? Une chose est certaine, il ne s'est pas trouvé près de l'endroit maculé par les tâches de sang, les chiens l'auraient flairé. Alors avait-il des complices ? Un meurtre a-t-il été commandité ? Difficile malgré tout de croire au crime passionnel. Aux dires de madame de Tremblenuit il y a bien longtemps que toute passion avait cessé dans leur couple. Le miracle serait qu'il restât même une trace d'amour. A la question gênante : depuis quand remonte votre dernier rapport avec votre mari, elle avait choisi de répondre sincèrement : dix ans !

Le capitaine repense à cette femme pleine de classe qu'il a retenue cet après midi, cette femme belle à sa manière avec sa veine bleue sous le poignet et dont on pourrait trouver grâce si ses traits n'étaient soulignés par une extrême froideur. Il sait qu'elle possède un alibi en béton pour le premier novembre. En l'absence de son mari elle a passé la journée avec des amies.

Mangin va continuer une bonne partie de la nuit à échafauder des hypothèses, des bases sur lesquelles pouvoir travailler. Il finira bien par trouver le pot aux roses, c'est une question de temps. En tous les cas les traces ADN de monsieur Boixo Sanchez sont là, bien réelles, parce que pour des raisons que l'on ignore encore il a craché sur la voiture, et il a disparu à travers un rideau de sang. Cela ne peut être le fruit du hasard. Le capitaine de gendarmerie Victor Mangin ne croit pas aux coïncidences.

Journal

Que faire quand on est seul face à l'immensité sans savoir même où l'on est. Le plus grand des déserts c'est celui qui n'a ni début ni fin parce que vous êtes incapable de vous situer, marchant peut-être à contre sens de vos attentes. Le plus grand des déserts, le plus hostile à la vie, ce n'est pas là où il ne pousse rien mais celui dont on a la méconnaissance absolue, un désert qu'on appelle : le labyrinthe du hasard, abandonné de toute certitude et privé de toute réponse. Nord ou Sud ? Je pars vers le sud sans me prévaloir d'aucune source intellectuelle pour justifier ce choix. Je ne sais même pas dans quel pays je me trouve. La Namibie, l'Angola, l'Afrique du sud ? Je suis perdu. Tout cela va très mal se terminer, j'en suis convaincu. Maintenant il va falloir rentabiliser mes forces, économiser les jours, résister !

17h. Je me suis rhabillé parce qu'un vent de sable s'est levé. Les grains innombrables m'agressaient la peau. Je marche le long de la mer car la température y demeure plus supportable. Là-bas, au cœur des dunes, c'est la fournaise. Pour ce qu'il me reste du voyage et de mes forces je prends la décision de marcher la nuit. Je dormirai le jour en creusant un trou protecteur s'il le faut dans le sable.

Le crépuscule. Je suis étonné par la fraîcheur du soir qui tombe. Le four se change en frigo. J'ai sorti ma veste et reçu de nouveau une bonne claque : pas de journal ! J'ai bien tous mes papiers, l'essentiel mais pas mon cahier. Je ne pouvais pas tout emmener et j'ai dû le laisser par erreur dans l'autre veste. J'étais tellement fébrile que j'ai confondu les deux vêtements. C'est ma seule explication. Du coup je me retrouve avec le journal de « l'autre », bien isolé dans les profondeurs du sac. Il s'est achevé le lundi 26 novembre à 16 heures. Je n'ai pas le cœur ni le temps offert de lire sa « prose » dans une phase aussi critique de mon parcours. Je le ferai sans doute plus tard, si je m'en sors, loin d'ici, une fois retrouvés mes esprits et tombée la colère. En attendant je vais devoir utiliser son journal, le mien étant perdu, car il n'existe aucun autre support où je puisse écrire et continuer mon récit.

3h. Du matin. J'en ai plein le dos. Pour réussir à dormir le jour il va falloir avancer la nuit jusqu'à l'épuisement. Je me rationne sévèrement. Des rêves de festin m'assaillent : une bonne entrecôte, de la volaille...n'importe quoi, c'est le grand délire ! Il faut oublier tout ça.

5h.30. Je vais me coucher juste avant l'aube. Combien de kilomètres ai-je parcouru ? Peu importe, l'endroit où je m'arrête ressemble étrangement au point de départ. Ils pourraient n'être qu'un seul et même lieu. On ne s'échappe pas d'un désert qui s'appelle le hasard. Le hasard a tout couvert. Je commence l'excavation de mon trou, cela me fera quelque entraînement pour creuser ma tombe.

Dans l'immédiat je dois me protéger du froid. Je crée des parois de sable au dessus de ma tête et ne laisse qu'une étroite cheminée. C'est un espèce d'igloo où je vais dormir dans la position du fœtus. Je sais que je vais mourir, je ne me fais aucune illusion. Paradoxalement une grande paix s'abat sur moi. Il est temps de faire le grand ménage. Chaque battement de cœur, chacun de mes souffles, la moindre preuve de vie prend des proportions merveilleuses. Je m'élève à l'état de transe. Il n'y a jamais eu d'avant, il n'y a pas d'après. Je n'existe que maintenant. Une pensée me vient pour le « petit prince ». Une pensée infiniment poétique, une joie simple. Je peux bien m'envoler, je peux bien disparaître et ignorer la souffrance puisque je ne suis plus rien...ou du moins juste encore peut-être un elfe, un enfant du désert, et je vais m'endormir dans un château de sable !

30 Novembre.

J'en suis à mon troisième trou. Demain il ne me restera rien. Plus d'eau, plus d'aliment. Je suis consterné. Comment ai-je pu en arriver là. Je voudrais bien retrouver un état de grâce mais la vie ne se commande pas. Tout n'est qu'un instant et chaque révélation a son oubli. Je voudrais présenter mes excuses à mon corps, à mon âme et que sais-je encore pour l'échec lamentable dans lequel nous nous débattons par ma faute.

15h. J'en ai assez. Autant crever en marchant. Je me lève en poussant l'échine vers le haut, ce qui fait exploser mon cocon de sable au dessus de mon trou. Je vais changer de

Stratégie. Ce n'est pas avaler des kilomètres qui me sauvera, c'est rencontrer quelqu'un. Seul quelqu'un peut me sauver. Je pense naïvement aux caravanes. Peut-être que si je suivais la crête des plus hautes dunes mon regard pourrait porter au loin. Qui sait ? Je me mets en route pour mon rendez-vous avec l'impossible. Derrière moi, comme preuve silencieuse de la vie passée, il ne reste que les ruines d'un château de sable.

Sous les fusils du soleil j'avance, mains sur la tête, vers mon poteau d'exécution. Mon sac traîne sur le sable, relié par une corde à ma ceinture. Il me suit comme un boulet et partage mon destin car il est tout ce qu'il me reste. Misérable fortune que je tire et dont je suis la mule. Il faut sans arrêt monter et descendre, sans parler de l'accablement thermique et de la sudation. Je perds énormément d'énergie. Au bout d'une heure, découragé, je vais me résigner à me défaire du crucifix, décidément trop lourd. Je le plante bien droit sur la crête d'une immense dune. Ce fut un compagnon de voyage avec sa propre histoire. Je m'éloigne longtemps avant de me retourner. Sur son sommet, là-bas, il surnage comme la flèche d'une église ensevelie par les masses de la fin du monde. Cette nature hostile me fait peur. Par quelle magie lui trouverais-je encore la moindre beauté ? Quant au bilan de ma vigilance, je n'aperçois qu'un désert infini, sans au-delà. Je m'interdis de pleurer, c'est un luxe que je ne puis me permettre et commence à faire le point sur ma vie tout en marchant. Le passé me semble si loin ! Il a suffi d'une poignée de jours pour faire de moi un autre homme, quelqu'un que je connais à peine. Je suis là en face de la mort alors que, pépère, je menais une existence des plus rangée. Qui m'a poussé à faire ce saut vertigineux, le saut de l'ange, l'inconscience ou le courage ? Et quand bien même ce serait au nom d'une qualité, ne suis-je pas entrain d'assister à ma propre chute ? Je voulais vivre ailleurs une autre vie, je meurs ici en dehors de tout.

18h. Une soif inextinguible me torture jusqu'aux tréfonds. Il me reste en tout et pour tout deux ou trois gorgées d'eau et m'inflige le supplice de m'en priver jusqu'à ce soir. Après ce sera le grand vide, en route pour le dernier épuisement. Visiblement ma journée est un échec. Je vais retourner vers la plage, tant pis. La mer, c'est là d'où je suis venu, c'est là qu'il faudrait repartir. Je n'aurais jamais dû quitter si tôt le Rio Sil. J'ai été victime de ma précipitation aussi vrai que je suis à présent, je pense, victime d'une insolation. Le vent s'est levé, gentiment au début. A cette occasion j'ai commencé à entendre des choses. Je reste

suffisamment lucide pour savoir que ce n'est pas possible mais je vois une main sortir de mon sac. J'assiste impuissant à l'entrée des acouphènes, je consomme sans les gober des brochettes d'illusions et pour terminer, le dessert, le bouquet final : les neiges éternelles sur les monts du désert...un triste mirage ! Et tout cela n'est rien à coté des dromadaires. Je les entends blatérer tout d'abord puis se dessiner sur les crêtes en file indienne, là-bas. Je me mets à courir comme un fou, malgré moi, victime cette fois d'une lueur d'espoir. Mais au fur et à mesure que je m'enfonce dans ces espaces, tout semble se dérober, tout est là semble-il pour se perdre et disparaître. Je ne vois plus mes sauveurs. Pour ultime recours je vais utiliser mon arme pour me signaler. Un seul coup. Il faut alerter et non pas effrayer. Le bruit de la détonation, quoique bien réel, se fait absorber immédiatement par ce cocktail de silence et de courants d'air. A-t-il vraiment existé ? L'homme est un étranger ici. Quoiqu'il fasse la réalité du désert conteste inexorablement la sienne.

Bredouille et vidé de toute espérance, je retourne vers l'océan que je n'ai pas eu le courage de perdre de vue dans mon lamentable périple. Je suis affligé, triste du deuil qui me frappe et seul à mon propre enterrement. Je ne creuserai pas de trou ce soir, c'est plus la peine. Je vais choisir un endroit pour mourir, c'est tout, comme n'importe quel animal. Un souvenir me revient du jardin de mon enfance. Un jeune merle, malade depuis plusieurs jours, revenait régulièrement sous la même fougère. Je l'y ai retrouvé mort un matin, fidèle jusqu'au bout, lutteur innocent d'une existence si brève.

19h. J'arrive sur la plage, il était temps. Le vent tourne à la tempête et je vais pouvoir me protéger au pied du long mur de terre sèche et de sable durci qui accompagne le littoral. Ici l'on ressent moins ses effets néfastes. On n'entend que le bruit, un miaulement rauque et profond qui semble remonter par tourbillons d'un puits vertigineux. Ces voix étranges sont un phénomène incantatoire issu d'un monde occulte. Peut-être que je partage en cet instant le sentiment des premiers hommes devant la terre inconnue. Dans le ciel des voiles immenses de sable s'étirent sur des kilomètres au large en brouillant le disque du soleil couchant. C'est une pluie minérale qui s'abat sur l'océan, une pluie d'où ne jaillira jamais la vie. C'est une pluie de mort. J'essaie, pauvre fou, de me boucher les oreilles. C'est insupportable. Mais comment échapper à ce qui vous entoure sans limites alors que vous n'exercez vous-même qu'un pouvoir insignifiant. A ce conseil tout puissant qu'il m'est donné de me taire, aux

prises avec les forces de la nature, j'oppose à la fin une révolte dérisoire, une crise, un non sens : je sors mon arme et tire en l'air sans m'arrêter, jusqu'à vider le chargeur.

Minuit. La tempête s'est évanouie. Les survivants, quels qu'ils soient, sont rendus au silence du désert. Sous la voie lactée une étoile filante traverse la nuit. Je n'ai plus rien à boire mais il me reste un chargeur. J'arme le Beretta et je tire un dernier coup juste pour signaler ma détresse. Demain je repartirai. Je ne peux me résoudre à mourir comme le petit merle.

Par le hublot de son réduit, Charles Édouard a vu apparaître la terre en ce mardi 27 novembre. Cette terre qu'il avait attendue patiemment et tant espéré. Or il se trouve contraint par un sort cruel, prisonnier de ces murs et ne sachant à quoi s'attendre. Compte-t-il le laisser mourir ici ? Cette éventualité malheureusement infecte le champs des possibles et lui mine la conscience... jusqu'au moment où, stupéfait, il voit son assassin partir à sa place, descendre par une corde lisse, glisser et puis tomber dans la mer. Cela s'est passé très vite. Il s'est octroyé la bouée, a dérobé son sac, le voleur ! Peut-être pour rien, peut-être pour échouer lamentablement. Aura-t-il gâché sa chance comme il a, lui, perdu la sienne ? Il n'en saura pas davantage car le bateau file bon train et son hublot minuscule n'offre qu'un angle de vision limité. Une peur panique le submerge, il crie « au secours ! » malgré lui, à en devenir aphone. Ce type l'a donc abandonné dans les conditions les plus méprisables comme il a aussi, de toute évidence, renoncé à secourir ses compagnons.

Blessé par balle, l'épaule en sang, de Tremblenit se retrouve condamné à perpétuité dans la prison d'une cabine, autant dire à la peine capitale ! Quelque chose coince la poignée. Au début elle ne pouvait pratiquement pas bouger. Maintenant il arrive à la faire descendre en butée mais au moment de tirer la porte, rien à faire, elle est bloquée. Son effort consiste à imaginer ce qui entrave l'ouverture. Il pense à une barre de fer disposée sous la poignée, en travers de la porte, et qui s'appuie sur les deux cloisons de part et d'autre. Oui mais comment pourrait-elle se sustenter, seule, sur leur surface entièrement lisse ?...parce qu'un objet a dû être glissé sous chaque extrémité de la barre pour la mettre en tension. L'enjeu va être de tirer très fort vers soi dans l'espoir de finir par plier légèrement la barre, diminuer la tension jusqu'à ce que les cales puissent tomber d'elles mêmes, entraînant le reste. Mais sa blessure le

gêne considérablement. Il ne dispose pas de tous ses moyens et, sans parler de la douleur, chaque effort, en châtiment, réactive une vilaine hémorragie. Il va tenter son va-tout. Calant ses deux pieds de chaque côté de la porte, à hauteur de la poignée, la main droite sur celle-ci, il s'arc-boute tant bien que mal en se servant du poids de son propre corps. C'est un calvaire acrobatique et sans garantie de résultat.

Dehors un étrange spectacle s'offre sous le ciel. Ce ne sont que longueurs de ferraille, mâts inutiles, cales obscures et creuses. Somnambule d'acier, le « Rio Sil » avance toujours et avancera tant que battra dans ses entrailles le cœur de la machine. Mais rien ne sonne. Le navire est un porte-voix sans bouche, un voyage sans sirènes, une traversée aveugle et fantôme. C'est un amphithéâtre vide où siffle le vent, une arène désertée dont se sont tus les échos. Seuls demeurent les bruits sourds de la nature, une plainte sauvage en dehors de toute présence car il n'y a plus d'hommes ici, et c'est assez pour le silence... Quelque part dans le no man's land un esclandre métallique tout à coup surprend et interroge. On dirait une barre de fer qui vient de tomber par terre.

Cela fait deux jours que la traque se poursuit dans le désert du Nabib à cause d'un oryx décapité. Les braconniers s'étant séparés, les rangers se sont divisés en trois et communiquent entre eux par des moyens militaires. Le land rover est resté tapie sous son filet camouflé avec un seul homme à bord tandis que ses quatre coéquipiers, au pas de course, ont pris des voies différentes par groupes de deux. Dommage que les éléments se soient déchaînés. Les deux pisteurs n'auraient fait qu'une bouchée des fugitifs mais leurs traces se sont irrémédiablement effacées. Ils étaient trois. L'un deux, parti seul, se dirigeait vers l'océan. N'gomo Ongourogou et son collègue Assawa se sont réfugiés dans une cuvette de sable, un caprice topographique, avec pour toute protection une toile de campagne. Les deux hommes s'extirpent de leur manteau de sable, rescapés d'un déluge minéral. C'est l'aube, il faut partir. Cette nuit, après la tempête ils en sont sûrs, un coup de feu a éclaté à l'ouest. Ce n'était pas la détonation d'un fusil mais plutôt celle, moins percutante, d'un pistolet. Cependant les gardiens du parc national, épuisés, ont jugé plus raisonnable de dormir un peu au lieu de tâtonner sans efficacité dans les ténèbres.

Une fois debout et débarrassé de la poussière par une toilette approximative, N'gomo scrute attentivement à la jumelle la ligne d'horizon qui s'étire à l'ouest en direction de l'océan. Une anomalie attire son attention sur la crête d'une dune. Il n'arrive pas vraiment à en déterminer la nature. Il va falloir s'approcher. Or il s'avère que cette bizarrerie qui dénote dans ce paysage est un crucifix à moitié couché. Il s'accroche encore au faite de sa montagne rouge, accablé par la tempête et panneau directionnel de toutes les déroutes. Cela prouve indéniablement que quelqu'un est passé par là. Les deux rangers partis en chasse s'en emparent comme d'une pierre tombée de la lune, manipulant l'objet improbable avec le sérieux de la prudence.

« Il faut aller vers la plage, je suis sûr qu'on l'y trouvera. »

Assawa confirme. Il ne peut pas être loin.

La mer vient à peine de se dévêtir de sa longue robe noire. Sa peau miroite, un peu mauve, un peu rose tel un mirage ourlé d'écume. Mais cette silhouette humaine recroquevillée là-bas sur le rivage appartient bien à la réalité. N'gomo et son collègue arment leur fusil. Ils tiennent leur braconnier qui semble dormir, l'encerclent de leurs ombres et fondent sur lui. Assawa passe les menottes à l'homme qui se réveille à peine. C'est un blanc. Il n'a pas l'air très frais.

« Au nom de la loi, je vous arrête !

- A boire ! »

Un sac traîne par terre à côté du malfaiteur. Des billets dépassent et en plus il y a une arme. Mauvaise pioche. Tous les signaux s'allument dans le rouge. Montrant du pied ces preuves accablantes, Assawa se dresse conforté par l'évidence :

« Et ça, c'est pour payer les animaux ? Vous êtes donc le commanditaire. Où sont vos deux complices ?

- A boire, je vous en supplie ! Je ne suis pas un braconnier, je suis un naufragé et je ne sais même pas où je suis. Mon nom est Eusebio Boixo Sanchez . Je suis un rescapé du cargo le « Rio Sil »

- Et moi je cultive les ananas dans le Kalahari ! »

Des papiers sont trouvés sous les maigres affaires et épluchés à travers le prisme de la suspicion. Un ressortissant français avec un nom hispanique. Décidément, rien de net. Le

fonctionnaire s'apprête à s'installer dans un interrogatoire « de campagne » quand la radio se met à grésiller :

«Gazelle à phœnix, gazelle à phœnix. Avons capturé les trois braconniers. Retour au véhicule, je répète, retour au véhicule.

-Phoenix à gazelle, bien reçu. »

Qui est donc l'homme qu'ils viennent de menotter, aurait-il simplement dit la vérité ? De suspect criminel son statut devient beaucoup plus flou.

« Assawa, enlève-lui les menottes et donne-lui de l'eau, nous devons partir. »

Le chef a parlé. L'inconnu se met à boire comme un hystérique. Cette gourde qu'il porte à sa bouche, il l'a trouvée tellement précieuse que c'est sans nul doute la mamelle de la vie qu'il presse entre ses mains. Il remercie chaleureusement ses bienfaiteurs et ne sait comment leur témoigner sa gratitude.

« Nous allons devoir consigner votre arme ainsi que tout ce qui se trouve dans ce sac. A ce propos, cet objet vous appartient-il ?

N'gomo lui tend le crucifix. Sous l'effet de la surprise le naufragé trahit une certaine empathie pour l'objet

- Je l'avais abandonné parce que je n'en pouvais plus. Je n'y tiens pas plus que ça mais je ne suis pas mécontent de le récupérer.

-C'est grâce à lui que nous vous avons retrouvé. Nous le gardons aussi pour le moment. Votre « porte-bonheur » vous sera restitué plus tard, lorsque nous y verrons plus clair. »

Assawa fait un inventaire rapide mais exhaustif. Il est noté sur sa feuille, entre autres détails, qu'il manque une seule unité dans le chargeur totalisant un nombre de 16 balles au lieu de 17.

Le chemin du retour est harassant. Les trois hommes en file indienne laissent derrière eux un long sillon sur les sables vierges. Sous bonne escorte, Eusebio Boixo, comme il s'est nommé, ne sait pas ce qui l'attend. Que va-t-il advenir ? La seule chose importante après tout c'est l'instant présent et ces gens lui ont sauvé la vie. Ils savent où ils vont et marchent sans connaître la peur. Ils détiennent les clefs de ce désert. Confiant, il les suit même s'il sait qu'on va lui poser des questions, beaucoup de questions. Son inspiration sera primordiale car même en état de légitime défense, il ne tient pas du tout à susurrer à la première oreille venu : oui j'ai laissé crever quelqu'un sans lui porter la moindre assistance !

La jonction des deux groupes sur le land rover se fait à une heure d'intervalle. Les traits sont tirés mais les gardes sont satisfaits de leur prise. Ce sont de jeunes bantous venus d'Angola ou d'ailleurs qui tentent de se faire un peu d'argent en prélevant des animaux sur la réserve. Mal leur en a pris car ceux-là vont payer très cher l'oryx qu'ils ont abattu juste pour le trophée de sa tête. N'gomo Ongourogou rassemble les hommes. Il aurait pu dire « ses » hommes. Mais pour lui la hiérarchie n'est pas un motif suffisant pour se permettre de donner des ordres. C'est l'expérience et le charisme qui sont le véritable ciment d'un groupe.

« Neuf personnes, c'est trop pour un seul véhicule engagé dans les sables. Nous allons rouler au pas avec un turn over entre ceux qui monteront en voiture et ceux qui marcheront. Et cela jusqu'aux lisières de la forêt pétrifiée. C'est là que nous descendrons monsieur Boixo et moi-même en attendant que l'on revienne nous chercher. Nous aurons assez de bois pour tenir et faire, s'il le faut, des signaux de fumée visibles jusqu'à Walvis Bay. En attendant je me désigne premier coureur avec le sergent Race. » Pendant le premier kilomètre, tant qu'il n'est pas trop essoufflé, le sergent ne peut s'empêcher de manifester son inquiétude à son supérieur. Est-ce bien raisonnable de rester seul avec un étranger dont on ne sait rien ? Peut-être vaudrait-il mieux rester à trois. Mais N'gomo Ongourogou sourit, et quand il donne un sourire pour toute réponse cela veut dire qu'on ferait mieux de se taire.

La matinée passe à tire d'aile et voilà déjà l'heure de la séparation. Des consignes de dernière minute sont données et surtout il va pouvoir conclure avec un bon mot, un trait d'humour dont il a le secret. C'est en riant, il le sait, qu'on se sépare de la meilleure façon.

Le land rover s'en va sans N'gomo et sans le français, avalée par son propre nuage de poussière. C'était le seul trait d'union qui existait avec la civilisation. Les deux hommes restent seuls désormais malgré les récriminations d'Assawa. Devant eux, enténébrés par le figement, les arbres morts de la forêt pétrifiée se dressent vers le ciel. Ces spectres inquiétants racontent l'histoire d'un combat perdu : celui de la vie contre la mort. Dans ces branches noueuses, ces troncs difformes se devine le drame absolu de la torture et de l'agonie. Là gît la souffrance, dans ce cimetière à ciel ouvert, abandonné de Dieu. Une intimité fantôme se dégage de cette désolation en témoignage de ce que fut le vivant. Il s'agit de l'ultime trace des survivants étranglés par le sable et qui sont morts ensevelis d'abord par le silence. Le temps aurait dû s'arrêter après la bataille mais le désert avance inexorablement sans que surgisse le

moindre obstacle. Il est le messager d'un impitoyable absolu. Le blanc regarde ce pays étrange où murmure la révélation de la fin du monde. Il lui semble marcher en apnée dans l'impossible.

« Je pense que vous êtes impressionnable monsieur Boixo. Si vous voyiez la tête que vous faites !

- Oui, cet endroit me met profondément mal à l'aise.

- Pourtant imaginez que l'on puisse arroser ce désert, d'après vous, qu'advierait-il ?...nous verrions sous nos yeux surgir le jardin d'Eden.

- En forant des puits ? En épuisant les ressources d'eau fossile ?

- Non, il suffit d'aller la chercher là où elle se trouve, en antarctique.

- En antarctique ?

- Mais bien sûr, là où mille torrents jaillissent avec la fonte des glaces. Transformez les pétroliers et super tankers en convoyeurs d'or blanc avec à bord une batterie de pompes adéquates et le tour est joué. Fini l'or noir, le véritable trésor c'est l'eau, c'est la vie. Si seulement les hommes politiques n'étaient pas si corrompus ! Deux pour cent du budget militaire suffirait à réaliser ce rêve. Mais les grandes idées désintéressées, fussent-elles merveilleuses pour l'humanité, n'attirent pas les gens de pouvoir, ceux qui sont là uniquement pour s'enrichir. Que le cours de l'eau vienne à s'envoler de façon exponentielle et les choses changeraient sans doute, mais c'est surtout les hommes qui doivent changer.

Journal

dimanche 2 décembre.

Nous avons passé la nuit à plusieurs mètres du sol accrochés à nos hamacs. N'gomo s'est assuré d'une provision de bois suffisante et le foyer a brûlé longtemps. J'ai appris avec stupeur que c'était pour éloigner les fauves, entre autre. Des fauves ici ? Je n'en reviens pas. Je n'ai pas arrêté de crever de faim et de soif, de craindre la tempête, le désert, d'avoir peur des fantômes, et maintenant des fauves ? Ha ! Le charmant pays ! Pourtant je fais entièrement confiance à mon compagnon. J'admire sa connaissance des lieux, sa technique pour se tirer

toujours d'affaire. Je vois en lui, sans le connaître, quelqu'un d'extrêmement compétant. Mieux que ça : un homme doué, un homme sage. Il me surprend point par point et m'étonne de façon générale. Il ne m'a pas posé une seule question ! A tel point qu'il serait décent que je finisse par me présenter vraiment. Quelque chose me dit cependant qu'il me connaît déjà beaucoup mieux que je ne crois. Je pense qu'il ressent les gens. A part le fait qu'il m'ait sauvé la vie, je constate avec un certain bonheur qu'il existe entre nous un indéniable courant de sympathie. Peut-être qu'en d'autres circonstances, si nos chemins convergeaient durablement, aurait-il pu naître une solide amitié entre nous. Je prends ce moment comme il vient : surprenant, instructif, révélateur, au grand dam de mon ennui, de mon ignorance et de mon esprit matérialiste. Je pense que N'gomo Ongourogou est en train de me donner une véritable leçon de vie. Sa sagesse réside dans le fait qu'il faut se satisfaire du strict nécessaire, en d'autres termes de l'essentiel. Inacceptable pour un occidental digne de ce nom, inconditionnel de l'abondance et propriétaire dans l'âme. Il faut absolument, sous nos latitudes, que quelque chose nous survive. La société nous a façonné dans cette obsession : réussir. Je crois comprendre mon parcours. Il est le processus d'inhumation de cette mentalité. Penser par soi-même n'est pas la pensée que l'on vous impose. Des valeurs auxquelles on a pu croire dans son pays, telles que l'ambition et le travail, ne sont plus si souveraines ailleurs. Elles sont comme les saisons : elles changent, elles passent. Le confort et l'individualisme ne nous ont pas sauvés, peut-être même nous ont-ils tués. Ici je vis dans un autre monde.

14h. Aujourd'hui la chaleur est accablante. On s'est creusé chacun un trou au pied d'un arbre pour nous enterrer jusqu'à la tête. Est-ce bien raisonnable pour un brûlé ? Il s'agit d'économiser l'eau et l'énergie. C'est facile pour moi car N'gomo m'a mâché le travail. Mais lui il n'avait personne pour l'aider et s'en est magistralement sorti. Il m'a laissé son chapeau au prétexte que la peau du blanc est plus fragile au soleil. Pour l'instant nos deux têtes dépassent du sol, face à face, comme séparées de leur corps. C'est le moment que je choisis pour parler. Un seul regard a suffi, il a compris de suite. Il est prêt, il écoute. Je me racle la gorge et commence mon histoire en y mettant, pour me protéger, une apparence livresque, une distance qui trahit ma psychorigidité...et le temps a passé. Je lui ai tout dit, tout, jusqu'à la cause de mes brûlures et l'épisode du plongeur avec le sac et la bouée, précisant que je

pourrai le prouver car elle se trouve à l'endroit où j'ai accosté, enterrée près de la plage. Après j'expliquais mon errance de plusieurs jours le long du rivage jusqu'au bout de mes forces, suivi par un désert sans nom. J'avais cru vraiment mourir. Et puis il y avait eu ce miracle : eux, et je me retrouvais confessant un extrait de ma vie avec, pour ainsi dire, ma tête à même le sol.

Le rescapé du « Rio Sil » se trouve soudain confronté entre le drame de son récit et la drôlerie de leur situation physique. La vue de leurs deux têtes qui dépassent et particulièrement celle de son interlocuteur, concentré, lui déclenche un fou rire irrésistible. Et bien sûr un fou rire d'autant plus alimenté qu'il arrive fort mal à propos.

« Ne riez pas vous allez vous déterrer.

Trop tard il s'époumone au point de réveiller des douleurs, il s'égosille et s'est déjà dégagé jusqu'aux épaules.

- Excusez-moi, c'est venu tout seul.

- Monsieur Boixo, un détail me chiffonne. A aucun moment il ne vous est venu l'idée de livrer votre assaillant aux autorités au lieu de l'abandonner à son triste sort ?

- Et comment faire ? Je n'avais aucun moyen de communication, ignorais ma position et restais surtout désespérément bredouille dans les capacités de manœuvrer un tel bâtiment. Je venais de vivre un épisode extrêmement critique ayant provoqué beaucoup de ressentiment et il était temps d'abréger. J'ai fait ce que la majorité des gens chercheraient en la circonstance : trouver la solution garantissant votre survie, au lieu de chercher à sauver « l'autre » dans des complications au résultat incertain.

- Nous sommes confrontés tôt ou tard à nos propres limites, n'est-ce pas ?

- Je vous confirme que je n'ai pas ressenti la nécessité de jouer les héros.

- Et je ne jouerai pas non plus les redresseurs de tors. Si vous dites vrai, nous aurons la confirmation de la disparition du navire par le bureau des affaires maritimes. Autre chose, la bouée. Il serait préférable de la retrouver en tant que pièce à conviction. Cela vous allouerait immédiatement un certain crédit.

Que les choses soient claires. Mon bureau n'est pas un bureau de police. Je suis chargé de la protection d'un parc national. S'il s'avère que votre présence ici est fortuite et n'a aucun lien

avec le braconnage ni de près ni de loin, alors je n'aurais aucune raison de vous retenir plus longtemps. En d'autres termes je fermerai les yeux. »

Journal

Mardi 4 décembre.

Assawa est venu nous chercher en 4x4. Il nous a surpris dans une phase de concentration maximale d'imitation de la mouche Tsé Tsé sur une seule jambe. Il a fallu interrompre en catastrophe notre inénarrable partie. Je suis sûr qu'il s'est demandé si nous n'étions pas tombés sur la tête en son absence ou si nous n'avions pas surchauffé au soleil. Quoi qu'il en soit nous ne sommes pas partis directement vers le camp de base provisoire, au village de Sesriem, car N'gomo tenait à ce que nous retrouvions la bouée. Nous avons dû faire un grand détour pour suivre à l'envers la trajectoire de mon périple. A partir de l'endroit où l'on m'avait découvert, on s'est appliqué à remonter le fil de mes différents « châteaux de sable ». Le repère le plus important étant mon trou numéro 1. Là, sachant que j'avais marché une dizaine d'heures tout au long de ma première nuit, on a pu calculer à peu près la distance parcourue. Assawa, le pisteur, s'est occupé de la suite. Il restait des traces de mon arrivée sur la plage et retrouver la bouée, contre toute attente, s'est révélé fort simple car le vent l'avait à moitié dégagée de sa couverture de sable. Je la brandis triomphalement avec son nom écrit dessus en lettres noires : « Rio Sil »

Jeudi 6 décembre au soir.

Cette fois nous y sommes au fameux camp. A partir des dunes du Sossusvlei, nous avons pris la route qui remonte vers Sesriem en passant tout près de son fameux canyon. On m'a alloué une case en bois et en torchis alliant vue imprenable et confort spartiate. Un luxe en vérité par rapport à ce que j'ai vécu. Je m'y trouve pour ainsi dire en résidence surveillée, mais je ne me plains de rien. Le chef m'a à la bonne et les gens sont aimables. Je ne vois pas une seule femme. Passée l'heure de repos on m'a même invité à l'apéro. Ce moment est magique, je crois que je m'en souviendrai longtemps. Après tous ces événements dont j'ai gardé, je puis

le dire, comme une invisible salissure, me voici changé, propre et rasé de près. Le plus jeune des rangers, après le service, s'est improvisé barman. Il nous sert, à l'ombre de vrais arbres, des whiskys glace sur un plateau, le rêve ! Echanges, rires, bonheur immédiat, cette fin de journée est un moment parfait entre les hommes. Certains racontent des extraits de leurs mésaventures en ville, des choses incroyables qui s'y passent. D'autres parlent de leurs déboires sentimentaux mais toujours sur le ton de la plaisanterie. Des charades fusent, bouquets de quolibets subtils. Je ne comprends pas tout bien sûr, loin de là, mais peu importe je me laisse porter par ce flux fraternel, et m'initiant à mon tour dans la conversation je leur parle de la terre de France, ce pays inconnu, en croyant mettre quelque atout de coq dans mes tournures et quelque flamme dans mon accent alors qu'en vérité je prête simplement à sourire. Il n'y a rien de tel pour se faire remarquer. A leurs yeux, sans nul doute, je dois emprunter à l'exotisme. Humour, concorde et simplicité : je découvre un trésor. En ce mémorable coucher de soleil je sens une joie intérieure m'envahir comme soudain fleurit le désert après la pluie d'un orage. C'est un havre de paix au milieu de nulle part.

Vendredi 7 décembre

Après la fameuse soirée où nous avons tous terminé sous les tables à jouer les prolongations, grande soirée ! Je garde, à l'instar de ma dignité, le souvenir solennel du concours de bêlement. Pour un coïncé dans mon genre qui s'était fait le chantre d'une éducation à la Jules Ferry, jadis, il paraît que je bêle à merveille, on me dit que je bêle beau. Les subtilités de ton et de phrasé entre le bouc, la brebis et l'agneau n'ont plus de secrets pour moi. J'en ai joué très sérieusement avec la maestria d'un chef d'orchestre municipal...entre deux hoquets. L'alcool n'explique pas tout. A-t-il fallu sans doute qu'il survienne, dans mon parcours récent, un accident majeur, un traumatisme au plus profond de mon cerveau. Je reste interloqué moi-même par mes facéties, délicieusement supplicié par un phénomène dont je suis incapable de dénouer l'étrange explication. A partir de là mon capital sympathie a littéralement explosé. On m'aimait bien, on voulait m'aider, on s'est inventé à nous tous un monde parallèle d'une extraordinaire limpidité. Un seul détail m'a pourtant échappé : par quel prodige ai-je pu retrouver le chemin de ma case dans des circonstances où viser son lit devient aussi compliqué que de faire un créneau avec un éléphant. Mystère. Je soupçonne

néanmoins mes camarades d'un soir d'avoir participé à la réponse. M'y aurait-on emmené à dos d'homme que cela ne me surprendrait pas.

12h30. N'gomo et Assawa viennent d'arriver. Je les vois souriant mais je sais que les choses sérieuses vont commencer. Ils s'assoient à ma table à la terrasse improvisée de ce « café de brousse » et m'apostrophent sur un ton badin. Le chef ne va pas tarder à parler. Je suis inexorablement rendu à ma condition première. Mon sort est entre leurs mains. L'orage gronde, le temps se suspend, je fais la biche.

« Que comptez-vous faire exactement monsieur...Boixo ?

- Partir en Argentine, comme il était prévu au départ et surtout continuer mon aventure. J'ai conscience qu'elle risque de se terminer maintenant. Dans ce cas ma nouvelle vie n'aura duré que l'espace d'un rêve mort-né.

- Votre cas nous a posé un problème. Quoiqu'au début les apparences n'aient pas joué en votre faveur, nous sommes tous persuadés que vous n'avez rien d'un pirate. Je pense même pouvoir dire que votre histoire m'a ému. Elle illustre à quel point parfois les évènements nous dépassent. Aussi, en ma qualité de responsable, ai-je eu pour recours de jouer la carte maîtresse de la démocratie. Nous avons procédé à un vote. La question était la suivante : cet individu est-il un criminel que l'on doit livrer à la police en tant que tel, ou bien doit-on mettre en avant les allégations d'un homme ordinaire qui plaide non coupable en vertu de la légitime défense ?...Félicitations, monsieur Boixo, la réponse à été unanime et constitue une première dans nos annales : tout le monde vous soutient ! Nous intercéderons en votre faveur. Tant mieux parce que je sais que vous dites la vérité. Ne me demandez pas pourquoi ni comment, je le sais, c'est tout ! J'activerai donc toutes les ficelles possibles pour vous aider à passer ce cap et vous éviter, tant faire ce peut, les méandres de la bureaucratie. Mais vous comprendrez que nous ne pouvons occulter votre passage sur le sol de Namibie. Notre devoir est de signaler une vérité : le « Rio Sil » est entrain de dériver avec un homme à bord selon les sources d'un témoin qui affirme s'en être évadé. Grâce à la découverte de la bouée nous avons un élément suffisamment sérieux pour étayer la probabilité de cette information et déclencher les opérations du secours en mer. Nous allons vous présenter au poste local de la police à Sesriem et surtout je vais téléphoner à Reho-both, au commissariat central du district, signaler cette histoire et proposer de vous y conduire moi-même. La personne en

charge du service est un ami. Quant à la position du navire, essayez d'être le plus précis possible. Il s'agit d'orienter les recherches et de sauver peut-être encore des vies. Une dernière chose : il ne sera pas mentionné pour votre intérêt les éléments troubles du dossier. A savoir que vous possédiez une arme et une confortable somme d'argent. Nous ne tenons pas, dans cette affaire, à promouvoir un interrogatoire à rallonge et nous éterniser dans des complications inutiles. »

Je regarde N'gomo Ongourogou bouche bée, n'en croyant pas mes oreilles. Des gens que je connais à peine sont prêts à me rendre service. Je n'étais donc pas qu'un être obscur voué à tous les malheurs. J'ai un nœud dans la gorge signé par l'émotion de l'irréductible enfant qui se cache en moi. J'embrasse mes amis sans retenue dans un excès de bonheur !

Cela fait plusieurs jours que Charles Édouard a changé de tombe. Pour le coup il a été brillant de réussir à s'extraire du « sarcophage » de sa cabine. Mais le « Rio Sil » tout entier reste sa prison maintenant car au loin le rivage qu'il scrute aux jumelles et qui défile sans fin est un désert hostile. Sa seule chance de survivre est de lancer ce navire et de l'échouer dans des zones habitées. Une opération de secours, seule, pourrait le sauver et la chose devient urgente. Sa fièvre augmente sans arrêt et ses forces déclinent. Il craint d'avoir déjà raté la ville de Lüderitz qu'il a croisé au large en pleine nuit. Alors il pense à l'Afrique du sud et au premier port venu, quitte à défoncer le quai, tant pis ! Qu'il est loin son rêve des Amériques. La réalité sournoise s'est refermée sur lui comme la gueule du crocodile happe le gnou. Il n'a pas eu de chance, non vraiment, et ce n'est certainement pas sa dernière découverte qui le contredira : en errant sur ce bateau à la recherche de choses utiles, il est tombé sur une veste suspendue à son porte-manteau dans une cabine et, bien entendu, il a fait les poches. Qu'elle n'a pas été sa surprise de trouver ce qui lui parut un journal, un cahier de format identique au sien, de la même couleur de couverture et rempli d'une écriture soignée, à l'encre bleue, jusqu'à la fin de la page 8. Ces notes personnelles témoignent des soubresauts d'une nouvelle existence, exactement comme ses propres écrits. Mis l'un sur l'autre ces carnets pourraient ne raconter qu'une seule et même histoire. Et s'il fallait transposer les mots dans un univers pictural, leur traduction serait une tête bicéphale. Très vite il a compris l'étendue de sa méprise. Il avait

commis une erreur criminelle, victime d'un épouvantable quiproquo. Et il n'avait pas rêvé, il avait bien eu affaire à monsieur Boixo Sanchez.

Il est effondré, accablé par une souffrance morale autant que physique. Peut-être n'aurait-il jamais dû entreprendre ce voyage. Peut-être que le vrai courage et la vraie délivrance aurait été d'entreprendre le chemin de la réconciliation avec son fils. D'ailleurs, tant qu'il en a la force, conscient d'un compte à rebours qui pourrait lui être fatal, il va faire une lettre et rédiger son testament. Comme il n'a pas le choix, n'ayant sous la main aucun autre support, il utilise le carnet de monsieur Boixo Sanchez qu'il ouvre à la neuvième page. C'est une page blanche où il va pouvoir commencer à écrire : « Par la grâce de Dieu, nous, Charles Edouard de Tremblenuit... »

Journal

Samedi 8 décembre.

Nous nous sommes levés à quatre heures du matin pour faire la route à travers montagnes et plaines désertiques. Mais à l'approche du but, alors que nous parvenait déjà le bruit de la ville, surprise ! Parce que cela n'avait pas été prévu de la sorte : nous tombons nez à nez avec le capitaine Meyer et son adjoints à l'entrée de Reho-Both, à la station service où l'on devait se poser justement, N'gomo et moi même, pour mettre au point le récit de mon témoignage. Il s'agissait d'être le plus clair possible. Après de brèves effusions, N'gomo n'a que deux secondes avant de me présenter. C'est peu. Mais pour son ami il s'avère que le temps est compté aussi. Il est sincèrement désolé mais on l'attend d'urgence et ne va pas pouvoir m'entendre. Qu'à cela ne tienne, le major Alan Stones, ici présent, va pouvoir nous auditionner tout à l'heure. Rendez-vous est pris pour 11 heures.

Et nous voilà entrain de faire le pied de grue dans le bureau de police en attendant le major qui ne devrait pas tarder. Nouvelle surprise ! Ce n'est pas lui qui entre mais son subordonné, le sergent chef Neels. Il nous explique en deux mots que ses supérieurs sont retenus en ville et que le major ne pourra pas être présent. C'est donc lui qui va prendre la déposition. Les choses ne se passent pas tout à fait comme prévu. Après avoir retranscrit consciencieusement

le témoignage du naufragé le fonctionnaire tique à cause d'un détail : l'intéressé n'a pas de famille et personne d'autre à contacter.

- Et des amis, vous n'avez pas d'amis, personne ?

- Non j'ai coupé tous les ponts

- Hum ... où habitez vous en France ?

- A Nay

- Et je suppose que vous vous souvenez de votre numéro ?

- Oui

- Donnez-le-moi s'il vous plait

- Le 0034559301325

- Voyons il est 10h30 heure locale et...à en croire la carte des fuseaux horaires il n'y a pratiquement pas de décalage horaire avec votre pays. »

Je n'y crois pas, le policier soupçonneux compose le numéro devant nous, chiffre après chiffre. Nous allons bien voir, semble-t-il me dire. La confiance règne ! L'envie me démange de lui mettre mon poing sur la figure, mais je fais un effort pour garder mon calme. En plus il met le haut parleur. On entend distinctement la sonnerie : une, deux, trois. Je le regarde, imperturbable. On décroche... « Je ne suis pas là pour l'instant mais vous pouvez laisser un message ». C'est mon répondeur. Je me sens profondément soulagé de pouvoir lui rabattre le caquet et, l'espace d'une seconde, envisage même de lui dire : « pauvre con » dans le langage des signes. Je viens de subir, vexé, une force de plusieurs G mais je reste à la fin raisonnablement classique :

« Mais enfin qu'est-ce que vous espérez ?

- Il ne faut pas m'en vouloir pour le procédé mais il faut bien vérifier, vous comprenez, je suis payé pour ça. Bien. En tant que témoin votre récit des événements a été scrupuleusement consigné. Il va être analysé par le bureau d'enquête. Sachez que les informations relatives à cette affaire ne seront divulguées à la presse qu'après examen et recoupement de tous les éléments. Aussi je vais vous demander de ne pas quitter Reho-Both et vous tenir à la disposition de la police. Avez-vous des moyens matériels, de quoi payer une chambre d'hôtel ?

- Il me reste un peu d'argent

- Parfait. Je vous réserve une chambre au Cristal hall, c'est très raisonnable et pas loin du tout. (N'gomo intervient)

- Monsieur Boixo doit d'abord acheter quelques affaires en ville car il n'a plus rien à se mettre.

- Je comprends. Le principal est que vous réintégriez votre hôtel ce soir. Je vous fais confiance monsieur Boixo. »

On se salue poliment, l'ambiance avoisine les trois degrés. Je suis sûr que sans la présence de N'gomo cet homme m'aurait passé à la moulinette. Il n'y a rien de pire que les petits chefs et ce qui demeure, à ce titre, infiniment probable, c'est qu'il va rappeler toutes les heures à ce numéro et qu'il tombera invariablement sur le répondeur.

15 heures. Après quelques courses en compagnie de N'gomo, ce sera la dernière surprise de la journée, pour ne pas dire un coup de théâtre ! L'homme imposant me prend en aparté et me glisse à l'oreille, tout de go : « préparez-vous à quitter le pays ». Je le regarde sans comprendre. « et sans tarder » ajoute-t-il. Il m'expliquera en route.

Et nous voilà repartis dans les inexhaustibles profondeurs de ce pays, mais cette fois en direction de Walvis Bay. Je sens N'gomo préoccupé. Nous avons quatre à cinq heures de voyage. Il conduit vite.

« Bon, on s'en est bien sorti mais il arrive un moment où il vaut mieux tirer sa révérence, tant qu'il est encore temps. Vous me suivez ? Je vais vous présenter quelqu'un qui pourrait vous être utile : « Mike ». un sobriquet, bien sûr. Il nous attend. C'est un baroudeur passionné de voyages et de bateaux. La plupart du temps il se consacre à de petits boulots pour subvenir à ses besoins et retaper son catamaran, mais de temps à autre il ne dédaigne pas transporter un passager. C'est moins fatigant et plus lucratif. Pour le prix de la traversée n'hésitez pas à négocier. Vous verrez c'est un homme taciturne, pas toujours très souriant mais il est réglo.

- Je ne sais comment vous remercier N'gomo. Vous prenez des risques.

- Pas tant que ça. Je vous ai laissé en ville et ne vous ai jamais revu. Certes, je mens, mais c'est pour une bonne cause. Un lien très fort nous rapproche et nous uni « Eusebio », vous me comprendrez, car nous sommes, vous et moi, attachés aux pulsions fondamentales de la liberté. Cela touche à l'incommensurable, un espace intérieur. En tant qu'homme libre et digne de ce nom je ne pouvais pas vous abandonner dans les griffes de la bureaucratie ».

Nous arrivons avec le soir dans le port de plaisance de Walvis Bay. En d'autres circonstances j'aurais adoré cette ville mais je suis un fugitif et le temps presse. Mike fume sa pipe, il regarde le ciel et semble humer le vent. Les présentations se font en abrégé. Ce marin dont je serre la main cagneuse est physiquement à l'opposé de ce que suggère son surnom cinématographique. La vérité est beaucoup moins glamour, il me fait penser au fameux avaleur d'épinards de la bande dessinée, mais en plus vieux. Pendant que nous discutons affaires, N'gomo est allé chercher mon sac dans le coffre de la voiture. Il contient quelques effets à ma taille, le crucifix et l'argent au centime près. Il manque le Beretta que l'on m'a confisqué, tout de même. Je suis gêné pour les adieux. J'ai maladroitement proposé à mon ami la moitié de ce que je possède pour les « œuvres des gardiens du parc » mais je me suis heurté à un mur. Je me rattrape en déviant la conversation sur des pentes plus métaphysiques : « Parfois je m'appelle « idiot » mais ce n'est pas mon nom définitif. Les êtres humains passent leur vie à se demander leur nom mais savez-vous que le mot : « nom » est en réalité un anagramme. Ce mot correspond aux trois crises majeures de la vie :

Naissance-Orgasme-Mort.

Ainsi, quelque soit la diversité des noms, nous avons là leur sous-titrage fondamental !

- Bien vu. Moi c'est dans le feu que je lis le véritable nom des gens. Vous souvenez-vous de notre dernier bivouac ? Je me suis permis à votre insu de lire quelque chose. Ce fut une baptismale révélation dans les flammes. J'ai su que votre nom était un nom composé. Vous allez à ce titre découvrir l'Amour, « Eusébio », c'est une de vos composantes .

- Et quelle était l'autre composante ?

Pour toute réponse N'gomo sourit. C'est un silence.

Il faut partir maintenant, un vent favorable se lève. Mike a fait démarrer son moteur, remonte l'ancre et s'active à la manœuvre. Le voilier se sépare lentement du quai. Je veux lui crier adieu, sans doute ne nous reverrons-nous jamais, mais c'est lui qui parle. Il me lance :

- On ne peut pas tout dire, « Eusébio », on ne peut pas tout dire ! »

C'est la dernière image, c'est la dernière phrase. Un sentiment de tristesse s'abat sur moi alors que je devrais être si heureux ! Il paraît déjà si loin, là-bas. Ma pensée résonne :

N'gomo mon frère, prince de Namibie et fils de l'Oracle

Hasta siempre !

DEUXIEME PARTIE

EUSEBIO BOIXO SANCHEZ

Journal

Lundi 31 décembre.

Autre part, autre vie, même destin ? Me voilà déambulant sur la place de Mai à Buenos Aires, seul dans la foule en cette veille du nouvel an. J'ai entrepris les démarches nécessaires pour vivre en toute légalité dans ce pays. Et je peux le faire, du moins pour un temps, sans l'angoisse du lendemain, grâce à ma perspicacité et mon don de l'observation. Une énorme surprise m'attendait au fond du sac : une carte bancaire cousue dans la doublure avec son numéro de code. Elle me permet d'accéder à un compte ouvert à mon nom par les soins d'un compatriote en mal de vivre, un type qui a carrément usurpé mon identité. Cent mille euros ! Merci monsieur de Tremblenuit. Je ne vais pas boudier mon bonheur ! Au « banco central » tout est en ordre. La personne qui s'occupe de mon compte est une femme, Maria Dolores Segundo. Mon conseil financier donc. J'ai tout de suite eu envie de conseiller à ma conseillère de changer de nom. Dolores, qui signifie « Douleurs », et Argent sont deux mots incompatibles, à séparer de toute urgence me semble-t-il. C'est une question de ressenti. Si un acte censé passe par l'autocritique il serait judicieux d'ouvrir les yeux sur son prénom de naissance. Pourquoi ne pas laisser celui-ci à la maison et choisir pour son travail un Saint qui soit plus en adéquation avec son activité ? Se refaire le nom comme d'autres se referaient le nez, opter pour un pseudonyme, un nom de guerre, quelque chose d'efficace. Pour elle je verrais bien « Roger » parce que cette femme séduisante a une voix très grave, trop grave. A tel point que l'interlocuteur oscille entre charme atypique et anomalie. Au début j'avais envie de pencher vers charme atypique mais au bout d'un certain temps l'anomalie a pris le dessus. « Roger » s'est imposé. Dans un recoin pornographique de mon imagination délirante je n'ai pu supporter l'idée que cette femme, dans la position de l'amour, me dise « baise-moi » avec une voix d'homme. C'est une frayeur que je me fais moi même : est-elle une femme à part entière, peut-elle jouir de cette prérogative ou y-a-t-il anguille sous roche ? En définitive, pourvu qu'elle me foute la paix ! Ses placements ne m'intéressent pas. Déçue dans

l'immédiat, elle n'a pas renoncé pour autant à faire travailler mon argent au mieux dans le cadre de ses intérêts. Elle voulait un numéro de téléphone où me joindre, elle s'est contentée de mon adresse chez l'habitant car je ne veux pas de portable pour le moment. Régulièrement elle va venir me relancer car elle estime que bouder son pécule n'est certainement pas compatible avec le bon sens. Je suis persuadé qu'elle se pose aussi beaucoup de questions à mon sujet. Alors moins je la vois et mieux je me porte.

N'ayant plus d'exigences matérielles j'habite aux antipodes de la folie des grandeurs. L'argent que je puise en toute sobriété n'altère en rien mes dispositions de gentleman farmer. Je me rends compte à quel point un travail d'introspection peut modifier les structures internes de notre pensée. Les qualificatifs de richesse ou de pauvreté sont remplacés par une autre échelle de valeurs. Il était temps de savoir dans quelles proportions l'on privilégie dans sa vie le superficiel ou le fondamental. Il n'est pas si mal de se préoccuper de ce qui seul vous suivra dans la tombe. N'ayant jamais été un pratiquant exemplaire, je me consacre maintenant à l'exploration du mysticisme, c'est à dire aux forces qui se situent en amont de la religion, les sources de l'homme. Cette démarche courageuse et sincère vient contrebalancer toute une existence passée dans les ornières du matérialisme. Je me sens immensément privilégié de pouvoir allouer du temps à des expériences personnelles. Cela me donne un regard neuf sur les choses et dans un pays où je dois réapprendre à vivre. Reste à me familiariser avec le calendrier austral et ses fêtes de fin d'année, en bras de chemise au cœur de l'été.

Mardi premier janvier 2019.

« Bonne année ! Bonne année ! » Oui, bonne année. Cela finit à la longue par me donner envie de bêler. Mais bien sûr je m'en abstiens au vu des efforts auxquels je m'astreins. Le réflexe de la moquerie est un mal typiquement français que je pourrais dénoncer dans un « manuel de bienveillance pour changer le monde ». L'on pourrait me rétorquer que je ne manque pas de culot pour quelqu'un qui vient d'éliminer un homme et d'envoyer peut-être dix autres à la mort, indirectement, par incapacité. C'est la conclusion hâtive de celui qui me juge assis bien au chaud dans son fauteuil. Il n'y a rien de plus dangereux qu'un imbécile « doué de raison ». Je ne souhaite à personne ce que j'ai malheureusement vécu. Fallait-il me

laisser dévorer vivant par le chancre de l'humanité au seul motif que seuls les agneaux de Dieu recevront tous les suffrages ? Si je sais effectivement bêler, je ne me sens en aucune façon un agneau et surtout pas au milieu des loups. Au nom d'une morale galvaudée, revisitée par des êtres bien portants et bien pensants dont l'unique expérience de la douleur se limite à un furoncle, je peux effectivement m'attendre à quelque dénonciation. Il ne faut rien attendre du métier de juge à travers celui qui ne connaît pas la vie. L'appréciation et le sondage d'un survivant ne souffre pas l'incompétence.

J'ai laissé passer l'orage de la nouvelle année dans le quartier de Palermo Viejo. Mon gîte chez l'habitant a joué les figures de proue dans le flot des noctambules. Difficile de dormir dans ces conditions. Je n'avais pas du tout l'intention de faire la fête mais je suis descendu tout de même prendre un verre dans un café tout proche. De cuba libre en cuba libre j'ai fini par « couiner » un peu sans doute dans ce bain de foule. J'expliquais à mon voisin en élevant la voix dans un brouhaha indescriptible que je recherchais la « quintessence de la solitude ». Il s'est retourné de suite en aboyant sur le barman : « Sers-nous une « quintessence » s'il te plaît ! ». Il a cru que c'était le nom d'une bière. Mais moi non plus je n'entendais rien. Nous étions les cinglés éphémères d'une conversation sans queue ni tête, les rois du quiproquo. Ni Argentin, ni Français, ni de Patagonie ni d'ailleurs : des « couineurs ! »

A un moment donné quelqu'un a allumé la télé. Il y avait une émission qui traitait rétrospectivement des événements marquants de l'année écoulée. Un bon soporifique. Sauf que tout d'un coup j'ai entendu « Rio Sil » et là j'ai bondi. « Toujours aucune nouvelle du Rio Sil et de son équipage disparu mystérieusement dans le golfe de Guinée. Les recherches se poursuivent mais sans aucun espoir de retrouver des survivants après plus d'un mois en mer...»

Et là j'ai filé à l'Anglaise...ce que je veux c'est des étendues sauvages, l'immensité, le vent, la neige, un petit village dans les Andes, l'air pur. Ici, cette capitale inconnue m'étouffe. Et dire que je vais y passer trois mois simplement par indécision...ou peut-être aussi, paradoxalement, par mon urgence d'anonymat. Il faut que les choses se tassent. J'ai besoin de paix, de cicatriser mes blessures et refermer les lourdes portes de mon passé. Oublier. Je ferme les yeux, les mains croisées sur le cœur et mon corps épargné devient une chapelle. Un

angélus quelque part réveille mon âme... Il serait temps peut-être, enfin, que j'apprenne le Notre Père.

Il ne peut absolument plus bouger le bras gauche gangrené par l'ankylose. De manière générale son corps s'est engourdi dans sa partie supérieure. Seul son bras droit lui obéit un peu. Charles Edouard s'assoupit de plus en plus souvent, ce qui l'inquiète pour la bonne marche de son plan. Il ouvre les yeux, surveille l'horizon et au bout de quelques minutes un sommeil inexplicable lui ferme les paupières. C'est un phénomène irrésistible contre lequel il ne peut plus lutter. Il voit dans un espèce de rêve miroiter la ville de tous ses désirs, le port du Saint Sauveur, un hôpital blanc à l'image de son espérance. Mais quelle est cette torpeur agréable et irrésistible qui l'envahit ? Est-ce la mort, est-ce possible ? Il ne ressent aucune douleur, toute poussière est retombée, plus rien ne bouge. Sérénité. Eternité. Si c'est cela partir, alors il veut bien mourir ici, sur la mer de la tranquillité.

Il arrive à ce moment clé du « partage des lumières », un endroit étrange où la lumière qui vient n'est plus celle du soleil. Le monde s'éteint derrière lui, ce monde où il avait porté sa mère comme un cerf-volant, sous le bras, dans un pays où le vent n'existe pas, sur des champs de blé et des collines de fleurs figés par le silence. Ce monde où il avait trahit son fils. Et maintenant, au terme du voyage, tout lui échappait, même la souffrance. La vie matérielle filait entre ses doigts comme un sable et son esprit, non moins volatile, allait s'agréger ou se désagréger au-delà de l'entendement humain. Alors le folklore du treizième coup, son existence préfabriquée, tout ce qu'il avait pu raconter sur la vie et sur la mort, sa mère fantôme et l'enfant qu'il avait été, tout cela n'avait plus aucune importance...

Le « Rio Sil » va passer au large de l'Afrique, délaissant le cap de Bonne Espérance et les bannières du pays de la dernière chance, là où il avait affrété en songe la promesse de la vie. Il s'en va vers la tanière de l'Antarctique, pris dans un courant monstrueux, minuscule dans l'infini et sourd à toute délivrance vers des mers froides, profondes et obscures.

Journal

15 avril.

J'habite une ancienne bergerie dans les Andes fuégiennes à une vingtaine de kilomètres d'Ushuaia. Le bâtiment de pierre, avachi par les ans, ne compte plus sur son toit le poids des ciels de tempête et des averses diluviennes. Le vent ici aura raison de tout, des drapeaux comme des illusions. Une mousse verdâtre, centenaire, envahit les murs et mange les lauses du côté où vient la pluie. La porte lourde en bois de coihue fait face au chemin. On y frappe non pas avec un marteau mais avec une pierre ronde laissée tout exprès sur le seuil. A voir l'état de la plaque en métal qui reçoit les coups, déformée, cabossée, on peut se faire une idée du nombre de fantômes qui sont venus ici demander leur chemin. Même la mort est venue frapper à cette porte. Cela concerne l'histoire de l'ancien propriétaire. Le berger était devenu fou. Par un soir de lune ou par une nuit terrible il aura donc ouvert...mais je me fiche de ce que racontent les gens. Je recherchais l'isolement, me voilà servi. Le hameau le plus proche se trouve à trois kilomètres. Il n'est habité qu'à la belle saison. Quant au village, il faut encore pousser deux kilomètres. Cela fait quatre kilomètres de faux plat et un kilomètre de pente, à pied ! Le « paradis » se mérite et dans ces conditions il vaut mieux ne rien oublier sur la liste de ses provisions. A mon arrivée, le premier contact avec l'autochtone s'est opéré à l'épicerie du village. En fait c'est une espèce de dépôt où l'on trouve à peu près de tout. J'ai fait le plein de produits de première nécessité et même acheté une brouette. Mais ce qui a été le plus pénible c'est de monter les fagots en prévision de l'hiver. Il a fallu monter puis redescendre pendant plusieurs jours, chargé comme une mule. Il n'y a pas à dire, l'addition crée des liens. Hector Zapatec, le sourire commercial, vous reçoit avec sa gouaille de mexicain, ses yeux plissés d'indien et sa main douce tendue, d'une incroyable blancheur. C'est grosso modo un indien à la peau de Slave...et du genre à faire travailler les autres. On se demande de quel bordel il est issu, de quel mélange étrange sort cet être humain. Nous discutons chaque fois de tout et de rien. Largement pour moi le temps de m'être présenté. Tout le pays sait dorénavant qu'un Gringo, enfin une sorte de Gringo occupe la bergerie. Encore un dingue ! Je loue 4 000 pesos par mois (moins de cent euros) la bâtisse de monsieur Diaz, natif du coin, qui espère en tirer quelque chose avant qu'elle ne s'effondre

définitivement. Je reviendrai dans cinq semaines au pays des hommes ou même avant si j'ai failli dans le calcul de ma consommation.

En fait ce sont les filles du boutiquier qui travaillent, et leur mère. Je suis étonné par leur jeune âge, douze et treize ans, pas plus, et je les vois remuer des sacs, ranger, compter, peser, c'est incroyable ! Deux brunettes aux longs cheveux que j'imaginerais presque jouer à la poupée, ailleurs. Je suis devenu infaillible pour flairer le salopard et je soupçonne Zapatec de frayer dans ce vivier...mais il n'y a aucun problème, je ne lui plais pas non plus.

Ca s'est passé au mois de mai avant les premières neiges, par une nuit sans lune. Je ne me souviens plus du jour exactement. J'ai cru d'abord à des rongeurs, ma hantise. Mettant à profit une insomnie très rare, j'ai poussé à pas de loup jusqu'à la réserve, une bâtisse attenante. Il m'a fallu sortir dans la cour envahie par les mauvaises herbes et ceinte par un mur bas, autrefois l'enclos du troupeau. Les bruits viennent de là et j'ai voulu en avoir le cœur net car si les bestioles visitent les réserves elles finiront par s'inviter chez moi. Glissant comme une ombre, lentement et sûrement, je me suis approché dans un silence de chasseur de nuit. A portée de bond j'ai pu constater que je n'avais pas rêvé. Il y a bien du mouvement à l'intérieur de la réserve mais l'animal semble beaucoup plus gros qu'un simple rat. D'ailleurs conviendrait-il mieux de dire : les animaux, car ils sont plusieurs. Je ne savais pas à quoi m'attendre, aussi ai-je poussé l'analyse plus en avant pour adapter ma réaction. De quels animaux pouvait-il bien s'agir ? Leur cri ou leur grognement pourraient me mettre sur la voie alors j'écoute un moment et j'entends à la fin : ce sont des animaux... qui chuchotent. J'ai pris mon élan, j'ai cru que j'arrachais la porte et là, pétrifiées dans le faisceau de ma lampe torche, je vois les deux brunettes comme radiographiées dans la lumière subite. Zapatec me les envoie pendant la nuit récupérer ce qu'il m'a vendu la veille ! Les deux gamines sont terrorisées. Il faut calmer le jeu, il n'y a pas mort d'homme. Elles avaient préparé deux fagots chacune, ce qui est énorme pour leur modeste corpulence. D'ailleurs j'ai su tout de suite qu'elles n'en étaient pas à leur première visite car un quart de ma réserve de bois a déjà disparu . La nuit est froide. Je leur ai demandé de me suivre dans la « cuisine » où je leur sers un bol de thé bien chaud qu'elles n'ont pas osé refuser. Je leur explique qu'il ne faut pas obéir à leur père quand il leur demande de faire des choses et que c'est mal. Il y a dans leur attitude une certaine pudeur, une réserve qui contraste avec la situation. J'ai eu

pitié d'elles. Il ne faudra pas recommencer. Quant à moi je n'ai plus qu'à changer de fournisseur.

Avant de partir, Juanita la plus grande, a enfin desserré la mâchoire pour me dire que sa sœur aînée (combien sont-elles ?) m'a vu le mois dernier à Punta Arenas. Nous empruntions le ferry, elle de retour de Moro Chico, au Chili, où vit encore sa famille et moi en provenance de Buenos Aires sur la nationale 3. Je n'avais rien trouvé de particulier dans ce moment du voyage ni senti quelqu'un me dévisager mais apparemment elle m'avait remarqué et s'est souvenu de moi. Et Juanita d'ajouter que sa sœur veut apprendre le Français, qu'elle parle souvent de l'Europe. Je lui réponds sans réfléchir, dans la lancée du bon samaritain, que je serais prêt à devenir son professeur si ça peut l'aider. Je ne pensais pas qu'il y aurait une suite à mon idée si légère et que se manifesterait celle dont j'ignore absolument tout.

Vendredi 21 juin

Il neige, enfin. C'est ma première neige australe. Les températures ont chuté brutalement ce qui nous vaut de la poudreuse. Malgré le poêle et son infernal appétit, je grelotte. Des flocons très fins d'un blanc intense volent dans l'atmosphère. On en oublierait la gravité tant les minuscules particules hésitent à nous parvenir. Pas de vent. Un silence nouveau plane sur le monde. Le chemin disparaît peu à peu, tout s'efface. En cette fin d'après midi, le nez collé à ma fenêtre sale, je me remplis les yeux de ce spectacle, émerveillé comme un enfant. Mais la solitude me pèse depuis des jours. Dans cette misérable demeure sans électricité ni eau courante je vis à la dure comme autrefois. Pour me laver je remplis une vieille baignoire qui servait d'abreuvoir pour les bêtes. Je puise l'eau directement au puits. Dix seaux ! Puis je fais chauffer des casseroles sur la cuisinière à bois. J'essaie d'obtenir un mélange relativement tiède. Mais l'opération demande beaucoup de temps et d'énergie. Je la réserve donc aux dimanches et jours fériés car d'ordinaire je me lave par petits bouts à l'eau froide. C'est beaucoup plus simple. Pour y voir à la nuit tombée, l'éclairage repose en tout et pour tout sur deux lampes à pétrole. Une dans la cuisine et l'autre dans la chambre qui n'est pas réellement séparée de la pièce à vivre. C'est juste un recoin sans porte ni fenêtre où l'on a jeté un lit. Heureusement il y a la lecture. J'ai ramené de Buenos Aires des montagnes de livres sur lesquels je me crève les yeux toutes les nuits. A part l'ennui qui peut rôder parfois,

mon principal ennemi reste le froid. L'isolation déficiente me contraint à brûler du bois plus qu'il ne faudrait. A ce rythme je vais pouvoir m'inquiéter pour mes pauvres réserves que je pille régulièrement. J'attrape les bûches ou les fagots par paires, tous promis au rougeoiement du poêle. La fonte brûlante, encerclée par l'hiver, dispense une chaleur avare invitant le frileux à son addiction. Pourtant je délaisse le feu pour ma chère fenêtre et là, dehors, je vois arriver une femme à travers l'averse blanche. Sa silhouette sombre est assaillie par les flocons. Mais cette vision romantique ne résiste pas longtemps. A juger par son allure c'est une paysanne qui vient, d'un pas décidé, à tel point que « l'apparition désenchantée » vient se fracasser contre la porte : on frappe ! Il faut sortir de ma torpeur. Je ne rêve pas, quelqu'un est bien là malgré l'heure presque tardive. J'ouvre.

« Buenas tardes señor Boixo. Soy Paquita Zapatec. »

Bon sang ! J'avais complètement oublié ma promesse et voici « mon étudiante » qui vient sans crier gare, matérialisée sous mes yeux. Je n'avais pas idée à quoi elle pouvait ressembler. Je vois une fille assez grande, robuste mais féminine avec un large visage, des pommettes saillantes, des cheveux coupés mi longs très épais. On dirait de la laine, couleur châtain foncé mais peut-être sont-ils teints ? J'ai mis du temps à remarquer ses yeux singulièrement absents. C'est sa peau qui m'intrigue, blanche comme celle de son père. Encore un spécimen étrange issu d'un voyage impossible et en parfaite contradiction avec tous les standards de la génétique.

Elle se débarrasse de son poncho dévoilant aussitôt une poitrine généreuse. Veux- t-elle boire quelque chose de chaud après sa traversée dans la froidure ? Nous nous installons derrière nos tasses conversant sur le mode : « je t'observe », avec pour arrière plan ses affaires qui sèchent comme des peaux étendues près du poêle. Dehors la neige redouble de violence, on dirait que le vent se lève.

« Je dois vous prévenir que je ne pourrai pas vous payer parce que mon salaire est accaparé chez moi. Et mon père ne m'alloue que très peu d'argent de poche. Il suffit à peine à mes premières nécessités. Si vous acceptez de me donner des cours, je vois cela comme un échange. Je pourrais vous faire des travaux de couture, du ménage ou de la cuisine. Je suis très douée pour cela.

- Je ne vous demande rien...si ce n'est la satisfaction de vous voir progresser. Ce sera mon salaire et n'en parlons plus.

- Vous avez déjà été très généreux avec nous. N'importe qui d'autre aurait porté plainte et je ferais n'importe quoi pour vous être utile.

-Trêve de palabres, et si on s'y mettait ? »

Il va falloir revoir mes ambitions à la baisse et commencer par le tout début, comme avec une enfant : mon « étudiante » sait trois mots de Français et son attention s'émousse déjà au bout d'une demi-heure. Je n'ai pas à faire à une intellectuelle. D'ailleurs, curieusement, elle me rappelle un souvenir d'enfance. J'étais tombé amoureux d'une fille à l'école mais d'une autre classe et, comme nous nous croisions tous les jours, le jeu consistait à se dévisager le plus longtemps possible. Je regrettais à cette occasion de ne pas pouvoir imiter la chouette dans sa mobilité de tête. Cela l'aurait beaucoup impressionné. Je me contentais donc de l'aborder un jour en lui racontant l'histoire du « treizième coup » que je tenais de mon père et qui la tenait certainement du sien, perpétuant ainsi une tradition familiale étrange et morbide. J'ajoutais pour l'épater définitivement que je ne supporterais jamais de devenir vieux comme nos maîtres et qu'à cet effet j'avais élaboré un plan infailible : j'allai me suicider le premier jour de ma vieillesse. Debout de toute ma hauteur je rengainais le glaive de la parole dans le fourreau du silence, attendant sa réaction comme après un effet de manche. La suite ne fut pas du tout à la hauteur de mes espérances car dorénavant elle m'appela : « le vieux ». Je m'étais avancé d'un pas pour me mettre en valeur et ne gagnais qu'une moquerie. Ce fut une bonne leçon. Je compris que les « grandes idées » ça ne servait à rien. Il n'y avait que les flatteries qui marchaient avec le genre humain. C'est une règle générale qui vaudrait pour toute la vie.

Paquita ressent le besoin de souffler. Nous nous accordons un intermezzo, mais c'est elle qui parle maintenant. J'écoute son histoire et ce qui transparaît en filigrane. Pour elle le prince charmant est forcément un gringo, l'idéal masculin passe par son rêve de contrées lointaines. Ailleurs tout doit être plus beau car rien n'est comme ici. Naïveté suprême à laquelle probablement j'ai dû moi-même succomber, puisque je suis là. Serait-elle idéaliste ? Ce n'est pas l'image idéale que je me fais de l'idéaliste. Je la vois plutôt comme...une écervelée. Domage, elle n'est pas à la hauteur de son physique et je qualifie cela d'absence criminelle,

quitte à me faire accuser de penseur négatif. Apprendre à ne pas juger, il faut reconnaître que c'est un apprentissage comportant le risque d'occasionnelles rechutes. J'enchaîne en parlant de la France, son histoire, ses châteaux, mais aussi sa douceur de vivre, ses villages, ses nains de jardin. Quand on gobe tout c'est qu'on ne connaît rien !

En tous les cas je la félicite d'avoir eu le courage de venir de si loin et par si mauvais temps. Elle aura été capable de cette prouesse, ce qui n'est pas si mal. D'ailleurs il faudrait peut-être qu'on s'y remette au français, mais en rouvrant mon cahier je n'y vois plus très clair. Tout à coup nous réalisons que le soir vient, déjà ! Un coup d'œil à la fenêtre et c'est l'horreur ! Maintenant la tempête balaye le pays le rendant méconnaissable. Elle se déchaîne frappant au carreau comme une menace. Malheur au voyageur intrépide, c'est une mangeuse d'homme. Je suis atterré par notre négligence. Je ne peux envisager de la laisser repartir seule aux portes de la nuit. Je vais l'accompagner...

« Vous n'avez pas les chaussures adéquates. Très vite vos pieds seront trempés et vous gèlerez. »

Elle me montre ses sabots. Ce sont des pièces taillées dans un bois léger, d'une assise très large et qu'elle chausse directement avec ses bottes. Elles font office de rakettes. C'est remarquablement efficace. Je dois reconnaître, penaud, que je ne suis pas du tout équipé pour ce genre d'aventure.

« Tant pis, restez. Je ne peux pas vous laisser partir seule, c'est du suicide. Avez-vous les moyens de prévenir vos parents ?

- Mon père ne sait pas que je suis venue chez vous. Il était prévu que je dorme chez Ines, mais en chemin j'ai changé d'idée. J'ai rappelé mon amie pour lui dire que finalement je viendrai demain. Vous voyez, personne ne s'inquiète...vous voulez que je vous fasse une soupe ?

Durant la soirée mon invitée n'a pas compté sa peine, s'affairant sur la cuisinière à bois qu'elle manie de main de maître. Je la vois à travers un voile permanent de fumée s'activer à la manœuvre, déballant ses produits, coupant, râpant, salant. C'est un skipper étoilé sur son voilier et elle veut me proposer un voyage culinaire. Et là, je dois le reconnaître, elle sait préparer la langue de veau beaucoup mieux qu'elle ne « grille » la langue Française. C'est une jubilation et je vais de surprise en surprise. Pour le dessert elle est encore allée piocher deux gâteaux bien emballés au fond de son panier, à l'entrée. Je remarque qu'il y a dedans

aussi une bassine en fer émaillé. Curieux. La pâtisserie est un véritable régal. Il y a bien longtemps que je n'avais succombé à un délice pareil. Je me laisse faire. Depuis tout à l'heure elle me fait une cour invraisemblable, me sert, me chouchoute, annihilant un à un les cercles concentriques qui nous séparent, à tel point qu'elle frotte ses seins sur moi, l'air de rien, à la moindre occasion. Gênant. Mais je fais l'empoté, celui qui ne voit rien. Jusqu'où ira-t-elle ? Je n'ai pas l'intention de me laisser embarquer par une gamine. Quel âge a-t-elle au fait et puisqu'elle m'a dit qu'elle travaillait, qu'est-ce qu'elle fait au juste ? Vingt et un an me répond elle, ce qui me paraît très optimiste. Je suis sûr qu'elle est plus jeune mais de nature précoce. Pourquoi me ment-elle ? Quant à son activité elle travaille à « Ferrientes » à Ushuaia. Est-ce un quartier de la ville, une entreprise ? Je n'en saurai pas plus. Elle reste extrêmement évasive, visiblement elle n'a pas envie d'en parler. Je n'insisterai pas.

La conversation s'est essoufflée. Un ange passe. Je réalise qu'une étrangère empiète sur mon territoire.

« Vous devriez installer un coucou suisse au mur pour savoir l'heure. Et puis ça peut égayer le silence quand vous êtes seul. »

Ca y est, ça commence. Elle est partie pour me dire quels meubles je dois installer et ce que je devrais faire pour « être mieux ». Pour la peine je lui fais visiter ma « demeure » : et la chambre et la cour et la réserve et les latrines ! Et puis nous n'avons plus grand chose à faire. Dans la marée montante des hautes pénombres, la lampe à pétrole ce n'est valable que pour un seul naufragé. On se couche tôt quand on vit comme un pauvre, loin des artifices de la société de consommation. Sans électricité il n'y a pas moyen de tricher avec la vie : la nuit venue peu importe ce que dit la montre, il est l'heure de dormir.

« Vous n'aurez qu'à vous installer dans la chambre. Je dormirai près du poêle avec ma couverture. Si vous voulez être à l'aise je peux vous prêter une chemise pour passer la nuit.

Elle veut bien expérimenter ma proposition mais je l'entends rire au fond de sa « cabine ».

- Non je crois que ça ne va pas aller ! »

En fait elle ne peut pas boutonner la chemise. Les seins débordent insolemment. Nous nous rabattons sur un pull shetland XXL que j'avais prévu de porter par dessus d'autres affaires en cas de grand froid. Adjugé vendu ! Debout sur le seuil de ma chambre avec le pull qui lui

arrive à mi cuisse elle me regarde m'installer par terre avec, je crois, une certaine mansuétude.

Au beau milieu de la nuit j'ai appris à mes dépens que la terre est basse mais qu'elle est dure aussi. Impossible de fermer l'œil. En essayant de trouver une position je me fais craquer un os en poussant un aïe ! involontaire. J'entends aussitôt le lit grincer légèrement et un ange sauveur vient à ma rescousse.

« Allons, c'est ridicule. Vous n'allez pas continuer à vous escagasser par terre. Venez, nous n'aurons qu'à nous étendre cul à tête. » Je la remercierais presque. Je n'en peux plus tellement je suis cassé. Je regagne un lit divine mère !

« Bonne nuit !

- Bonne nuit ! »

Mais les minutes passent interminables. Je n'arrive pas à dormir. Elle s'est avec le temps insidieusement rapproché de moi et je ne sais pas au juste quelle partie de son corps se presse sur mes fesses. Je crois qu'il s'agit de son ventre. Ça me déstabilise. Dans le noir j'entends nos souffles. Je suis sûr qu'elle ne dort pas non plus. Cela fait longtemps que je n'ai pas touché une femme. Au point que j'ai fini par me considérer plus doué pour le sacrifice que pour le bonheur. Et j'ai effectivement sacrifié le plaisir et les joies simples de la vie sur l'hôtel d'un idéal frôlant les limites de l'angélisme. Pourrai-je jamais renouer avec l'acceptation de notre part de chair et de sang ? Je suis là, tout près de cette fille qui m'invite à un délicieux oubli, tout près de craquer dans mon corps, cette cocotte dont la pression monte et devient insoutenable. C'est elle qui fait le premier pas. Protégée par l'obscurité sans visage la fièvre de la pensée finit par atteindre la parole :

« Eusébio, dis-moi quelque chose.

- Je te trouve belle...Paquita.

- Tu as envie ?

- Oui, j'ai envie. »

Alors elle se lève, traverse la cuisine éclairée par la lune, prend sa bassine qu'elle remplit d'eau et revient sur le seuil de la chambre. Là, elle soulève le pull au-dessus de ses hanches, s'accroupit sur la bassine et fait ses ablutions sans autre forme de pudeur. De profil par rapport à la seule fenêtre de la maison, moitié sombre et moitié baignée de lumière, je la

devine autant que je la vois. Puis elle se relève et s'éponge l'entrejambe avec un morceau de tissu. Je suis étonné par le foisonnement pileux de son pubis. Son jardin secret d'un noir de jais appelle les caresses. On y voit sourdre un puissant érotisme animal et sur la peau de ses cuisses le tatouage du serpent.

« Je suis prête »

Je ne sais pas si je le suis, moi. Alors, d'un mouvement habile et confiant de sa main, elle vient chercher mon phallus comme un pêcheur de truite sous les rochers, et mon sexe devient saumon. Elle lui a tout de suite donné un nom : « Monsieur ». Nous allons déménager le lit près du chauffage et faire l'amour le reste de la nuit.

Samedi 22 juin.

Elle a dû partir très tôt ce matin. Elle s'est séparée de mon corps endormi, a quitté le lit puis s'est habillée en silence. Debout peut-être à l'aurore elle aura tâtonné dans la pièce, jeté un œil par la fenêtre. Puis d'un geste familier je pense qu'elle a passé son poncho, enfilé ses sabots près de l'entrée avant d'ouvrir la porte. Dehors, bientôt la fin de la nuit dans un silence de fin du monde. Les traces de ses pas, comme un affront de la vie, ont défloré la virginité du désert blanc. Elle pissera en chemin. De son passage dans « la maison du fou » il ne reste que son fantôme, sa bassine abandonnée et un grigri sur la table. C'est écrit en français : « à lundi ». Épuisé par « les événements » je n'émerge que très tard. Le soleil brille dans la cuisine. Tout est sens dessus dessous. Il faut reprendre mes esprits après ce tremblement de terre. Rien de tel qu'un bol d'air frais autour de la maison. Mes pas crissent sur le manteau neigeux, mais rien ne bouge ni ne bruit. Pas un oiseau pour sauver les meubles. Seul et insignifiant au pied de la montagne mon regard se perd vers la majesté des cimes. Il y a dans cette beauté sauvage quelque chose de trop grand pour soi. Dépassé, le vivant se replie sur la résignation et l'attente du printemps. La nature s'est figée couverte d'un drap de neige morte, éblouissant et froid.

Dimanche 23 juin.

J'observe un phénomène très curieux, est-ce à cause de l'Afrique ? Ma peau s'est considérablement basanée et mes cheveux ont tendance à foncer. J'ai l'impression de devenir

ultra brun. Il y avait très longtemps que je ne m'étais pas regardé dans une glace et là, je me suis fait peur. Je ne me reconnais plus, même mes yeux ont changé. Contrastant avec un visage plus sombre, ils ressortent et paraissent plus clairs, plus profonds, plus étranges. Cela m'inquiète. D'accord, ce n'est pas le cancer mais tout de même ! Du coup je me fais une toilette particulièrement attentive aujourd'hui mais de fil en aiguille mon esprit va reprendre le chemin de Paquita. C'est toujours pour une femme qu'on a besoin de se faire beau, qu'elle soit réelle ou imaginaire.

Lundi 24 juin

Le soir est tombé puis la nuit. L'attente s'est prolongée hors du temps raisonnable, mesurant le vide. Pas de Paquita. J'ai rangé cahiers et livres inutiles dans le silence. L'on se rend coupable à fomenter le trouble de l'absence. Les promesses non tenues sont des lames de rasoir sur le fruit de la confiance. Et alors, suis-je prêt à me couper en quatre pour cette fille ? Non ! Autant me concentrer sur ma pomme. Mon pyjama doublé d'une polaire je me couche dans un lit étonnamment froid. Sur ma lampe à pétrole, tel un papillon de nuit, je cherche la lumière qui danse sur les pages de Pablo Neruda. C'est un voyage dans la poésie, et peu importe l'heure. Me voilà bercé aux confins de la pampa, sur l'altiplano. Les vers parlent d'une bergère disparue à cause de l'immensité.

« Puna, Puna, rends-moi donc, ô rends-moi

Ma petite bergère perdue »

Je n'ai pas de chance. Je suis tombé par hasard sur cette histoire qui me touche fort à propos. C'est raté pour la délivrance. Le mieux c'est d'éteindre et de dormir.

J'ai été tiré de ma torpeur par trois coups violents à la porte. Il est 1 heure du matin. Le temps d'émerger, Paquita rentre dans la maison que je n'avais pas fermée à clef, se déshabille sous mes yeux, passe par le rituel de la bassine et me rejoint dans le lit. Sa peau chaude est d'une douceur vertigineuse. Nous nous jetons à corps perdus dans une étreinte sauvage. Nous n'avons pas dit un seul mot.

Vendredi 28 juin.

Paquita vient toutes les nuits dans le plus grand secret. Personne n'est au courant chez elle. La chambre de ses parents est à l'opposé de la sienne. Elle attend d'abord que tout le monde se soit endormi dans la maison. Le signal c'est le ronflement de son père qu'elle entend au loin. Mais il faut faire attention car ses sœurs sont juste de l'autre côté du mur. Elle sort de son lit, se rhabille sans lumière en ayant disposé ses affaires très précisément puis ouvre la fenêtre en retenant son souffle. Le plus compliqué ce sont les volets. Ils grincent un peu. Une fois dehors il faut refermer la fenêtre ouverte vers l'intérieur. C'est un clou planté dans la menuiserie qui lui permet, en l'agrippant, de tirer dessus pour rabattre les deux battants. Puis vient le tour des volets pour clore la boîte. Sa chambre n'est plus qu'une coquille vide. A minuit elle prend le chemin de la bergerie, dans la nuit parfois la plus noire, dans le froid, dans la neige. Elle a rendez-vous avec « Monsieur ». Après une heure de marche, vers une heure du matin, elle arrive devant ma porte et bien que celle-ci ne soit pas fermée à clef elle s'obstine à frapper ses trois coups comme au théâtre. C'est une façon de me dire : « Debout là-dedans et au boulot ! » car du « boulot » elle m'en demande plus que de raison. Nous formons Paquita, « Monsieur » et moi-même un couple à trois. Mais je suis jaloux de « Monsieur ». Dans le lit de son désir, elle lui a fait une place considérable. Une fois passé l'amour je crois m'endormir tranquillement mais au bout d'un quart d'heure elle revient me chercher avec une soif toujours plus grande. Je n'en peux plus, moi, mais elle sait si bien réveiller « Monsieur » qu'il semble mû par une vie propre, presque séparé de mon corps. « Monsieur » est pareil au rire malheureux de l'ivrogne : c'est un automatisme. Elle me chevauche alors impunément, poursuivant son plaisir sans vergogne.

Puis sur les cinq heures du matin, (a-t-on seulement pu fermer l'œil ?) ma visiteuse se rhabille, dépose éventuellement un petit baiser sur « Monsieur » en signe d'attention puis repart dans la nuit sans autre forme de délicatesse. Je sais qu'elle arrive au village vers six heures passées, regagne sa chambre dans la plus crapuleuse intrigue et va faire semblant de se réveiller à six heures trente. Après une « bonne et longue nuit » il faudra se laver, déjeuner et prendre le car de sept heures et demie pour commencer sa journée. Paquita ne dort pas. Elle ne dort jamais !

Samedi 29 juin.

Ma walkyrie ne peut pas venir le week-end. Je vais mettre à profit ces deux jours devant moi pour recharger les batteries. C'est quand même incroyable ce qu'il m'arrive, et si cela porte un nom je pense qu'il s'agit de la douche écossaise. Je suis passé sans coup férir de l'abstinence à l'orgie absolue, incapable de résister au tsunami, parce que la liberté de cette fille me fascine, cette facilité à vivre son corps et à en tirer le meilleur sans avoir rien à cacher. Cette légitimité sexuelle qui la caractérise n'est pas seulement due à sa beauté. C'est son instinct animal qui la pousse en avant sans aucun frein, sans aucune limite. C'est Attila, femme. Et bien sûr elle n'est pas du tout mon genre, mais on dit que les contraires s'attirent. Minuit. La nuit est d'une limpidité extraordinaire. L'air pur et froid me dégage les bronches. J'ai remarqué qu'en montant un peu plus haut vers la forêt, sur le chemin ancien des troupeaux, on aperçoit le village, tout là-bas, trahi par son éclairage. J'ai pu ainsi juger sur le vif la distance qui le sépare du hameau car à ma grande surprise une étoile solitaire s'y est allumée soudain. Pourtant le hameau n'est pas habité en hiver, ou du moins, c'est ce que j'avais cru comprendre.

Dimanche 30 juin.

Aujourd'hui des enfants sont venus jouer près de la bergerie, ce qui est un événement en soi car nul ne s'était aventuré par ici hormis Paquita et ses sœurs à titre exceptionnel. Je suis sûr qu'ils sont venus voir à quoi ressemble le « gringo » dans la maison du fou. Ils sont en train de faire un bonhomme de neige juste en face, à une centaine de mètres. Si ce n'était incriminer leur maladresse je jurerais que leur créature me fait un bras d'honneur. Je sors avec une pelle et quelques accessoires utiles pour parachever leur œuvre d'art.

« Holà ! Os puedo ayudar ? »

Je leur propose mon aide spontanée et note surtout qu'ils n'ont pas pris la fuite à mon approche. Ce sont tous des gamins du village, garçons et filles. Le plus grand a pratiquement ma taille mais doit avoir tout juste 14 ans. Tous avec le sempiternel poncho, les mêmes sabots et leur plus flagrant dénominateur commun : la banane ! C'est une délivrance que de se plonger dans ce bain-là. Chaque sourire est une goutte sucrée de l'élixir de jouvence et j'en bois par pur bonheur et aussi pour me donner des forces en tant que fabriquant providentiel

de bonhommes de neige. Grâce à ma pelle je leur propose d'en aligner plusieurs comme les statues de l'île de Pâques, et en demi-cercle, ce qui semble conférer désormais à ce lieu la tenue d'un conseil étrange. Comme il n'y avait qu'un seul chapeau disponible nous imaginons toutes sortes de couvre-chefs pour nos mannequins de glace. C'est à celui qui a la meilleure idée. En qualité d'ange gardien il a été convenu que chacun de nous devrait veiller sur « son » bonhomme en le gratifiant d'un signe particulier. Le grand Carlos avait amené à l'occasion des yeux de veau (son père est boucher), les autres se sont contenté de billes. Les filles ont innové en rajoutant une paire de seins à leur création. Nous sommes, nous les garçons, très impressionnés par cette invention car c'est la première fois que nous voyons des bonnes femmes de neige. Quant à moi, modestement, j'ai remis une légion d'honneur à mon protégé, un bonbon dans son papier glace.

Après l'activité manuelle nous nous sommes repliés dans ma cuisine pour boire quelque chose et se réchauffer les mains. C'est une intrusion insouciant de la vie, un feu d'artifice dans le décor étriqué de ma solitude. Cela, j'en conviens, me fait un bien fou. Me voilà soudainement et miraculeusement homologué roi des pipelettes. Intrigué par les sabots de Carlos, je lui demande si je peux les essayer. Ils me vont à merveille ! Je me propose de les lui acheter à un prix, mon Dieu, très intéressant. Quatre fois la valeur ! Il dit oui de suite et ne repartira qu'en bottes, il fait beau. La curiosité me pique quant à son avenir. Veut-il faire des études plus tard et où va-t-il en classe ? Il me répond qu'il va à Ferrientes pour l'instant.

« Comment ça, Ferrientes.

- Oui Ferrientes, le collège à Ushuaia

- Et tu connais peut-être une fille qui s'appelle Paquita Zapatec ?

- Oui bien sûr

- Elle travaille dans ce collège, elle est surveillante ?

- Non pas du tout, c'est une élève. Elle est en classe

- Mais comment ça une élève...mais alors quel âge a-t-elle ?

- Je sais qu'elle a redoublé, elle doit avoir 17 ans. C'est la chouchou de son père qui veut en faire une star alors que ses sœurs travaillent en dehors de l'école. »

J'ai reçu un coup de poing dans l'estomac. Je suis anéanti. J'avais bien deviné une certaine précocité physique chez cette jeune-femme, mais à ce point ! La générosité de la nature, pour

le privilège d'un seul, n'a d'égal que sa cruauté pour tant d'autres. Cette révélation a sonné le glas de ma faconde. J'essaie de faire bonne figure pour mes amis d'un jour mais le cœur n'y est plus. Il ne manquerait plus qu'elle se retrouve enceinte et j'aurais décroché le pompon.

Combien de nains déjà y avait-il dans « Blanche Neige » ? Je raccompagne en tous cas mes sept petits compagnons à la porte en les remerciant pour ce bon moment que l'on a passé ensemble et les salue debout sur le seuil de ma maison avec les sabots de Carlos à la main. J'ai appris une chose aujourd'hui, c'est sûr : je n'aurai jamais de meilleurs amis que les enfants.

Lundi premier juillet.

Toute la journée j'ai ressassé dans ma tête ce que je dois impérativement lui dire pour mettre un terme à notre relation. Car bien sûr, au vu de ce que j'ai appris tout ceci ne peut pas durer. Mais je dois l'admettre, au fur et à mesure que passent les heures, je m'embrouille avec mes grandes phrases et ma morale du Commandeur. Ce sera beaucoup plus difficile que prévu car mon cœur s'est mis à battre. Je suis en conflit avec moi-même. Quand les trois coups seront frappés il ne faut pas que le rideau se lève. La pièce est finie...et cela me rend terriblement triste. La vérité c'est que je souffre déjà. La vérité c'est que je suis suffisamment coupé du monde et loin de tout pour en plus supporter l'idée de me passer d'elle. Je suis sourd à la loi qui me condamne, je suis sorti du livre des hommes. Qui se soucie de moi ? Alors comment puis-je m'amputer maintenant de la seule présence, de la seule chaleur qui me soit donnée ? Quand sonnera l'heure terrible, que lui dirai-je ? Que je suis un adulte, qu'elle est une enfant ? L'état civil fonctionne ainsi peut-être mais pas la nature. En réalité j'ai bien peur que ce ne soit moi l'enfant. Elle, je la sens très forte.

Je crois que l'heure terrible n'existera pas. La porte s'est ébranlée comme d'habitude après les trois coups fatidiques. Je reste sans bouger dans mon lit, la gorge serrée. Normalement j'aurais dû déjà me lever pour lui dire non, mettre mon corps en opposition. Je n'en fais rien, je suis paralysé. J'ai perdu ma langue, mon honneur et ma raison. Paquita me rejoint...nous faisons l'amour. Je ne l'ai jamais autant désirée. La sueur de mon front perlait et ruisselait sur ses seins mais cette nuit ce sont mes larmes qui coulent. S'en rend-elle compte ? Je n'ai

même plus la force de me dégoûter. Je consens à ma faiblesse dans la compromission de ce bonheur. Et mon orgasme est si fort que je viens mourir par un baiser sur sa bouche rouge qu'elle laisse ouverte dans l'extase. Et puis, dans cette plage de silence où nos corps vidés se reposent envahis par un spleen étrange, j'ai commencé à penser à ma mère. Et son image n'a fait que grandir en moi comme une obsession. Pourquoi, je ne saurais l'expliquer, mais j'ai ressenti le besoin d'aller voir le crucifix, de le ressortir. Il était bien rangé dans mes affaires pour ne pas dire bien caché. Je l'ai tiré de son sommeil et un courant nouveau m'a parcouru le corps. Que voulais-je faire au juste, le ramener dans mon lit ? Quand Paquita m'a surpris comme une âme en peine, serrant cette croix sur mon cœur avec ma petite mine, elle s'est mise à éclater de rire. C'était peut-être un rire anodin qui en d'autres circonstances ne m'aurait pas même égratigné, mais à travers le filtre de cette croix j'ai entendu le rire du diable.

« Paquita...comment dit-on en français : il ne faut plus revenir

-Tu ne veux plus qu'on se voie ?

-Tu m'as menti. Je sais ton âge. Sais-tu que je peux être arrêté et traité comme un criminel, juste en t'effleurant. As-tu conscience de cela ?

-C'est des conneries tout ça. 18 ans, 20 ans, 21 ans, on ne grandit pas tous à la même vitesse. On a l'âge qu'a décidé notre corps. Les dates, les papiers, c'est fait pour ceux qui savent lire mais ne veulent rien comprendre.

-Tu as 17 ans Paquita, 17 ans !

-Et tu en connais beaucoup des filles de « mon » âge qui ont ça, ça et ça !

Elle s'est mise debout sur le lit et souligne de sa main la liste de ses appâts. C'est vrai qu'elle a les seins de Lolo Bridgida, des hanches de sirène et un pubis magnétique. C'est une femme mûre.

- Oui d'accord, mais en attendant si je me fais prendre c'est moi qui tâterai de la prison.

-Et tu crois que ça ne vaut pas le coup de prendre des risques dans la vie ? Je n'en vauds pas la peine ?

-Je ne suis pas ton chevalier servant, Paquita, et notre relation me soulève un problème de conscience.

-Un problème de conscience ? Et qu'est-ce qu'on vient de faire ? Je t'ai donné mon corps, je t'ai tout donné et tu as tout pris, que je sache !

- J'ai été faible, je te demande pardon.

- C'était ta petite dernière, c'est ça, pour quelqu'un de si sensible à la morale ? Tu serais pas un drôle de coco finalement ? Je croyais que tu étais un homme et tu te fais dessus, le pauvre, tout ce que j'exècre ! Pourvu que je tombe enceinte, rien que pour voir ta tête!

- Arrêtes de dire n'importe quoi, ce sont des choses graves !

- Si tu n'es pas capable d'assumer, tant pis pour toi. Comment dit-on en français : tu n'es qu'un dégonflé ?

-Non Paquita, ce n'est pas aussi simple, il y a des règles pour tous.

-Tu n'es qu'un dégonflé et puis c'est tout... tu sais quoi, puisque tu préfères être conforme avec les papiers, écris-le en trois exemplaires : « Je n'ai pas de couilles ! » Un sur ta porte, un dans ce lit et le troisième, où tu sais ! »

Elle se recouche en me tournant le dos. Je la sens vexée et très remontée à tel point que je ne sais plus quoi dire. Je n'aime pas cette violence. Nous sommes très loin de la personne que je m'étais imaginé au départ. J'ai à faire à une réaction d'orgueil, un tempérament...je plains son futur mari. Dans le noir je contemple son dos, pourquoi ne pas faire la paix ? Je m'avance pour lui faire un câlin mais elle me rejette, agacée.

Enfin l'heure terrible a sonné puisqu'elle m'a quitté. Je faisais semblant de dormir mais j'ai parfaitement entendu ce qu'elle m'a dit avant de claquer la porte au petit matin :

« Cette maison ne vous portera pas bonheur monsieur Boixo ! »

Je me levai illico pour la voir s'éloigner par la fenêtre. Il ne neigeait pas cette fois et sa silhouette semblait ramper dans le clair obscur. Elle portait sous son bras un paquet volumineux. Je compris qu'elle ne reviendrait pas : elle avait emporté sa bassine. C'était sa façon de me dire adieu.

6 juillet.

Je me suis enfin décidé à lire le journal de mon meilleur ennemi. J'aurais pu le faire depuis longtemps, c'est vrai, ayant poursuivi mon écriture au fil des jours sur le même cahier, comme si notre histoire était indissociable. J'arrive au bout de ma lecture et mon visage s'est décomposé. A travers les révélations de son récit, je prends conscience de l'étendue de notre terrible méprise. Nous avons commis une erreur criminelle, victimes d'un épouvantable quiproquo ! Nous nous sommes entretués pour rien. Je ne sais pas si je m'en remettrai. Il aurait suffi de quelques mots pour tout changer. Ils ne sont pas venus. Et dire que jusqu'ici, à son souvenir, je ressentais encore, tour à tour, l'animosité et le mépris. C'est cela qui m'avait empêché de lire. Je suis bouleversé. Tout le mal que j'ai pensé de cet homme se transforme en bienveillance. L'amour peut naître des regrets. Je suis profondément désolé, désolé, tellement désolé ! Il devient une lumière inattendue au fond de mon cœur, éclairant le vide et l'obscurité du monde. Il est mon âme dédoublée, recueillie dans l'indicible, la fraternité que je n'ai jamais eu, mon frère en silence. Il n'y a plus rien à dire et tout à souffrir et à pleurer dans la compassion et le pardon.

8 juillet.

Je ne me remets toujours pas de ce que j'ai appris seulement avant hier. La vérité c'est que je suis effondré. Je ne me suis jamais senti aussi seul et me raccroche à l'espoir que les recherches aient abouti pour le « Rio Sil » et qu'il ait pu être sauvé. Car la culpabilité me ronge à présent depuis que les masques sont tombés. Le statut de grand méchant a changé d'épaules et le poids considérable des événements m'écrase. Tout se lie contre moi. Je me demande comment on a pu en arriver là, par quel canal inconnu, par quelle tension meurtrière. Je sais que je ne suis pas un criminel. Nous ne sommes pas ce que l'on peut faire, malgré soi, dans des circonstances étranges qui ne font pas partie de notre vie. Et là, C'est le regard des autres qui peut-être assassiner. La facilité c'est de juger sans réfléchir et surtout sans connaître ni avoir aucune expérience de la situation.

10 juillet.

Depuis quelques temps je fais chaque nuit le même rêve. Quelqu'un m'apparaît à travers le rideau d'un arc en ciel dans la montagne. Sa silhouette traverse la cascade de lumière et bien que je ne vois ni ses yeux ni aucun détail de son visage, je sais qu'il me regarde. Je suis ébloui. Ce feu me dépasse, indicible, et me laisse pour clairvoyance, à chaque fois, la certitude qu'il va en partant se poursuivre et persister dans l'invisible. Que me veut-il ? J'aimerais que perdure l'apparition et résoudre l'énigme de sa présence, mais n'advient que mon propre bouleversement et le charme se rompt. Il ne m'appelle pas, ne me fait aucun signe...il est le signe.

*Existe-t-il un lien étrange qui unit la victime à son assassin ? Depuis que j'ai lu le journal de Charles Edouard, une porte s'est ouverte sur l'inconnu. Parfois je ressens une présence amie comme si un « ange gardien » me rendait visite, comme si la réalité m'offrait un nouveau réseau de conscience. Et le plus incroyable c'est que je n'ai pas peur, au contraire, parce qu'il n'a rien d'un fantôme. Il suffit d'aimer. L'amour est cette compensation que je lui dois pour avoir été, malgré moi, la cause de sa souffrance. J'ai réfléchi à quel nom je pourrais lui donner pour accepter cette aptitude que d'autres dénonceraient surnaturelle. C'est très simple, je l'appelle mon « frère de silence ». Il est mon ami, **celui qui m'attendra.***

13 juillet.

En manipulant le crucifix, j'ai vérifié qu'il existait bien une trappe sous le socle, comme il était indiqué dans le journal. C'est un magnifique objet constitué de deux alliages et qui semble avoir beaucoup vécu. Ayant appartenu à Charles Edouard de Tremblenit, je l'observe avec une certaine émotion. Ne nous a-t-il pas porté chance à tous deux, chacun à son heure ? Je le vois comme l'humble trace matérielle du lien profond qui nous uni et j'ai fini par réussir à l'ouvrir. La relique est effectivement creuse et en capacité de recevoir maints secrets. Pourtant il n'y a plus rien dedans à part quelques grains de sable. Je pense dorénavant la remettre en service en y logeant le carnet. Ce sera tout à la fois sa place de rangement et une cachette.

14 juillet.

Maintenant il va falloir songer à vivre et de nouveau regarder autour de soi. Je sors de ma retraite lentement, par paliers, comme un plongeur en eaux profondes. La méditation associée au jeûne durant plusieurs jours m'a fait perdre des kilos. On ne peut pas revenir en arrière. Autant considérer le présent, servir un but ou faire quelque chose. A commencer par les tâches ordinaires, l'humble travail, les corvées pratiques, toutes ces petites choses sans quoi rien ne pourrait tenir. Quant aux nécessités plus subtiles, je me suis fait la promesse de rappeler mes parents le jour où je serai heureux.

15 juillet

Mes réserves de combustible sont au plus bas. Pas question de me fournir chez les Zapatec. Je vais prendre l'initiative d'aller couper du bois dans la forêt et le ramener par mes propres moyens. Pour économiser les voyages je repère les arbres morts ou malades, les abats à coups de hache puis les dépouille de leurs branches que j'attache par paquets. Il ne me reste plus qu'à tirer sur ma corde pour descendre chaque tas, l'un après l'autre sur la pente enneigée. Un travail de galérien ! Je termine par la flèche que je débarde comme une bête de somme. La forêt malheureusement se trouve à bonne distance et il me faudra plusieurs jours pour que mon nouvel approvisionnement ressemble à quelque chose. Ce n'est pas suffisant. Il faut absolument profiter de cette période de beau temps car on ne sait pas ce que l'hiver nous réserve. Pris dans la tourmente d'une tempête à rallonge je me retrouverais piégé dans la nécessité. Autant mettre à profit ces nuits si claires que j'appelle « les filles de la lune », pour continuer à consolider mes réserves.

Minuit passé. Je fais une petite pause avant de poursuivre ma descente. Mon travail s'est limité essentiellement à me faire gagner du temps pour le lendemain. Malgré l'accoutumance des yeux il fait plus sombre sous les arbres et sur le chantier je ne peux pas faire de miracles. De là où je me trouve je peux voir scintiller le village au creux du vallon, dans son lit sombre, et maintenant la petite étoile du hameau qui semble lui répondre. Je suis intrigué par cette lumière qui s'allume toutes les nuits à la même heure. Il y a donc quelqu'un dans le hameau. Tant mieux, car si je viens à manquer de quelque chose je pourrais éventuellement aller voir mon voisin pour me dépanner.

20 juillet.

Toutes ces journées rythmées par un labeur harassant m'ont aidé à tourner la page avec Paquita. Car les premiers temps je me suis retrouvé sevré comme un fumeur sans tabac. Les étreintes physiques me manquaient. Mais petit à petit son souvenir s'est restreint, dans la lampe de ma tête, à la présence d'un génie sans pouvoir. Et je n'ai plus de vœux. La philosophie reprend ses droits et pour être honnête je pense aussi à mes parents, il me manque. Quand j'étais en France, leur existence m'effleurait à peine. Je suis triste à ce souvenir parce que j'ai été un fils peu aimant. Beaucoup plus soucieux de dépenser ses rêves que de donner son amour.

5 août.

Et si j'allais rendre visite à mon voisin ? Des semaines ont passé sans que je ne voie un être humain. Pourtant la civilisation n'est pas si loin. Il suffirait de sauter par-dessus la montagne qui me surplombe pour apercevoir le canal beagle et Ushuaia au loin. Quant au vallon où se niche le petit village il débouche plus bas sur la vallée où court la nationale 3. Chaque jour un car de ramassage scolaire y pétarade en essoufflant son moteur. En fait la route passe entre deux montagnes, derniers reliefs de la cordillère des Andes, et vient finir sa course dans la ville la plus australe du monde.

14 heures. Sur les trois chalets du hameau un seul semble donner des signes de vie. Je ne suis pas spécialiste mais je vois bien que des traces de pas se dirigent vers la porte. Selon toute vraisemblance ce sont deux personnes, un homme et une femme, car les pointures diffèrent notablement. La maison surélevée, construite en rondins de bois s'ouvre sur trois fenêtres. L'une au nord vers le village, condamnée, et les deux autres vers le sud. L'étoile que je vois dans la nuit provient de cette façade car les volets ne sont pas fermés. Dommage on dirait qu'il n'y a personne. J'ai frappé plusieurs fois mais sans réponse et la porte résiste. L'idée me prend de me hisser tant bien que mal afin de jeter un coup d'œil à l'intérieur. Aplati sur le carreau de la fenêtre je découvre un intérieur soigné, tout en bois verni, des meubles, une cuisine à l'américaine et près de la porte, appuyée sur le mur, une bassine en fer émaillé... Je ne voudrais pas sombrer dans la curiosité malsaine, jouer les commères en mal d'espionnage

mais c'est vrai, je n'ai rien d'autre à faire et j'aimerais bien tirer cette histoire au clair. A l'occasion, je reviendrai vers les minuits visiter « l'étoile ». Nous serons fixés.

27 août.

J'ai mis trois semaines avant de craquer. L'appel du concierge universel le soir au fond des bois m'a bouché le cerveau. Puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement je vais soulager mon besoin de savoir. Cette nuit, c'est décidé, je descends vers « l'étoile » en reconnaissance, avec une pointe de culpabilité tout de même. Fantomatique et silencieux pour traverser les murs de la vérité.

Cette nuit claire et froide dénonce ma silhouette sur la neige du chemin. C'est une « fille de la lune ». Au gré des bosquets mon ombre s'évanouit dans leurs flaques sombres avant de réapparaître dans le miroitement lunaire. Je suis un revenant de la fosse commune où pourrit le souvenir des amants.

*J'arrive sur le hameau, les fenêtres sont allumées. Il faut s'approcher, aller jusqu'au bout maintenant même si je me sens un peu bête. Le porche d'entrée se dessine dans la pénombre juste devant moi...et j'ai déjà ma réponse : j'entends la voix de Paquita derrière la porte ahaner dans sa plus pressante envie de jouir. Puisque j'ai le son autant avoir l'image pour me convaincre définitivement que je ne rêve pas. Et me voici perché à la fenêtre, un halo de buée sur le nez. Je la surprends sur grand écran et en technicolor couchée sur la table de la cuisine, les jambes en l'air et l'autre bourrin dessus entrain de l'asticoter ! Ils me font penser à un tango qui a mal tourné. A un moment donné elle incline sa tête vers la fenêtre et me démasque. Elle n'en a rien à faire ! Sur un porte-manteau leurs vêtements sont suspendus à des cintres, une robe pour la fille, et pour l'homme...**un uniforme de la police !***

15 septembre.

C'est le dégel. La neige commence à fondre et l'humidité devient terrible. Il n'y a rien de pire que cette météo. Le froid pourtant modeste sur le mercure vous pénètre impitoyablement. Il est temps pour moi de songer à quitter ce pays. Envisager un nouveau départ me pousse vers l'espérance. Rencontrerai-je quelqu'un enfin et connaîtrai-je un jour l'amour ? J'étais parti pour refaire ma vie aussi, ne l'oublions pas. Dès que s'achèvera mon cycle de solitude je

pourrai de nouveau concevoir l'idée de convoler. J'imagine le visage de ma bien aimée, la tendresse d'une main, il m'est impossible de dissocier la douceur et la Femme. Seuls, nous sommes rendus à notre incomplétude et si cela est vrai physiquement ça l'est aussi psychiquement. L'harmonie de la vie ne peut se résoudre à une seule conscience. Alors je taquine la muse, abuse de la lyre. J'écris des lettres d'amour à ma future femme, comme si elle était bien réelle et qu'il s'agissait d'une simple anticipation sur ce que me doit naturellement l'existence.

Premier octobre.

J'ai prévenu mon propriétaire que je partais à la fin du mois. Je laisse pratiquement tout. Sur moi, l'homme qui marche, je n'emporterai que l'utile et le nécessaire : un sac, quelques affaires, le crucifix et...50.000 euros. Du moins l'équivalent en pesos. J'ai fourré ça dans une mallette, en grosses coupures, après avoir fait une descente aujourd'hui dans une succursale de ma banque à Ushuaia. On ne sait jamais ce que peuvent réserver les lendemains dans ma situation spéciale. Et je crois me souvenir d'un dicton très judicieux : ne pas laisser tous ses œufs dans le même panier. J'imagine la tête de « Roger » quand elle va se rendre compte de la « ventilation ». Surtout qu'elle ne sait même pas où me joindre... J'aurais dû en sortir davantage. J'ai pris à dessein le car de 7h30, le car de Paquita, mais elle m'a soigneusement évité. Je réalise à quel point je regrette d'avoir partagé mon intimité avec cette personne. Il me vient une image très dure pour définir ma faiblesse : j'ai cédé à l'appel des sirènes et je me suis réveillé avec les chiens. Ces mois passés dans la misère m'ont ils-aidé spirituellement conformément à mes souhaits ? M'ont-ils apporté la transparence requise pour affiner une conscience ? Oui et non. Non au vu de l'épisode Zapatec, et oui parce que j'ai découvert un lien inestimable qui existe entre deux êtres humains que tout semblait opposer : l'un aristocrate et l'autre prolétaire, le riche employeur et le simple employé, l'amant et le cocu...le vivant et le mort ! La pauvreté nous aide à nous recentrer sur les vrais questions : souffrir fait-il de moi un homme meilleur ? L'opulence conduit-elle au pire ? Tout dépend de soi. Riche ou pauvre, notre pire ennemi c'est la faiblesse. Et j'en conviens, peut-être n'ai-je pas été à la hauteur de mon frère de silence.

Maria Dolores Segundo aime son métier. C'est une vraie professionnelle. D'ailleurs elle a toujours su tirer le meilleur du portefeuille de ses clients et cela, bien entendu aussi, pour le plus grand bénéfice de la banque. Elle n'arrive pas à comprendre que ce Boixo ne fasse rien de son argent. Cela fait des mois qu'il a disparu et il vient de sortir une grosse somme. Que trafique-t-il ? Si seulement elle pouvait convaincre quelqu'un de proche, quelqu'un de sa famille pour essayer d'infléchir l'entêtement ridicule de cet homme. Mais bien sûr c'est impossible à cause du secret bancaire. Il faudrait qu'elle réussisse d'abord à le joindre mais monsieur Boixo n'a même pas de portable ! Peut-être qu'en se faisant passer pour une amie elle pourrait obtenir au moins une adresse auprès des siens ? Elle n'a pas dit son dernier mot, Maria Dolores Segundo arrive toujours à ses fins, elle a toujours rempli sa mission. En ce jour du mardi 15 octobre, prenant bien sûr en compte le décalage horaire, elle va téléphoner dans la région parisienne chez les parents. Elle a trouvé le numéro sur internet...mais les nouvelles de France ne sont pas du tout ce qu'elle attendait, car elles sont étranges : on dit qu'Eusebio Boixo Sanchez est mort l'année dernière. **Il aurait été assassiné !**

Journal

Lundi 21 octobre (dernier jour)

Je suis en train de réfléchir à ma nouvelle destination sur la mappemonde quand j'entends le bruit d'une moto. Je tends l'oreille depuis ma baignoire car c'est jour de toilette, peut-être va-t-elle passer devant la bergerie et continuer sa route ? Pas du tout, le moteur a été coupé. Quelqu'un arrive. Deux coups portés, pierre contre fer, ébranlent la porte. Qui cela peut-il bien être ? Je quitte mon bain en catastrophe et me sèche sommairement. Pas assez vite cependant pour éviter deux nouveaux coups nerveux. J'ouvre, les cheveux en pétard. Carlos se tient sur le pas de la porte en blouson de cuir, l'air angoissé. Son trial, penché sur la béquille, est maculé de boue. Lui-même est crotté de la tête aux pieds. Qu'il se rassure, je ne lui rachèterai pas ses bottes cette fois.

« Monsieur Boixo, la police va vous convoquer ! Il fallait que je vous prévienne ! Dès cet après midi ou demain à la première heure. Il y a votre photo dans les locaux de la « policia provincial » à Ushuaia, ma mère y travaille. Quelqu'un vous a dénoncé !

- Quelqu'un ?

- Quelqu'un du village. Il faut partir le plus tôt possible. Je ne veux pas qu'on vous fasse du mal.

- Merci Carlos, merci pour ton amitié...mais sais-tu ce que l'on me reproche ?

- Non et je ne veux pas le savoir. Tout ce que je sais c'est que ça rigole pas ! Le mieux c'est de partir, et vite. Prenez le chemin de la forêt et suivez-le à flanc de montagne en direction de l'ouest. N'essayez pas de monter jusqu'aux crêtes, elles sont dangereuses. Contentez-vous de contourner le massif, vous serez à couvert et au bout du chemin, dès ce soir, vous pourrez voir le canal et les lumières d'Ushuaia. Essayez de dormir chez l'habitant, ni vu ni connu, près de la station YPF. Elle se trouve à l'angle des avenues Maipu et Fadul. Le matin à sept heures je sais qu'il y a un bus pour Rio Grande. Prenez-le et vous pourrez disparaître. Bonne chance monsieur Boixo...pardon, vous vous laviez les cheveux ?»

Ainsi donc, selon le candide lui même, j'étais arrivé au bout du monde pour être encore obligé de disparaître. Quant à mes cheveux, je ne sais pas si c'était vraiment le moment. Je verrais peut-être tout à l'heure. Depuis le départ de Paquita j'avais abandonné les miroirs partant finalement du principe qu'on élimine tous ses défauts en ne leur accordant aucune attention. Je remerciai de nouveau Carlos, chaleureusement, en soignant mes adieux du mieux possible malgré la contrainte de l'urgence et la connotation du danger. Je le vis repartir sur sa moto, pétaradant à travers la boue et la neige et réalisant à quel point il avait dû se donner du mal pour arriver jusqu'ici.

13 heures. C'est le grand départ. Je ferme en laissant la clef sur la porte. Un dernier regard au bâtiment. Qu'était-il arrivé à ce pauvre berger avant que je ne vienne ici vivre à sa place ? Je ne le saurai jamais mais mon sort n'est pas beaucoup plus enviable. Pourtant j'ai retrouvé le calme nécessaire face à l'adversité, préservant la force et l'unité de ma raison. Peut-être que cette maison porte malheur après tout. Je regarde là-bas les bonhommes de neige ou ce qu'il en reste. Ils sont réduits à l'état de simple menhir, à moitié fondus et tous ont perdu leurs yeux...ils ne voulaient pas voir ça. Adieu mes amis. Je crois avoir compris pourquoi

j'aime tant les enfants. Ils représentent un formidable champ des possibles, de rêves et d'espérance. Pour celui qui peut sauver ses rêves, l'enfance ne sera pas perdue. Il ne se sera pas laissé dévorer vivant par le temps qui passe. Peut-être que l'on devient artiste pour cela : résister à l'Ordre cannibale de l'oubli et de la mort.

15 heures. Je marche dans la forêt, l'esprit totalement accaparé par la résolution de ma fuite. Il y a bien un sentier mais celui-ci se divise régulièrement en plusieurs voies plus ténues et je ne sais trop laquelle choisir. Il m'est arrivé de suivre des subdivisions qui disparaissent purement et simplement au bout d'un moment, ce qui m'oblige à couper à travers bois pour retrouver une autre sente. Pas si évident et cela me fait perdre du temps. J'ai eu vraiment l'impression de n'être accompagné d'aucune vie dans cette forêt, jusqu'au moment où j'ai entendu les motos. Ce n'était encore qu'un vrombissement de guêpe dans la montagne et je me suis approché de la lisière de la forêt pour voir. Caché derrière les arbres j'ai pu observer de loin sans être repéré. Là-bas en contrebas, sur le versant dégagé, quatre motos attaquent la pente de plus en plus raide. La neige est molle et trop épaisse. J'assiste à leur enlèvement lamentable, elles n'iront pas plus loin. Mais les hommes à pied, oui. J'ai un mauvais pressentiment, ils portent des brassards rouges. Finalement les chiens enragés de la justice auront été lâchés sans attendre. Instinctivement je me mets à courir... Lorsque j'étais enfant ma mère a concouru bien malgré elle à mon développement sportif. J'ai appris à courir car j'avais peur des chiens et comme elle m'envoyait tous les soirs, pendant les vacances, chercher du lait à la ferme voisine, je devais traverser un long no man's land où s'amassaient les ombres. Au retour c'était pire. La nuit était tombée et les chiens du pays se mettaient à hurler à la mort parce qu'ils sentaient ma présence. Et pourtant je n'étais qu'un enfant qu'on aurait égorgé avec le petit doigt. Là-bas, au temps béni de l'innocence, je ne savais pas qu'un jour ce seraient les hommes que j'aurais à mes trousses et qu'ils me traiteraient comme un assassin.

Dans les sous-bois le manteau neigeux a fondu plus rapidement qu'ailleurs ce qui génère de longues séquences où la lecture des traces devient plus difficile. Lorsqu'une plaque de neige me barre le passage, je fais des détours invraisemblables pour ne pas trahir la présence de mes pas. Mais tout cela reste aléatoire, s'ils gagnent du terrain sur moi ils finiront par me débusquer. Me voilà rendu, poursuivi par d'impitoyables justiciers, à ma condition de fugitif

et je sens une rage monter dans le cœur. Dans la gesticulation atroce des poursuivants et de leur proie, je vois comme un condensé de l'espèce humaine, ce singe qui a mal tourné. En cet instant assourdi cruellement par le réveil d'une alarme je réalise que l'Homme est le contraire de la liberté. C'est affreux, j'en suis persuadé maintenant et je n'ai plus qu'à le crier dans ce val des désespérés et jusqu'aux murs de l'enfer où j'écrirai mon nom ! Méritons-nous ce pain que l'on mange, nous qui nous sommes inventé un dieu pour aimer à notre place !

17 heures. Je ne les vois pas encore mais je les sens comme je sentais les chiens dans mon enfance. Quelle distance nous sépare, je ne saurais le dire mais ils ne me lâcheront pas, même en courant des heures. Je suis hors d'haleine. Comment ont-ils fait pour me retrouver si vite ? Je crois pouvoir répondre à la question : c'est parce que la direction de ma fuite était trop prévisible. Comme il existe dans bien des montagnes un chemin de contrebande, ici j'ai peut-être emprunté le chemin séculaire des parias et des désespérés. Mon sac à dos ne me gêne pas contrairement à la mallette. Elle m'empêche de courir normalement, Il faut m'en délester à tout prix. Je vais choisir un endroit singulier où je pourrai la retrouver plus tard sans chercher trop longtemps, par exemple cet arbre creux à ma droite avec le profil de De Gaulle. Je n'ai pas le temps de trouver un arbre avec le profil du ministre des finances. Voici donc élue ma poste restante, gardée dès ce soir peut-être par quelque sage et vieil hibou. Car seule peut me sauver la nuit. Je l'appelle de mes vœux désormais, pourvu que vienne le crépuscule. Que la vision de tous ces fous furieux me soit dérobée, et que dans l'ombre réparatrice s'évapore l'odeur du sang.

Mais ma prière va rester lettre morte. Ni les dieux ni les anges, nul ne m'écoute. Mais en revanche je vais entendre, moi, la profonde et détestable coda du destin : droit devant moi, au fond des bois, des chiens arrivent en aboyant. Ce sont les chiens-loups de la patrouille cynophile de Terre de Feu qui travaillent en collaboration avec Interpol. On m'a encerclé ! Mon corps a réagi tout seul, j'ai bifurqué immédiatement vers les cimes, à angle droit, et je joue mon va-tout. Ce qui m'a perdu c'est le vent dans le dos. Cela a permis aux chiens de me flairer mais de temps à autre ils perdent l'odeur, tournant, fébriles, et se taisent en attendant de la retrouver. Ils m'allouent ainsi quelque sursis où je recrée un écart. Je sais qu'à chaque bouffée de courants d'air ils vont inexorablement reprendre le fil qu'ils avaient perdu.

17 heures trente. Je sors de la forêt et m'engage à corps perdu dans les « neiges éternelles ». La pente devient extrêmement raide et ma progression lente à pleurer. La crête se trouve à moins de cent mètres plus haut. Elle se caractérise par une paroi rocheuse sans neige ni glace car nous sommes côté nord, là où vient le soleil. Pourrai-je passer ? En attendant les chiens se sont remis à aboyer. La peur me donne des ailes. Un souffle puissant m'accompagne, une force inhumaine, terrible et rouge bat dans les forges de ma poitrine. J'ai envie de rugir, de punir ceux qui m'oppressent parce qu'ils ont fait de moi un étranger, une bête sauvage que l'on va traquer, blesser, acculer devant la toute puissante laideur du monde.

Pris dans cette couche épaisse de neige, je m'arrache littéralement, mètre après mètre, comme un malheureux dans les sables mouvants, comme si je traînais derrière moi le poids incommensurable de ma vie. Et les chiens ne font pas beaucoup mieux. Je les vois s'engager en bas sur la pente au sortir de la forêt, sauter, disparaître dans la neige et réapparaître, mus par un ressort indécent. Leurs maîtres ont été distancés.

J'atteins enfin la base de la paroi. Trois à quatre mètres de roche me surplombent. J'essaie de trouver un endroit où m'agripper. Je n'ai jamais fais de varappe, il va falloir improviser. Un appui pour le pied et une prise pour la main droite, maintenant un autre appui pour le pied gauche et une nouvelle prise pour la main gauche et ainsi de suite. La pierre est gelée. Je m'élève lentement, les chiens arrivent. Ils ont bien essayé de sauter mais leurs crocs se referment sur le vide. Ils m'offrent le spectacle de leur fureur impuissante, un spectre recouvrant la laideur et la méchanceté de l'ogre. Il ne me reste plus qu'un mètre à gravir mais si je tombe je suis mort. Mes muscles tendus se raidissent à force et mes mains endolories vont bientôt crier grâce. Je dois absolument trouver une autre prise, même, s'il faut, celle de l'acrobate ou du funambule et tout oublier grâce au pouvoir du calme. Oui se calmer, se calmer pour voir, toucher, comprendre et ça passe ! Enfin debout sur la crête, pendant quelques secondes, je domine les sommets en ayant repoussé les ombres et je suis le roi du monde, nanti d'une gloire éphémère. Mais quand je me retourne sur l'autre versant de la montagne, au sud, là où le soleil est remplacé par l'ombre, je peux à peine contenir mon effroi. L'épouvante a remplacé la joie car le roc dévale pratiquement à pic et tout n'est que désolation glacée. Au-dessus du vide je reste suspendu, pétrifié, créature insensée hypnotisée par l'abîme. C'est l'obstacle suprême. Si je me jette les pieds en avant il me faudrait un «

frein » quelque chose qui puisse me ralentir. Je pense immédiatement au crucifix, il va me servir de piolet. Je le sors de mon sac et le coince fermement sous un bras. La partie de la croix qui soutient la main du christ va dépasser et racler profondément la glace. Ce sera mon soc pour ouvrir en deux ces masses infranchissables et hostiles, ma charrue improbable de laboureur de l'impossible. Une façon comme une autre de marcher sur les eaux. Je saute sans réfléchir en retenant mon souffle. Mon corps tout entier se met à vibrer sur son piolet improvisé, de plus en plus vite, de plus en plus fort dans sa chute vertigineuse. Tel un bobsleigh humain je dévale à toute allure une pente dangereusement raide. Il faut absolument que je maintienne mes jambes en avant car si je perds le contrôle de ma descente je vais me mettre à tourner et je me tuerai. Derrière moi, dans une musique horrible, le saphir de mon crucifix raye la montagne et laisse un long sillon sur la glace au cœur de cette nature qui se voulait indomptable. Je serre la croix de toutes mes forces ne faisant plus qu'un avec elle malgré les chocs continus et les violents soubresauts. Et surtout elle m'empêche d'atteindre une vitesse exponentielle, gage de tous les fracas. J'assiste à ma descente dans le précipice avec un regard aussi froid que ce monde. Pourtant je suis en état de guerre, capable de m'attendre au pire, je l'ai accepté.

Cela n'a duré que quelques secondes. Par mes yeux résolument ouverts je comprends devant moi que la pente s'arrête, qu'il y a une fracture, une falaise, un gouffre. C'est à travers ces yeux là, ces yeux agrandis par l'angoisse que je vois arriver le vide, un vide inconnu où vont s'ouvrir les ailes de la mort. Alors, crispé dans le réflexe ultime d'une résistance opiniâtre, mon corps crache son venin, attaque par la voix le vertige imminent, et je m'envole dans un long cri à travers le silence de l'espace jusqu'à la fin, jusqu'au choc... dix mètres plus bas dans un matelas de neige. Je viens de me planter les pieds en avant dans un énorme ressac. La chute, quoi qu'amortie, me laisse complètement sonné. Ma tête me fait mal. Il faut m'extirper de ce cratère que j'ai creusé en tombant. Si je n'ai pas lâché le crucifix, que d'ailleurs je décide de garder, j'ai par contre égaré mon sac. Pas le temps de chercher. De toute façon, j'ai mon portefeuille sur moi. Où sont les gens qui me poursuivaient ? Il n'y a personne sur la pente, seulement des têtes sur la crête, avec pour certaines un talkie-walkie ou un téléphone sur l'oreille. Le temps de reprendre mes esprits et je repars en avant sur le versant de la montagne comme un enragé. La neige profonde et mouillée m'empêche de

progresser correctement et bientôt je serai trempé jusqu'aux os. Mon but est d'atteindre la forêt un peu plus bas, de rejoindre la ville mais surtout d'attraper la nuit. C'est une course contre la montre qui s'engage : puisqu'ils ne peuvent pas franchir les crêtes ils vont revenir sur leurs pas, eux et leurs chiens, pour contourner le massif et me pincer dans la descente sur Ushuaia, car nous courons tous à présent sur cette montagne mais pas sur le même versant. Là-bas la chaîne se termine brutalement comme un serpent à qui l'on aurait coupé la tête. Si j'arrive au bout avant « la meute » avec toujours vent de dos, les chiens ne pourront pas me sentir. Il faudra retrouver le fil de ma piste au sol. Beaucoup de temps perdu et pour moi une bonne lueur d'espoir. Mais s'ils me précèdent alors je serai perdu.

18 heures. Il y a une clairière énorme dans la forêt et pour ne pas perdre de temps j'ai coupé au plus court. Résultat je me suis retrouvé à découvert de longues minutes. Et bien sûr, contre toute attente, un hélicoptère m'a survolé juste à ce moment-là. Il était impossible de ne pas me voir, pourtant il a continué sa course vers les crêtes. Il m'a ignoré. Je ne comprends pas très bien ce qu'il se passe.

18 heures trente. J'ai un petit problème, il faut que je reprenne mon souffle. Le froid m'a saisi tout d'un coup à la gorge en même temps que la fatigue. Je suis trempé et je n'ai plus la force de courir. On ne fuit pas en marchant, on se fait reprendre. Je me jure pourtant violence, je m'exhorte à défendre ma liberté, je m'énerve, je me déteste, je n'en peux plus. Me voici misérable, le cul posé sur un arbre couché, la tête entre les mains. J'ai fermé les yeux, était-ce une désertion ? Je ne supporte plus cette réalité. L'énergie m'abandonne. Des bancs de brumes flottent à l'intérieur de ma carcasse, mes veines charrient des glaçons. L'azote fume par mes yeux, je vais vomir du brouillard...j'ai froid, terriblement froid. Tel un automate je me relève pourtant, essayant de reprendre le fil de ma survie mais je suis affublé d'un marcheur constipé là où je devrais filer comme le vent. Pire qu'un coup de massue, c'est un coup de grisou. Je ne sais pas ce que j'ai et je vais perdurer d'interminables minutes dans cet épuisement, incapable de retrouver un second souffle, impuissant à rallumer la vie. La défaite, c'est un feu qui ne prend pas...et puis il y a eu ce bruit de pétarade, là-bas, juste derrière les arbres. En fait la curiosité me fait momentanément oublier ma misère. Je découvre qu'en bas de la pente la forêt s'achève en bordant un chemin côtier. La mer ! Je ne l'avais pas vu tant la frondaison était épaisse. Un type arrive sur une espèce de machin à

moteur mais qu'il fait rouler aussi beaucoup en pédalant : c'est un vélo Solex ! On voit des jambes et des roues tournicoter dans l'espoir de faire avancer ce tas de ferraille obsolète. Mais cela tient beaucoup plus du brimbalement que du simple déplacement et, bien sûr, dans un bruit totalement disproportionné. Béret sur la tête et mégot vissé aux lèvres il n'a rien d'un « artiste local ». Je le hèle au passage, sur le chemin délivré de sa neige, un tantinet boueux.

« Holà, ombre, me puede llevar ? »

- Où donc allez-vous ?

- Ushuaia, c'est loin ?

- Montez »

Et me voilà vauté sur le porte bagage, jambes écartées et légèrement relevées, dans une position digne d'épouvanter les canons de la race Arienne. Nous avons fait cent mètres. J'ai eu le temps d'apprendre que c'est le fils d'un rapatrié d'Afrique, un pied noir au Chili ! Et qu'il collectionne les voitures Peugeot de l'époque...et les Solex.

Et puis les flics sont apparus derrière les frondaisons dans un concert d'aboiements. J'ai serré les fesses et cru même un instant que j'allai miraculeusement passer, « déguisé » en innocent. Jusqu'au moment où l'un des chiens, de loin, s'est intéressé à nous. La bête aux oreilles pointues a commencé à nous courser. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire elle était sur nous et on a eu beau crier « chito ! » et brandir le crucifix, la voilà qui plante ses crocs dans le pneu arrière d'un violent coup de mâchoire. C'est un pesant et brutal vol plané. Nous nous retrouvons les quatre fers en l'air et paralysés car dès qu'on bouge, le monstre se met à grogner. Son maître arrive en courant. « Vos papiers s'il vous plait ». C'est terminé.

En ce dernier jour de sa liberté, Eusebio s'est fait devancer par les hommes de la police. Dans l'ultime descente sur Ushuaia, ils lui ont barré la route et lancé les chiens. Un sentiment d'hostilité notoire perdure contre lui car l'un des leurs s'est tué en plongeant de la crête à sa suite. Il n'avait pas compris que le fugitif avait « un frein ». Propulsé par la témérité de sa jeunesse, le flic s'était dit que si l'autre pouvait le faire, lui aussi. D'ailleurs son corps est venu choir non loin du fugitif, en bas. Si celui-ci avait cherché son sac, il l'aurait découvert.

Avant de tomber sa dernière vision aura été les lumières d'Ushuaia, la ville rêvée du bout du monde où on allait le jeter en prison. Il se retrouve dorénavant en apnée profonde, conscient que la terre est devenue trop petite pour que perdurent les rêves. Le bout du monde, ça n'existe pas. Il a vu partout se dresser les bûchers où brûle, comme des millions de livres, la liberté perdue. Tout est compté, pesé, tracé, même votre ombre. C'est terrible un monde où l'on ne peut pas disparaître !

Au tout début de sa fuite il avait cru être poursuivi pour détournement de mineur. Puis un doute l'avait assailli : et si c'était encore plus grave ? Et s'il s'agissait du Rio Sil ? Effectivement, ce qu'on lui dit le remplit d'effroi : il était recherché, frappé sous le coup d'un mandat d'arrêt international, pour être entendu dans l'affaire de la disparition de monsieur Charles Edouard de Tremblenit. Que faire, que penser et surtout que dire ? Le plus simple serait de raconter la vérité...toute la vérité ? Ne serait-ce pas dégoupiller une grenade et s'offrir en pâture aux sarcasmes de l'incrédulité ? Car honnêtement, qui pourrait bien croire à son histoire ? Quant au capitaine Mangin, il se frotte les mains de l'autre côté de l'atlantique, il jubile au point de parler à sa femme de cette affaire, dans le détail, alors qu'un mur depuis longtemps séparait sa vie privée du professionnel. Il ne sait pas encore qu'il n'en a pas fini avec les surprises.

20 Novembre 2019.

Base norvégienne de Troll en Antarctique. Olaf et Nilsen vont faire des relevés sur la côte à bord de leur engin à chenilles. Il fait beau, la température avoisine les 0°, ce qui est beaucoup pour la saison et il n'y a pas de vent. Un miracle ici. Cela fait cinq mois qu'ils travaillent d'arrache-pied au sein de leur mission scientifique basée sur le territoire de la Reine Maud, par 72° 00, 12' S de latitude. Cette fois la météo leur garanti un « cessez le feu » de 24 heures. Ils vont pouvoir se détendre et travailler dans les meilleures conditions. Ce temps exceptionnel inviterait à la promenade, pour ne pas dire à la rêverie et, d'après les anciens de la station, il existait autrefois un port de baleiniers dans le secteur. Il se situe à tout juste une heure de marche au Nord-Ouest de leur dernier point de relevé. De nos jours, bien sûr, tout doit être en ruine mais cela vaut certainement la peine d'y aller jeter un coup d'œil. Leur mission accomplie, ils laisseront leur véhicule sur place et continueront à pied car chaque litre d'essence est précieux et on ne peut décemment la gaspiller, même exceptionnellement, pour un trajet dédié au loisir. Donc ils marcheront, avec à l'esprit cette idée amusante qu'ils sont devenus des « matamores » des neiges, aguerris depuis 150 jours aux rigueurs d'un univers blanc. Et puis cela leur fera du bien de partir sans pression avec pour seul but de partager la beauté du monde, échanger des souvenirs et profiter de la liberté si rare avec, pour clef de voûte, l'humour sans qui les relations humaines se dégraderaient dans les milieux extrêmes. Ce sera un moment de récréation pour ces touristes improvisés dont le regard reste malgré tout celui du scientifique.

Quand il était tout jeune, Nilsen avait en dehors des sciences de la terre, la passion aussi des films fantastiques. D'après lui, les plus inspirés d'entre eux préfiguraient sans doute le monde de demain. Des gens se trouvaient donc en capacité de voir certains aspects de l'avenir. S'il avait eu lui même quelque talent de cinéaste, il aurait présenté l'Antarctique à sa juste valeur. Car, il ne sait pourquoi, mais il a toujours eu l'intuition que ce continent se révélerait capital pour la survie de l'humanité...un jour. Alors il essaie d'imaginer ce monde débarrassé de sa

glace, le chamboulement géographique et le réamorçage de la vie sur terre. Pour un scientifique, c'est une fleur que l'on dessine sur une page de mathématiques.

Olaf, lui, reconnaît que dans sa prime jeunesse le film de Frankenstein l'avait profondément marqué. A tel point qu'il connut à ce moment là un penchant invouable pour les films d'horreur. Cela n'a pas duré. Dans la longueur d'une vie, que l'on soit brillant ou pas, difficile d'éviter l'accident d'un travers.

Or les voilà partis « pour leur compte », après le travail, en laissant la trace de leurs bottes sur la neige glacée. Et de fil en aiguille ils vont échanger ainsi pendant près d'une heure jusqu'au moment où, soudain, sortant d'un banc de brume apparaissent les structures rouillées des anciennes installations du port, avec la mer en arrière plan. Un paysage digne de l'apocalypse. *Ils étaient les deux seuls survivants après la fin du monde et ils en contemplaient les stigmates impressionnants.* Surtout le cargo, à moitié coulé, qui paraît plus récent. Il s'est échoué sur les hauts fonds de cette anse, la coque probablement déchirée. L'eau arrive presque à hauteur de l'ancre, mais les ponts « au sec » et la cheminée en bon état n'ont été investis que par le vent et la glace. Olaf et Nilsen, d'un même élan, n'ont qu'un seul désir : visiter l'épave. Ce sera facile parce qu'à tribord, elle s'appuie sur une langue de roche enneigée qui vient jouxter le pont inférieur. Le navire fantôme, avec très peu de gîte, semble amarré pour l'éternité à son quai de glace. Il y a quelque chose d'émouvant à pénétrer un espace créé par l'homme et qui reste le témoignage silencieux de ce qui fut le théâtre de la vie. A n'en pas douter, c'est de l'ordre du recueillement. Très vite, sur le pont arrière, ils vont faire ensemble une découverte macabre : le cadavre gelé d'un homme, bien conservé. Il est étendu sur le dos, raide comme un poteau, la tête à peine penchée. A-t-il regardé les étoiles avant de mourir ? Les oiseaux lui ont mangé les yeux. Entre ses doigts maigres, serrés comme s'il fut un livre ancien et précieux, il tient un cahier rouge tout pareillement gelé. Les deux hommes ne touchent à rien. Il faut revenir d'urgence et signaler cette tragédie ! Partir à contre jour dans la lumière d'un soleil froid peint par un faussaire; plonger à contre sens sous le masque de ce ciel, le plus souvent convoqué par les forces obscures.

En quittant le navire, sur la proue, la glace en fondant laisse apparaître un nom : « Rio Sil ».

Le capitaine Mangin exulte. On vient d'apprendre par le canal de l'ambassade de Norvège, plus d'un an après sa disparition, qu'un ressortissant français du nom de Charles Edouard de Tremblenit a été retrouvé mort à bord d'une épave sur les côtes de l'Antarctique, plus exactement les terres de la Reine Maud. L'information est à prendre au conditionnel car elle n'est étayée que par le journal qu'il tient entre ses mains et dont la neuvième et dernière page se termine par un testament signé. Le pauvre homme cite souvent son fils dans la passation de ses biens, souhaitant sans doute le meilleur pour son descendant. C'est un geste tourné vers l'avenir, un passage de témoin par lequel il lui transmet de nouveau le cadeau sacré de la vie. C'est le mouvement de l'espérance. Dans son cœur Edgar n'a jamais été aussi vivant. Mais c'est surtout un drame initié par la servitude du malheur car il lui a tout donné, il a fait ce qu'il n'avait jamais pu faire avant, avouer son amour, s'abandonner à la vérité de ce sentiment sans savoir que son fils était déjà mort ! Sans savoir qu'il était trop tard !

En préambule il avait expliqué par un mot bref et laconique que le dénommé « Eusebio Boixo Sanchez », qui était aussi sur le bateau, n'était pas responsable de sa mort. Mais cette déclaration, pour le moins abrupte, n'attise en vérité que l'énigme, car des questions il en arrive en nombre, à commencer par le manuscrit lui-même dont l'écriture diffère à la neuvième page, laissant présager que les précédentes ont été écrites par un autre homme. Quant au cadavre, un test ADN va devoir confirmer son identité. La dépouille va être rapatriée dans un caisson frigorifié pour les analyses ainsi que l'autopsie, sans oublier la reconnaissance du corps par les proches.

La sonnerie du téléphone déchire le silence. On dirait que le jour J est arrivé. Anne Sophie de Tremblenit est instamment priée de se rendre à la morgue de l'hôpital de Pau reconnaître le corps de son mari. Nous sommes le lundi 10 décembre 2019. Plus d'un an après sa disparition, le rideau se lève sur le dénouement. Son cœur s'est mis à battre à toute allure. On lui a appris que Charles Édouard est mort blessé par balle, et donc peut-être assassiné ! Cela confère à sa disparition un caractère plus dramatique encore.

Le moment le plus terrible approche. Elle a été prévenue, on a essayé de la préparer à une vision atroce. On ne peut l'éviter, c'est absolument nécessaire. Assistée par le capitaine Mangin et le médecin légiste, elle se tient prête, droite et courageuse dans sa robe de deuil, le visage d'une extrême pâleur. Après la mort de son fils, survenue il y a tout juste un an, la

voilà de nouveau confrontée au malheur. L'océan lui a rendu son époux mais que lui reste-t-il ? Le monde s'est écroulé autour d'elle. Fervente catholique, l'orage de la révolte gronde en elle. Un incendie ravage son cœur dont elle voit s'ébranler les convictions. Elle s'est surprise, torche en main dans la nuit, à courir au travers de ses propres ruines en criant de toutes ses forces : « Dieu, pourquoi tant de haine ! ».

L'interne en blouse blanche enlève le drap qui recouvrait le mort...pétrifiée, elle reste pétrifiée. C'est bien lui le compagnon de sa vie, l'homme qui a partagé son feu et traversé le temps. C'est bien son mari allongé sur ce drap froid, cet étranger à présent, presque méconnaissable et dont l'intimité perdue s'est figée dans le masque de la mort.

Journal

Premier février 2020.

J'ai fais trois mois de prison à Rio Grande. C'est une expérience par laquelle on réalise brutalement la lourde signification de la captivité, sa gravité, sa corpulence. C'est un monde de fer qui rationne la lumière et dans lequel on tourne en rond, chaussé de semelles de plomb. L'enfermement physique est ce mur où l'on fusille tous vos rêves, le déni de toute volonté. Ha ! Liberté, ma chère liberté ! Je ne pourrai pas oublier que c'est là, à travers les barreaux de ma cellule, que j'ai vu briller la croix du sud !

Aujourd'hui, direction l'aérodrome local, on va me transférer à Buenos Aires où m'attendent deux types d'interpol qui devront me raccompagner en France sur un vol régulier. Nous embarquons sur un modeste avion à hélices des lignes intérieures Argentines. Je pense que le coucou fera plusieurs escales. Deux policiers m'encadrent. Les autres passagers, peu nombreux, sont des militaires car l'appareil transporte principalement du fret. C'est à l'aéroport international qu'ils se débarrasseront de moi en me remettant à la police Française. De l'autre côté de l'atlantique les choses difficiles vont commencer. Je n'ose imaginer ce qui m'attend. Quant à mon séjour dans l'univers carcéral je n'en parlerais plus jamais si je n'avais rencontré le Père Feas, originaire de San Salvador. Un émigré comme moi. J'ai demandé à le voir tous les jours et sa présence m'a véritablement réconforté. Au

début, loin de m'imaginer l'amitié, j'avais au contraire tout fait pour le brusquer. Invoquant la couleur politique de mon père, je pensais que le « fils de rouge » par sa seule filiation le dérangerait...Pas du tout ! Il n'en avait rien à faire que je sois communiste ou fasciste, un héros ou un assassin. Sa bienveillance, sa disponibilité, son écoute, son extraordinaire faculté de vous comprendre m'ont forcé le respect. Pour la première fois je parlai à quelqu'un habité par l'esprit saint, un homme à qui l'on peut tout dire. Je lui ai confié « mon » crucifix à ma sortie de prison en précisant que je viendrais peut-être le chercher un jour. A l'intérieur, bien à l'abri, j'ai caché le journal. Pour ce qui est du reste de mon séjour aux prises avec mes compagnons de cellule, cela restera dans ma mémoire comme un moment opaque, un œil de poisson flottant à travers le bruit d'une chasse d'eau et qui m'a caché le soleil.

La jonction entre les deux polices s'opère à la cafétéria d'Ezeiza . Je suis arrivé là, bien escorté mais libre en quelque sorte. Cela ne va pas durer. D'entrée de jeu mon nouvel accompagnateur, flanqué de son acolyte, marque son territoire pour me signifier qui est le patron. Il m'a brandi à la figure sa carte de police, dopé, gonflé à bloc par ce totem phallique tout puissant et sans coup férir nous menotte, chacun son poignet. Me voilà bien attaché comme un criminel et la cible de tous les regards. Il aurait pu se présenter autrement. Il y avait longtemps que je n'avais pas entendu le son de ma langue maternelle. Après cette longue coupure je suis désolé qu'il me parvienne par la bouche de la personne la plus antipathique et la plus désagréable qui soit. Je n'apprécie pas du tout cette douche froide et ce numéro de cirque. En gros, il est en train de me dire en Français mais aussi dans toutes les langues, en braille et même en langage des signes : « Tais-toi et avance, grosse merde ! »

L'attente est horriblement longue. Nous finissons par commander un café. Pas si facile avec la main gauche. Je peux payer ma consommation car on m'a rendu mon liquide à ma sortie de prison. Je me sens misérable avec mes affaires complètement fanées dans un univers artificiel et clinquant. Si seulement je pouvais m'occuper d'une manière ou d'une autre mais je n'ai rien d'autre à faire qu'à supporter, stoïque, le spectacle peu réjouissant de ma vie, ce qu'il en reste, ce qu'elle est devenue. Mon surveillant fait tranquillement ses mots croisés. Son collègue, plus effacé, s'absorbe dans une série noire, tous deux à des années lumière de toute question existentielle. Le « patron » a voulu dès le début s'imposer à son prisonnier, à la limite de la caricature, et c'est exactement l'inverse qui se produit. Je ne ressens qu'un

mépris exacerbé pour ce flic et sa tête de maquereau. Me voilà entre les mains d'un magnifique spécimen homologué, certifié, du macho déguisé en fonctionnaire de police. Je l'observe régulièrement. Le décalage horaire ne doit pas lui réussir, ou son dernier encas, car il se trouve plus souvent qu'à son tour secoué par de nombreux renvois gastriques. Je l'imagine mal avec femme et enfants mais il est possible, après tout, qu'il ait un autre visage dans le privé. Ma seule certitude réside dans le fait d'avoir atteints tous deux une sorte de vitesse de croisière. La tension ayant redescendue d'un cran je peux comprendre à quel point seule prédomine son indifférence à mon égard. Je ne suis que du menu fretin péché dans les couches banales de la calamité humaine. Si seulement j'avais été un grand assassin ou présenté comme tel, probablement que ses prunelles se seraient allumées et qu'il me traiterait avec plus de déférence. Mon malheur vient de ce que je ne suis pas assez méchant pour mériter son attention. Ce qu'il ignore, c'est qu'il est possible, après tout, que je me présente sous un autre jour « dans le privé... »

Plus qu'une heure à attendre. L'inactivité de mon corps avachi invite l'esprit à l'évasion. Ma rêverie m'emporte loin dans un monde parallèle, les souvenirs. Je revois la Namibie et mon lumineux compagnon, N'gomo. Nous marchons tous deux sur le chemin des rois : la liberté ! Mais en réalité ma vie n'est plus qu'un mauvais film intitulé : La brute et le clochard. Pourquoi se séparer d'un ami, pourquoi partir loin de ceux qu'on aime ? Nous avons tellement ri ensemble ! Et là c'est plus fort que moi, je me mets à pouffer, hoqueter comme une 2 CV en train de caler. Pourquoi mon voisin le prend-il aussi mal ? Croit-il peut-être que je me moque du monde et qu'il s'agisse d'une provocation ? Toujours est-il que par effet de surprise il induit un mouvement de torsion sur les menottes qui me fait terriblement mal. Fini la récréation, un rictus de douleur déforme mon visage. Il faut sans tarder me justifier pour amadouer sa saute d'humeur. Je m'excuse de vivre. La détestation est en marche. Un autre problème va survenir très vite. J'ai besoin d'aller aux toilettes et il me prévient qu'il n'est pas question de me détacher. Il faut que je pisse avec cet individu collé aux basques. Je fais bien une tentative mais je me retrouve complètement bloqué...il a une chevalière en or, quelque chose de vulgaire qui m'agace. Je ne supporte plus ce type, sa présence est une violation de mon espace vital. Je me sens très mal, j'essaie de lui expliquer que j'ai besoin de quelques

secondes d'intimité. Il me rigole au nez. Comme si les « sous humains » avaient besoin d'intimité !

« Tu feras dans l'avion ! »

Sachant que je ne pourrai jamais refermer les boutons de ma main libre, la gauche, je me résigne à quitter les toilettes sans m'être soulagé et la braguette ouverte.

Au début j'étais parti pour suivre gentiment le mouvement jusqu'à Roissy. Je m'étais fais à l'idée de prendre le taureau par les cornes et résoudre tant bien que mal mes problèmes en France. Mais plus le temps passe et plus je sens gronder et monter en moi le vent de la révolte. Trop c'est trop. Il n'y a rien de plus efficace que l'humiliation pour mettre le feu aux poudres. Le désespoir est un puissant vecteur d'action. Une pression terrible se concentre dans le réacteur de mes entrailles, bousculant l'ordre établi des configurations ordinaires de l'esprit. L'oppression générée se transforme en une énergie incontrôlable. C'est une fission. Je sais ce que cela veut dire. On a frappé aux portes interdites, on a réveillé la violence. Je sais pertinemment que je ne suis plus le même. Ce sera lui ou moi. Mes capacités sensorielles explosent. Soudain, je vois tout, j'entends tout jusqu'au moindre remuement, jusqu'au plus faible chuintement, rien ne m'échappe. Je suis dans un état de « super conscience », un truc très bizarre. Je vois le mouvement des êtres et son anticipation immédiate, comme si dans ma tête la vision du monde consistait en un jeu d'échec où j'observe les pièces avec un coup d'avance. J'ai tout de suite compris l'endroit et la seconde !

Nous marchons dans le flot des voyageurs pour embarquer au premier étage. Devant nous c'est l'escalator. Les gens et leurs bagages s'y agglutinent comme dans un entonnoir. Un enfant tout près joue avec son portable. Je sais qu'il va le laisser tomber et sa mère le grondera en se penchant. Derrière, un homme s'escrimant sur sa valise cabine, essaie de refermer la rallonge de sa poignée, insiste, désespère et sera surpris d'y parvenir soudain. Un couple d'amoureux enlacés se cherche du regard, je pressens que leurs bouches vont se rencontrer. Dehors un avion se pose sur le tarmac et le soleil sur la carlingue va projeter un reflet métallique sur toutes les parois de verre. Et cela va distraire un certain nombre de voyageurs dont les visages parallèles resteront, un claquement de doigt, dans la même sustentation. L'inspecteur Paul Antoine Morlac, c'est lui, l'homme qui me précède et qui me ballade au bout de sa laisse, arrive tout en haut de l'escalator. Son pied droit, jeté en avant,

plane en attendant de retrouver le sol ferme alors que son pied gauche repose encore sur la marche mouvante en acier. Il est privé d'un appui stable pendant deux secondes... C'est maintenant ! Le portable tombe, la poignée de la valise claque, des lèvres pulpeuses se télescopent, un immense éclair traverse le hall, flashant cet univers dans un instantané flottant, je saute dans le vide ! L'effet de surprise est total. Dans mon dos l'autre policier n'a pu rien faire. J'ai saisi mon poignet droit avec ma main gauche et basculé de tout mon poids en vrillant la masse de mon corps. A entendre les hurlements qu'il pousse, je pense au moins lui avoir déboîté le poignet. Il forme pratiquement un angle droit avec son avant bras. Je reste suspendu dans les airs à la chaîne qui nous relie et gigote avec un malin plaisir. Dans ces lieux hispaniques je peux entendre une série de « putain ! » qui me rappelle chaudement le pays. Il est coincé sans pouvoir descendre à contre sens l'escalier mécanique encombré par la foule et tente de me ramener en me soulevant à la force d'un seul bras. Impossible ! Il hurle de douleur. Est-il armé ? Il pourrait me tirer dessus mais il y a trop de monde et ne prend pas le risque de se retrouver avec l'IGN sur le dos. Son collègue vient à la rescousse pour me soulever, mais il faut croire que cela ne suffira pas, même en m'agrippant par le collet : je bloque toute possibilité de me remonter en coinçant mes pieds sous la structure de l'escalator. Il n'en peut plus. Je le vois sortir la clef des menottes « dans l'urgence de la colique » et trifouiller convulsivement la serrure. L'anneau d'acier s'ouvre brutalement, je tombe ! En bas je me mets à gesticuler et à hurler comme un perdu : Hay una bomba ! Fuera ! fuera ! » avec assez de force dans la voix et d'effarement dans le ton pour interpeller l'attention universelle. C'est comme si le souffle régulier du monde, dans un hoquet d'horloge, stoppait subitement l'harmonie des équilibres qui dépendait de son ressort...libérant inmanquablement la catastrophe de la folie. Instantanément, telle une ola mortifère, je peux assister à la naissance d'un mouvement de panique. La peur est un sentiment irrépressible. Morlac et son second doivent faire un grand détour pour descendre au rez-de-chaussée. Ils courent mais disparaissent bientôt enseveli par la foule qui reflue dans une confusion totale. Mon cri d'alarme a fonctionné au delà de toutes mes espérances. J'en profite pour faire comme tout le monde : prendre les jambes à mon cou dans la bousculade générale. Ils ne me reverront pas. Dehors le ciel est tout à coup si bleu, les possibilités si vastes et la vie si incroyable que je touche à la quintessence du miraculé. Suis-

je vraiment allé chercher la vie, ou n'est-ce pas encore elle qui me tombe dessus ? Je m'étais assoupis dans une terrible résignation et me voilà réveillé debout, amant de la liberté primitive et sauvage, celle qui ne demande aucune permission, celle que j'embrasse éperdument. Mon évasion qui n'était pas prévue au programme met fin à cet état d'apnée épouvantable que je subis depuis des mois. Je respire de nouveau ! Je crois en ma part d'inconnu, et qu'on peut être sauvé. Je crois en la miséricorde et qu'on peut aimer. Je crois en mon frère de silence, et qu'il faut nous réunir, oui je crois en nous, bannières vivantes et maîtres de l'espérance, ô résurrection !

TROISIEME PARTIE

ELNA VALDERON ORTIZ

Je suis née à Valparaiso, au Chili, de l'union de Don Pedro Manuel Ortiz et de Dona Teresa Marta Sanz. Deux riches familles dont la fortune a fleuri et fructifié, pour l'une dans l'activité du port, et pour l'autre dans la frénésie de l'immobilier. Par la grâce de Dieu et des tous puissants arrangements, je suis venue au monde pour asseoir les fondations d'un couple au « règne » extrêmement prometteur. Personne ne se doutait à l'époque que je resterais la seule héritière du nom et qu'avec moi un minuscule grain de sable menacerait de gripper la merveilleuse machine. Il n'y aurait finalement, et fort dangereusement, que ma petite main pour transmettre le flambeau, que ce sentier si ténu pour sortir de l'impasse et allumer dans la nuit le boulevard des nouvelles générations. Fille unique apparue sous le signe de la mort programmée d'une dynastie, voilà ce que m'a réservé mon étoile. Descendant peut-être des lointains conquistadors espagnols, mon père, je le sais, aurait bien caressé l'idée d'avoir un autre enfant, un garçon. Mais le sort en a décidé autrement. Aussi me voua-t-il toute l'affection due à mon rang et finit par fonder sur moi tous les espoirs qu'on attend de l'avenir. Je ne savais pas encore quel en serait le prix et qu'il me faudrait, après une enfance heureuse, vivre l'exil d'un pensionnat de jeunes filles. On ne connaît que son bonheur perdu. Ma jeunesse bien trop sérieuse fut dévouée à l'étude avec ses longues plages de solitude, car si Dieu m'avait alloué la beauté, mes parents, eux, entendaient bien me pétrir d'instruction. Un port altier, une tête bien pleine, on verrait plus tard pour le cœur.

Pour faire plaisir à mes parents j'ai mené mes études jusqu'à leur terme et décroché un diplôme d'ingénieur. Mais je n'exerce aucun métier. Par faiblesse, peut-être, je n'ai rien fait qui soit très différent de nos mères ou de nos aïeules. J'ai épousé un bon parti car les mariages arrangés, en vérité, sont inscrits dans notre ADN. On m'a présenté « l'homme qu'il me fallait », d'ailleurs fort bien mit, un Valderon cumulant deux avantages, me dit-on, celui d'abord d'en pincer pour ma beauté, ce qui aurait pu passer pour banal, et l'autre, plus extraordinaire, celui d'avoir en quelques années amassé une belle fortune dans le secteur du tourisme.

Carlos Eduardo est grand, fort, pas vraiment beau mais aimable dans ses manières, avec à l'occasion un certain sens de l'humour. D'une éducation à toute épreuve, il a le sens de la

famille, le sens de la répartie et le sens des affaires. Un homme qui possède toutes ces qualités ne pouvait pas passer inaperçu dans le microcosme de la haute société. Je voyais en lui l'image du père, le fondement de l'esprit et la pérennité sociale. Alors pourquoi ne pas convoler et préserver l'ordre du monde puisque, par nature, indifférente à la passion, je n'éprouvais aucun regret à me satisfaire des privilèges inhérents à mon statut. Peut-être avais-je perdu certains repères, comme celui de l'amour avec un grand A, qu'on nous l'avait extirpé du cerveau pour former une caste à part : celle des femmes de tête. En tous les cas, j'avais une idée bien précise de ce que j'espérais obtenir en retour : très étrangement, la liberté ! Je fus en cela la plus mauvaise des mères, remettant toujours à plus tard les sacro-saints devoirs. Au lieu de faire des enfants je me suis jetée à corps perdu dans les sports extrêmes, la moto, les meetings aériens, le parachutisme et dernièrement le wingsuit.

Quand je vole, je suis libre. Il ne m'a pas été donné de vivre un sentiment plus puissant. Il domine ma vie et m'a fait découvrir que je suis vivante.

Je m'appelle Elena Carla Valderon Ortiz. Elena, c'était le désir de ma mère qui finit par avoir gain de cause au terme de la guéguerre autour de mon prénom, car mes grands-parents souhaitaient qu'on m'appelle Ana-Sofia et mon père, lui, voulait choisir Carla, ce qu'il fit au bout du compte en inversant, en guise de pied de nez, l'ordre conféré par l'état civil. Il fut le seul dès ma naissance à m'appeler Carlita comme si le diminutif pouvait arrêter le temps ou le retarder. Pour lui je serais à jamais Carlita Elena Ortiz Sanz.

La première fois que nos routes se sont croisées avec Eusebio, il me fit immédiatement l'effet d'un prince déguisé en mendiant. Ce n'était pas à proprement parler une rencontre, mais plutôt un choc inattendu entre deux pierres à feu libérant par leur proximité un flot d'étincelles. C'est très attirant un feu d'artifice, pour ne pas dire, plus grave, très fascinant. J'avais atterri tout près de lui sans le voir car il s'était aménagé une cache pour faire de la photo animalière. Au lieu d'ignorer cet individu qui sortait de nulle part, je le laissai venir et m'aider à plier mon parachute. J'aimais le son de sa voix avec son léger accent français. Il m'intriguait. Mille cinq cent mètres plus haut, au pays des longs nuages, je m'étais, dans l'éclair fatidique d'une fraction de seconde, élancée du roc de la Paolina, dévalant en vol plané tel un bolide humain, à près de 130 km/h, les espaces normalement dévolus aux condors.

Au bout d'un quart d'heure nous n'avions toujours pas rangé le matériel. Il me fit part de sa grande curiosité pour la discipline et de son admiration pour les gens assez fous pour la pratiquer. Et je les tins pour sincères. Aussi lui proposais-je pour conclure de venir nous voir le lendemain au défilé de los Pasaderos. On s'y rendait régulièrement avec le club. L'endroit spectaculaire ne manquerait pas de l'impressionner pour la raison qu'il laissait libre cours à notre soif de vertige, nous, les adorateurs du soleil, les chercheurs d'or émotionnel. Il comprendrait vite que notre plus belle pépite, c'est l'impossible !

Il vint et je n'attendis pas longtemps pour qu'il me surprenne. Il me proposa en effet d'écrire un article sur nous qu'il ferait publier dans la presse à Santiago. Il avait envie de décrire ce qu'il voyait, prendre toute la mesure d'un sport, d'un volcan selon ses propres termes, dont la lave était humaine. Pour lui rien ne pouvait engendrer plus d'adrénaline, annoncer plus intensément la fusion du courage avec le danger.

Etait-il journaliste ? Pas du tout ! J'appris à cette occasion qu'il était en recherche d'emploi et prêt à faire n'importe quoi en vérité. Voici mot pour mot ce qu'on put lire quelques semaines plus tard dans le quotidien el Mercurio du 28 novembre, et qu'il signa simplement de son prénom, Eusebio : *« Aujourd'hui est un beau jour pour mourir » Tels sont, pour le profane impressionné, les mots qui s'imposent devant les silhouettes de nos wingsuiters postés, immobiles et silencieux, sur le rebord du précipice. Ils vont sauter. J'ose à peine regarder cette scène irréelle, fatidique, où ces hommes empreints du vertige le plus absolu, l'un après l'autre, vont plonger du haut des falaises. Je voudrais préciser que parmi eux se trouve une femme d'un fort tempérament et d'un irréductible courage : Elena Carla Valderon Ortiz. On peut la reconnaître aisément à la jumelle pour sa combinaison différente en écaille de serpent ainsi qu'à la visière de son casque qui plante une tête de mort.*

La fascination est à son comble avec le démarrage du compte à rebours. Le rythme cardiaque s'accélère. Inconsciemment je me signe, moi qui ne savais plus prier. J'appartiens, de l'autre côté de l'abîme, à l'humanité qui regarde, impuissante et passive. Je sais que je ne pourrai jamais faire ce qu'ils font parce que je ne vois dans la peur du vide que profondeur inhumaine, alors qu'ils y trouvent, eux, l'attrait d'une pure exaltation.

Le signal de départ est donné individuellement et dans un échelonnement précis. Ils partent

les uns après les autres sous les ordres d'un mégaphone secoué toutes les cinq secondes par un « go » détonnant ! Et le parcours incroyable commence. D'abord ils tombent en piqué, tête en avant à plus de 130 km/h, puis se redressent en ouvrant leurs bras et se mettent à planer. C'est un saut de 300m dans des gorges profondes, en forte pente, où se pressent les eaux sauvages du printemps. Toutes les neiges du bassin supérieur s'y bousculent pendant la fonte. Ils n'auront pas cependant le temps d'admirer le paysage car c'est une zone érigée de pièges, requérant une concentration maximale. Des obstacles redoutables leur barrent la route, des rochers dressés, plantés en forme de stalagmites émergent des rapides et à travers lesquels il va falloir slalomer. Aucune erreur n'est possible dans le calcul des trajectoires. L'on passe ou l'on se fracasse. C'est d'ailleurs ici qu'un de nos hommes oiseau s'est cassé la cheville, l'année dernière, en frôlant de trop près un des colosses de pierre.

Puis la faille géologique se termine brutalement par un défilé qui sépare la montagne et se jette dans un autre vide. C'est le dernier plongeon à la cascade des enfers où nos projectiles humains passent en rase motte en sifflant au dessus de nos têtes. Par effet d'optique on dirait qu'ils ricochent, aériens, juste à l'endroit où se courbent les eaux tombant en lourde cataracte. Et c'est le sprint final. Tout à coup l'immensité de la vallée s'ouvre devant eux dans une nouvelle lumière. Écoutons en guise de conclusion ce que nous dit Elena dans cette dernière phase : « Nous claquons au vent avec une violence inouïe, contrastant avec le silence de notre course observée d'en bas. Bientôt, avec un pincement au cœur, nous rappelant notre condition de mortel, il va falloir actionner la poignée et ouvrir le parachute. Et ce sera la fin du voyage. Il n'aura duré environ qu'entre deux et trois minutes, mais quelle intensité ! Dans ce laps de temps, à la fois si court et si long, il nous aura été donné de vivre une aventure formidable, une révélation. Car à l'appel de la vie toute puissante, avec confiance et courage, nous avons répondu : présent ! Et cette merveilleuse présence ne s'arrête pas en retournant sur terre. Une fois posée sur le monde éteint et le sol raisonnable, elle perdure un long, très long moment, comme un éclat de liberté incandescent qui n'en finit pas de brûler. »

Je fais l'impasse volontairement sur la fin de l'article, les détails pratiques concernant le club, l'adresse, les modalités, les remerciements à tous les « artistes » et à toute l'équipe technique si généreusement présentée ainsi que son vibrant plaidoyer pour la discipline. Eusebio aura

jusqu'au bout, avec enthousiasme, défendu ce sport extrême en essayant de galvaniser la jeunesse.

Il me reste par souci d'honnêteté un certain détail à préciser : la fameuse « conclusion d'Elena » n'a jamais été de moi. Il a prit la liberté de parler à ma place mais c'est si joliment dit et surtout tellement vrai que je l'ai volontiers laissé faire. Pourtant je ne saurai jamais ce que vaut réellement ce papier et s'il a été accepté uniquement pour sa qualité intrinsèque. Toujours est-il que le fait de m'avoir mentionné a pu influencer le rédacteur, Julian...parce qu'il mange à la maison. D'ailleurs qui ne connaît pas mon père ? C'est le revers de la médaille : porter un nom si influent qu'il finit par fausser l'échelle des valeurs. Alors, ce qui fait l'unanimité chez Eusebio, c'est justement qu'il ignore tout cela. Le Chili est un pays nouveau pour lui et tout est à découvrir. J'aime cette situation du candide dont la démarche presque maladroite a l'avantage immense de la sincérité. Et j'ai décidé d'aider cet homme en prenant la peine de le regarder. Je sais qu'il n'est pas comme les autres, à plus d'un titre. Cette différence fondamentale m'a permis de lui accorder, certes, ma confiance et je tiens à découvrir au fil du temps s'il reste crédible et jusqu'à quel point il l'a mérite.

On fait toujours le plus beau des mariages, le plus romantique, même avec ses imprévus, car dès la nuit de noce mon père nous tomba dessus avec son sens inné des questions matérielles, bien campé dans son réalisme, et par principe incorrigiblement terre à terre. Il s'agissait du cadeau dont il voulait savoir si nous accepterions les modalités. Après avoir ouvert son carnet de chèque qu'il rangeait toujours dans la bibliothèque à côté de la bible, il s'y était penché dessus, inspiré comme un prélat debout devant le texte de son sermon. Il nous proposait de nous laisser un chèque en blanc pour payer la moitié de notre future demeure. Ce que s'empressa d'accepter Carlos Eduardo, persuadé qu'il ne faut pas contrarier les fous. Et il avait l'intention de voir les choses en grand. En conséquence notre voyage de noces s'en trouva quelque peu perturbé car nous avions en tête l'excitation du retour au détriment du séjour lui-même. La vérité c'est que nous fumes pressés de rentrer sans se l'avouer. Les « vacances » passaient au second plan. Nous étions Carlos et moi de la même engeance, de la même campagne rugueuse, issus de familles solides dont la généalogie plantait profondément ses racines dans la terre de ce pays. Au fond, nous nous imaginions descendre d'une race de

seigneurs, nous complaisant dans cette idée, la seule qui fut romanesque, et il n'y a rien de tel que l'argent pour vous acheter des origines.

Dès notre retour des îles vierges où nous aurions dû, en théorie, nous vider l'esprit dans une délicieuse insouciance et surtout butiner le miel de notre intimité, nous nous jetâmes à corps perdu, presque délivrés, dans la recherche immobilière, guettant le coup de cœur, et après quelques mois d'intense prospection, nous tombâmes enfin sur le « rêve ». Un véritable château sur les hauteurs de « Niebla Blanca », au nord d'Algarrobo, avec ses écuries, son parc, ses étendues boisées. Il avait appartenu à l'origine à Sir Douglas Mac Lohn, une des fortunes anglaises établie au Chili vers le milieu du dix neuvième siècle. La demeure avait plus de 150 ans. Il y aurait, certes, quelques travaux de réhabilitation mais l'essentiel était bien là, avec sa beauté unique et son charme suranné. Nous nous découvriions les mêmes goûts avec mon époux et je ne regrettais pas de lui avoir consenti la main. Il s'apprêtait à tout entreprendre pour notre nid d'amour, y compris de se retrousser les manches et travailler lui même, pourvu que la maison ne soit pas hantée. C'était sa seule récrimination : les fantômes. A tel point qu'il voulut passer toute une nuit à patrouiller, flanqué d'une bougie, ouvrant et refermant des portes dans la maison vide. Il ne signerait pas avant de valider cet examen et que ces lieux obtiennent leur certificat de conformité. Chacun ses manies ! Je voulus l'accompagner dans cette démarche bizarre mais que j'estimai surtout très amusante, mais il n'en démordit pas. Il fallait qu'il soit seul. Au final, rattrapé par le sommeil, il s'endormit sur un lit de camp dans l'une des innombrables chambres, ronflant impunément à la lune par la fenêtre ouverte. Nous signâmes le surlendemain. Apparemment aucun spectre ne s'était signalé dans les parages et sa chandelle n'avait pas vacillé à quelque courant d'air venu de l'au-delà. Ce fut une période heureuse où nous découvriions la concorde et la joie de nous projeter dans un monde harmonieux. Après le lancement des travaux, nous suivîmes leur avancement une fois par semaine à travers un incontournable pique-nique dominical. Tout ce qui devait l'être fut rénové, au fil des mois, dans le bruit clair de l'artisan aux prises avec le métier. Tout ce qui fait vivre un chantier fut mis en œuvre avec, à la baguette, et pour chaque discipline, une main délicate et professionnelle. Les hommes et leurs outils se livrèrent à un ballet invraisemblable d'exigence et de talent. Les couvreurs chantèrent la chanson des ramoneurs, les menuisiers dansèrent sur des parquets sentant la cire nouvelle et les sculpteurs

émérites redonnèrent vie à des statues blessées par le temps. Les façades retrouvèrent leur jolie couleur d'antan, volets et corbeaux se détachèrent dans un vert amande indéfinissable, une teinte reposante et légère comme on l'imaginerait sur des fenêtres donnant sur le paradis. La maison éclairée de soleil s'entoura de mille fleurs tandis que les allées, disparaissant dans la verdure, s'invitèrent à de mystérieuses promenades. Au loin le murmure rafraîchissant d'un jet d'eau inclinant à la rêverie...un monde fait pour oublier le monde, saisi d'une beauté impossible ailleurs. La matière amie, guidée par l'art et l'architecture, mais aussi la nature sensible s'étaient revêtues de leurs plus beaux atours pour nous séduire et parachever l'œuvre d'une fête nuptiale. Et après ? Cela dura presque deux ans. Chaque chose fut désormais à sa place et rien ne bougea plus. Le foyer se figea dans cette cage dorée, partagé d'un côté par l'attente exacerbée d'un enfant et de l'autre par mon application méthodique à ruiner ce projet. Carlos Eduardo en vint à convoquer les calendriers. Il s'en remit à la lune, au bon Dieu et au Kama Sutra, me faisant l'amour à heure fixe pour m'imposer des fêtes dignes d'une suppliciée. Le lit conjugal devint une salle de torture. Il ne comprenait pas. Nous étions tous deux fertiles, alors pourquoi cela ne marchait pas ? La réponse se trouvait dans un coffre-fort, tout près. Je l'avais fait installer dans le boudoir, derrière le miroir, pour soi disant cacher mes bijoux mais il y avait aussi, entre-autre, à l'ombre de la porte blindée...une boîte de pilules et un verre d'eau. Cette situation ne pouvait pas durer éternellement. Je savais qu'on m'attendait au tournant et que tôt ou tard il faudrait pondre, céder à la sentence de la nature et accepter mon inexorable destin. L'indépendance que je pouvais gagner par mes capacités physiques n'était qu'illusion. En réalité ma condition première relevait bel et bien de la captivité. Où que j'aille, quoi que je fasse, tout me ramenait à ce que l'on attendait de moi, et je compris sans plus me voiler la face, à quel point il est dommageable pour une passionnée de grands espaces de vivre en liberté surveillée.

L'idylle avait donc une odeur. Elle se stabilisa au zénith de sa courbe, en perte de vitesse comme au tir au pigeon, car aussi haut que l'on monte il faudra bien redescendre. Et ce moment arriva symboliquement dans ma ville natale en ce beau matin du premier novembre 2020, le jour des morts, place du marché aux fleurs recouverte pour l'occasion de milliers d'œillettes. Une vieille femme qui demandait l'aumône me croisa dans la foule en me dévisageant, et comme je passais mon chemin sans rien voir et sans rien donner, elle me punit

de ma négligence en me lançant à la figure : « Aussi belle que soit la vie, ne vous attendez qu'à la vieillesse et à la mort ! ». Cela me fit l'effet d'un coup de poignard. La sorcière avait raison, je n'étais plus heureuse, quelque chose s'était éteint dans mon bonheur.

Et comme par hasard, c'est dans ces longues périodes de doute et de fragilité qu'un inconnu se présente à votre porte. Il n'a pas eu besoin de frapper pour entrer, l'huis baillait déjà. Ce visiteur s'auréole de tous les symptômes de l'espoir incorrigible car il se présente lors que vous attendiez quelqu'un ou quelque chose. Eusebio, c'était ce marteau dans le train qui sert à casser la vitre, cette hache tombée du ciel pour vous délivrer d'un piège de cristal et, par la même occasion, vous réduire en mille éclats de verre. Eusebio pour le meilleur ou pour le pire, pour vous sauver ou vous détruire. Et comment savoir ? C'est charmant un amour, c'est sensible, c'est délicat, cela tient de l'innocence, trébuche comme un enfant et pourtant, souvent, la réalité mange nos désirs au lieu de les exaucer. Ce festin mortifère, ce carnage impitoyable s'appelle : les illusions...Il fallait savoir.

Nous prîmes rendez-vous à Santiago, dans un café, pour parler de sa situation matérielle et trouver des solutions concrètes. Même si sa précarité n'en était pas au stade de l'indigence, elle pourrait le devenir. Je ne savais pas grand chose de lui. Eusebio restait bien mystérieux et surtout pas très bavard. Cela dû prendre malgré moi la tournure d'un interrogatoire de poche où je n'appris que le strict minimum. M'évitant l'indécence de pousser plus avant ma curiosité je restai quelque peu sur ma fin.

Eusebio Boixo Sanchez, ce n'était pas un nom français. Bien des paradoxes affectaient cet homme, comme par exemple faire usage d'un matériel photo ultra moderne et pourtant être mal habillé, porter un nom hispanique avec un accent étranger et surtout apparaître désarmé devant vous avec un charme dévastateur.

« Mon mari, Carlos Eduardo, fait construire un établissement de luxe au bord du pacifique : l'Hôtel Casino « el Palazul » dominant la baie de Coquimbo, non loin de la fameuse plage « el Temblador ». Certains postes restent à pourvoir et dans cette conjoncture favorable, le couperet des décisions n'étant pas encore tombé, on peut raisonnablement croire en l'opportunité de nouvelles candidatures. Seriez-vous capable d'assumer la fonction de régisseur ? ».

J'avais perçu chez cet homme une vive intelligence et une capacité d'adaptation aux circonstances. De plus il maîtrisait parfaitement plusieurs langues, un atout incontestable.

« Je suis prêt à tout essayer. Si je réussis je vous devrais une fière chandelle et si j'échoue, et bien je serais le roi des idiots de vous avoir déçu.

- Je suis persuadée que vous avez toutes vos chances. Et si cela peut-être utile voici une lettre de recommandation que j'ai préparée à l'avance. Vous n'aurez qu'à la remettre en mains propre à monsieur Menendez, le responsable du recrutement.

Eusebio reçut le fameux pli, pleinement conscient du privilège que madame Valderon lui accordait, et avec en prime une légère rougeur sur les joues.

- Pourquoi faites vous cela pour moi, Elena ? Non pas que je me plaigne, au contraire, mais trouver ainsi de la bienveillance chez quelqu'un que je connais à peine m'émeut considérablement.

- Je ne fais rien d'exceptionnel en vérité, vous savez, n'allez pas imaginer des choses. Je souhaite œuvrer, certes, pour votre émulation mais je ne suis ni meilleure ni pire qu'une autre.

- Dans mon pays il y a une ritournelle qui s'appelle : la chanson de l'auvergnat. Elle met en avant combien un geste de solidarité peut revêtir d'importance pour celui qui est dans le besoin. Aujourd'hui pour moi, c'est comme si vous aviez allumé un feu dans le froid pour que je m'y réchauffe.

- Allons-donc, et bien tâchez de ne pas vous brûler. Il paraît qu'on sent affreusement le poulet. Je m'en étais sortie par une pirouette car cela me gênait qu'il me devine. Rien de tel qu'un changement de conversation pour brouiller les pistes, enfin me l'imaginai-je, car je n'étais pas du tout certaine d'avoir atteint des sommets de subtilité en la matière.

- Et la photo, vous en êtes où ? Vous ne prenez que les animaux ?

- Non, en vérité je m'intéresse à tout. Les portraits, les paysages, les situations. Je fige l'instant et retiens tout ce qui bouge. Tout est bon à prendre, vous savez, même la nuit. La photo est une passion très ancienne chez moi. Cela m'est tombé dessus sans pouvoir dénouer les fils qui me feraient remonter à l'origine de cette addiction. Si genèse il y a, elle me reste totalement hiéroglyphique.

- Et y-a-t-il moyen de voir ce que vous faites ?

- Oui bien sûr, j'ai pu installer une chambre noire chez ma logeuse. Mais je ne fais pas que de l'argentique. Je travaille aussi avec le numérique. La prochaine fois je vous montrerai mes derniers clichés.

Il avait dit « la prochaine fois », ce qui me laissait envisager une nouvelle rencontre, un nouveau rendez-vous, quelque part, dont la délicieuse idée venait de lui. Cela me fit songer spontanément aux moyens de se joindre.

- Dans cette perspective, voici mon numéro. Dès que vous serez prêt, appelez-moi. Je serai curieuse de découvrir vos instantanés, et vous savez pourquoi ? Parce que mon intuition ne me trompe jamais, je sais que vous êtes un artiste.

- En tous cas, j'aime ce que je fais et cela vous paraîtra peut-être narcissique mais je cherche à matérialiser dans l'objectif la preuve de la beauté. La plupart du temps elle ne se dévoile pas tout entière. Elle se retrouve sous forme de trace dans la fragmentation des instants et leurs conjonctures éphémères. Je veux dire que la beauté du monde nous échappe dans son unité absolue, sa version originale, et qu'elle nous parvient seulement sous sa forme éclatée dans le désordre de notre esprit. D'un point de vue technique, la photo pourrait se rapprocher de la peinture en ce sens que l'on met des détails objectifs au service de la subjectivité. Chacun voit à sa propre mesure dans un tableau : l'essentiel, probablement, avec d'autre part la nuance de l'interprétation. On ne perçoit pas tous exactement la même chose, ce qui rend l'image multi sensible. »

Je le regardai, médusée, sachant qu'il pourrait sur le sujet me parler pendant des heures. Ses yeux illuminaient son front. Une fraction de la beauté universelle, un éclat du grand miroir brisé brillait en lui, à n'en pas douter. J'aurais voulu poser ma main sur son visage, connaître cet émoi quitte à rompre le charme ou l'abîmer mais n'en fit rien, ayant pour moi la certitude qu'il est vain de cueillir une fleur et de la faire mourir juste parce qu'elle est belle. Au-delà de l'instant, de nos propres corps et de la gesticulation du monde, à travers les espaces merveilleux d'un silence intérieur, son regard pénétrant m'avait touché le cœur et percé mon intimité dans un endroit alpha jusqu'alors inaccessible. Je m'envolais de la terre au pays des coups de foudre, des coups de vent comme un cerf-volant fou, libéré de son fil, perdant la notion du temps...Il rompit le silence dont je ne me souviens plus s'il fut long ou pas car je

perdais pied sans qu'à posteriori je n'y trouve rien d'étonnant : j'avais déjà perdu la tête ! Il semblait tout à coup réaliser quelque chose.

« Votre mari s'appelle Carlos Eduardo...autrement dit Charles Edouard en français. Et vous dites qu'il a fait construire son hôtel près de « el Temblador », un lieu dit, ce qui peut se traduire par « le Trembleur »... »

A partir de ce moment là, je ne sais pourquoi, il ne fut plus le même, me faisant répéter certains éléments de notre conversation antérieure, y trouvant manifestement un sujet de trouble alors que personnellement je n'y trouvais rien que d'anodin. Qu'avais-je pu bien dire ou bien faire, quel mot, quel sens avait provoqué chez lui ce volte face incompréhensible ? Son apathie soudaine me jeta sur les traces de l'inquiétude, pour ne pas dire de la consternation. A tel point que je finis par lui demander si tout allait bien. Question à laquelle il répondit en obéissant uniquement aux vicissitudes des convenances : il mentit. Et je me demandai, atterrée, par quelle nécessité impérieuse et despotique ce mensonge venait de prendre corps, à mon nez et à ma barbe, sans qu'il me soit rien épargné du caractère insolite de la situation. C'était bien encore un phénomène photographique : le contraste. Je m'y trouvais plongée tout entière, dorénavant dépouillée et malheureuse après avoir ressenti si vivement un sentiment et une vision paradisiaques. Nous nous séparâmes maladroitement, empêtrés et gênés par le poids d'un face à face inachevé.

Il connaissait dorénavant mon numéro personnel que j'avais entrepris de lui laisser dans la plus pure tradition de « l'enfumage », autrement dit sans offrir la moindre prise au soupçon d'un arrière pensé. Calcul par lequel je subis plus tard les foudres de l'ironie car, privilège inutile et contorsion vaine, mon avance resta sans réponse, vouée cette fois au seul silence de l'attente. Il m'avait abandonné comme une chose oubliée, une nature morte, une rose fanée de l'autre côté de la réalité, dans l'envers de l'amour, dans la blessure. Il ne m'appela jamais, le mufle !

Je ne le revis que deux mois plus tard, le 31 décembre, pour la soirée inaugurale du « Palazul », un édifice pensé dans le style Art-Déco. Il avait décroché le poste avec pour seul bémol le fait que n'ayant pas les diplômes requis il fut pris à l'essai avec un salaire beaucoup plus bas. Carlos Eduardo valida ce choix uniquement pour me faire plaisir et pour me signifier, s'il

fallait encore le prouver, à quel point son affection m'était acquise. Par contre il ne lui confirait que l'hôtel et le surveillerait de près car il ne pourrait tolérer le moindre faux pas.

Pour les clients ayant réservé une suite, le protocole fut d'aller les chercher à l'aéroport avec la Bugatti, une voiture de collection qui datait des années folles. Pour éviter toute attente, un planning des arrivées fut élaboré à l'avance. Il n'était pas possible d'improviser avec des gens habitués à un niveau de qualité hors norme. C'est la voiture qui les attendrait devant le hall de l'aéroport et ils n'auraient qu'à dépasser, stoïques, la file d'attente pour les taxis, avant de s'asseoir dans un habitacle luxueux, comme en spectacle, devant la foule pleine de curiosité.

Carlos Eduardo et ce qu'il appelait sa brigade furent sur le pied de guerre tout l'après-midi, répétant un scénario déjà rodé depuis des semaines. Je n'arrivai, quant à moi, que beaucoup plus tard, avec oncles, tantes, parents et grands-parents, toute la famille, rutilants, coiffés et drapés à la hauteur de l'événement mais surtout de notre image de marque. Cela laissait présager une éblouissante fête de fin d'année. Ines et Monica, mes amies depuis l'école d'ingénieurs, m'accompagnaient aussi pour la circonstance. C'était la première fois que je voyais Monica en robe rouge. Autrefois je l'aurais jugé trop voyante au regard de sa silhouette si gracile mais là, plusieurs années après, ayant pris des formes et contrastant avec sa chevelure très brune, je la trouvais parfaite. Qui aurait dit à l'époque que cette fille trop maigre, fagotée comme un garçon manqué deviendrait cette femme superbe, mieux, cette femme idéale, mince et pourtant délicieusement charnelle juste aux endroits que les hommes regardent. Un cocktail fut servi pour les invités mais aussi en l'honneur du personnel qui allait bientôt monter au feu. Eusebio arriva le dernier, en vélo, alors que Carlos E. commençait son discours. Il voulut pourtant se rendre le plus discret possible mais, raté, tout le monde le remarqua. Une bicyclette ! Le moyen le plus voyant et le plus saugrenu pour se rendre dans un palace. Je m'en mordis les lèvres car les choses ne commençaient pas forcément très bien. Rosario, ma tante à l'esprit vitupérateur et la plus acerbe de la famille, ne rata pas l'occasion d'exprimer par une moue bien appuyée son dégoût immédiat. Ce qu'elle venait de voir ne devrait pas exister. Il n'y a de bon maître que le maître sévère. Ce genre de débordement ne pouvait survenir que par la porte ouverte d'un laxisme. Si nous voulions vivre dans un monde pérenne, sa philosophie avait le mérite d'être claire : le maître contrôle et le servant obéit. Veuve très tôt on put penser en effet, au bénéfice du doute, qu'elle ne s'était pas débarrassée

de son mari juste pour toucher l'héritage et diriger à sa place, ce qu'elle fit de toutes les manières en menant la gente masculine par le bout du nez. « J'ai deux hommes à ma guise, confiait-elle à sa gouvernante, sachant pertinemment que cela ferait le tour. Un pour me faire rire et l'autre pour me faire jouir ». Elle disait cela naturellement en vertu d'un vieux paradoxe selon quoi le comble de l'élite mondaine est de pouvoir tout se permettre, y compris le luxe de la vulgarité.

On dira ce que l'on voudra de ma tante en tant que personne, elle n'en demeurerait pas moins un personnage. Terriblement snob, elle ne pouvait apparaître en public qu'accompagnée de ses dogues allemands. Je me suis d'ailleurs rendu compte qu'elle parlait à ses bêtes comme elle s'adressait à ses domestiques, avec une brutalité contenue, à prendre comme une marque de bienveillance, un sentiment de son invention : la condescendance positive. S'il me fallait, hier comme aujourd'hui, cataloguer Rosario, je dirais que c'est une femme de pouvoir doublée d'une femme fatale, une mante religieuse, un cocktail dangereux, surtout pour les autres. Une femme crainte à juste titre car madame s'était en plus acoquinée avec le chef des services secrets et il lui suffisait de descendre la braguette de son amant pour obtenir tout ce qu'elle voulait, du moment qu'il ne s'agissait pas de secrets d'état.

Du haut de son impressionnant complexe de supériorité, elle nous aura enseigné sa vie durant qu'on ne peut avoir de la personnalité sans se repaître de son prochain.

Un autre incident vint émailler cette fin d'après-midi. Il émanait de mes propres amies qui, spontanément, chacune de leur côté, me chuchotèrent à l'oreille : « C'est qui ? ». Ce beau ténébreux, c'était Eusebio. Il s'était changé et se tenait derrière, à l'écart, dans sa tenue impeccable. Nous découvrions par nos yeux de femmes un prince en grand uniforme là où d'autres, moins motivés, ne verraient qu'un employé en costume. Ines et Monica, incapables de cacher leur éblouissement, devinrent excitées comme des puces. C'était insupportable !

« ...Et nous supporterons l'idée, oui, je le dis sans modestie, moi, Carlos Eduardo Valderon del Sotto, qu'en tant que leader national de l'hôtellerie de luxe nous allons devenir avec ce fleuron étoilé le numéro un de ce continent... »

Le discours de Carlos E. n'en finissait pas, si bien que certaines personnes, confrontées à un orateur d'une éloquence trop faconde, profitèrent des avantages de leur « situation géographique » pour aller se chercher à boire. Anomalie due plus sûrement à la lassitude

qu'au manque d'éducation chez des gens assez libres pour s'affranchir raisonnablement des excès du protocole. Je fis partie de ceux-là, je le confesse, cachée dans la zone périphérique de la foule. Les bons élèves sont toujours devant, c'est bien connu. Délivrée momentanément de mes deux amies et de ma tante que je jugeais en-deçà de la distance de sécurité, je fermai les yeux dans ma bulle en sirotant mon verre sans plus rien voir ni entendre...

« ...Vous m'entendez ? Vous m'entendez Elena ? »

Il se tenait là, devant moi, celui qui m'avait laissé languir et se décomposer deux longs mois, celui que j'avais trouvé différent des autres et digne de ma confiance. Ses premiers mots furent pour me remercier, tout de même, du mal que je m'étais donné pour lui, dans une gratitude que je sentis plus académique que naturelle. Je le coupai au milieu de son lexique par un petit mouvement d'approbation de la tête et le quittai en m'excusant. Je venais de le crucifier sur le totem de ma rancune. Peut-être n'étais-je encore qu'une enfant gâtée, furieuse qu'on échappe à son bon vouloir, et mal m'en prit car je fus très vite rattrapée par le remord. Je me réfugiais parmi les convives, cherchant à m'isoler et, bien sûr, pas de chance, tombai nez à nez avec l'oncle Inacio qui avait un œil plus gros que l'autre à cause, disait-on, de l'usage abusif du monocle et qui passait ses journées à tuer les mouches avec une raquette électrique. Le genre d'olibrius qui vous quittait tout d'un coup, très sérieux, en déclarant : «J'ai une affaire urgente à régler » au lieu de dire qu'il avait besoin d'aller aux toilettes. Une fois, à l'âge de 17 ans je crois, des cousines furent témoins d'une scène ubuesque : il était passé dehors par la lucarne des W-C pour ne pas avoir la honte de réapparaître devant les gens après « le travail », et bien sûr, en laissant la porte verrouillée de l'intérieur. Inacio, le grand moralisateur lyrique avec un corps insignifiant pour un homme, mais qui fonctionnait quand même au vu de son attirance pour les grosses poitrines. Une aubaine qu'il me rencontrât, il allait pouvoir placer une de ses envolées qu'il composait la plupart du temps en chemise et bonnet de nuit, son uniforme d'insomniaque.

« Ha ! Ma petite Elena, quel bonheur de t'avoir un instant rien que pour moi, viens là que je te regarde...mais tu es une véritable princesse ! (il venait donc d'évaluer mes bonnets) Pourquoi ne viens tu jamais me voir à Puerto Montt, ce n'est pas si loin. N'appartiens-je déjà qu'au passé ? Pourtant, crois moi, j'aurais bien des choses à te dire car nous, les vieux, mémoire des

cheveux blancs, écrasés par la réalité, incrédules et désormais sévères, nous avons fait un rêve: la vie ! ».

Ca y est ! Il l'avait placé son petit effet. Pas trop mal d'ailleurs mais trop récité. Dommage. En d'autres circonstances cela aurait pu même être beau.

J'allais quitter mon incorrigible interlocuteur mais me ravisai aussitôt, jouant les prolongations, car juste à côté il y avait pire : la famille Del Gordo, des amis de mes parents. Le must. Des gens frappés, petits ou grands, par un mal définitif et mystérieux : l'acné multi générationnelle. Cela se traduisait par des boutons ayant probablement la faculté de se reproduire. Des gros, des petits, bien sphériques ou en demi poire, rouges, blancs, mauves ou incolores sur des rostres criblés ça et là de verrues plus ou moins purulentes et qu'il fallait embrasser pour « le bonjour ». Une ribambelle, une tripotée de boutons d'un bout à l'autre de l'épiderme. A tel point que lorsqu'ils venaient à manquer sur le nez, on savait qu'ils les avaient ailleurs. Dieu me pardonne. Il me fallut très habilement manœuvrer dans ce champ de mine pour retrouver enfin un sol à peu près ferme.

« ...Qu'il ne suffit pas bien entendu d'appuyer sur un bouton pour retrouver en l'espace de trois ans un résultat sur investissement inversement proportionnel à votre mise de départ... »

Bonté divine, cet après-midi n'aurait donc jamais de fin. Je me proposais de rejoindre mes amies quand je les surpris de loin s'afficher avec Eusebio, lui parler, lui sourire dans ce langage codé qui signifie : je veux te plaire. J'assistais, incrédule, aux jeux olympiques de la minauderie. Cela eut le don de m'exaspérer. Le pire étant que d'autres femmes se joignirent au groupe avec l'intention déclarée d'alimenter une concurrence féroce.

«...Et le ciel y pourvoira. En attendant, je vous souhaite, mes chers amis, de passer une excellente soirée. Bonne et heureuse année à tous ! »

Applaudissements de circonstances. Il ne s'était pas exclamé : « longue vie au Palazul ! comme il était initialement prévu dans le texte. Il y avait renoncé sans doute au dernier moment, rattrapé par une certaine forme de pudeur après tant de véhémence.

Et ce fut l'heure de découper le gâteau, mais dans la fébrilité à cause du retard accumulé sur le programme. Les premiers clients ne tarderaient pas à arriver et après la fête officielle il faudrait enchaîner sur la fête officielle. Le paradis des orateurs puisque Carlos E. pourrait remettre le couvert. Devant des tables bien achalandées et nappées de broderie, une queue se

forma. Discipline éphémère dont les adeptes se retrouvèrent envahis, dépassés et plaqués par une marée humaine. En découla immédiatement un désordre bon enfant, un effet de l'esprit latin dont l'Amérique du sud ne s'était pas émancipé, au même titre que le machisme ou la religion. Ne m'étais-je pas surprise moi même depuis la révélation de la « sorcière » à chercher quelque consolation dans le mysticisme ? Je n'avais jamais autant visité les églises, toujours fourrée près des cierges à regarder briller ma tristesse... « Vous êtes fille unique n'est-ce pas ? Mon cœur fit un bond parce que je connaissais cette voix. Il s'était débarrassé de ses admiratrices pour venir me rejoindre, et cela malgré la « leçon ».

- Pourquoi dites vous cela, Eusebio ?

- J'ai beaucoup regretté de n'avoir pas mon appareil tout à l'heure. Vous étiez à la fois triste et en colère, mais surtout vous étiez seule comme seule pourrait l'être une enfant sage, seule avec sa poupée parce qu'elle n'a ni frère ni sœur. Je sais que sans fratrie nous demeurons orphelins quelque part.

- Vous semblez parler en connaissance de cause.

- Effectivement, je suis fils unique aussi et je ne suis pas sûr d'en avoir fait le deuil...pourtant, croyez-moi, je ne suis pas pressé d'avoir des enfants moi même. Cela s'appelle l'ironie du sort.

- Je vous sens dans de bonnes dispositions. En saurai-je davantage sur vous ?

Il hésita quelques secondes pendant lesquelles il enfourna une empanada, spécialité locale, ne sachant par où commencer et dans quelle mesure se dévoiler.

- Je ne me suis jamais marié. L'idée d'avoir un enfant m'a toujours fait peur...peut-être à cause de mon adoption. On ne sait jamais, au fond, quelle est la part la plus significative dans la balance : la chance d'avoir été sauvé ou le poids de l'abandon. Je ne suis pas vraiment sûr que l'on ressorte indemne de ce traumatisme. Si j'avais eu frères et sœurs, je pense que cette question se serait posé à moi avec moins de violence. Il n'y a rien de pire que la solitude pour régler ce genre de problème.

- Et vos parents adoptifs n'ont pas réitérés de nouvelles demandes ?

- Ce sont des gens très modestes. Peut-être ont-ils privilégié les économies, ou simplement craint de ne pas joindre les deux bouts. Je crois malgré tout que ça n'a pas été un bon calcul. Ils avaient souhaité « investir » à long terme dans un capital affectif, or leur enfant ne trouvant

pas son équilibre a quitté le foyer dès que possible. A cette époque j'avais une fringale absolue de liberté. Rester aurait été au-dessus de mes forces.

- Vous aimez vos parents ? - Oui, mais à ma façon. Disons que je ne suis pas le fils modèle...la preuve puisque j'ai disparu. Non pas définitivement mais je me suis promis de les revoir le jour où je serai heureux, le jour où tout aura changé.

- Disparu ? On vous recherche donc ?

- Recherché, retrouvé...reperdu. Tout le monde sait que je suis vivant maintenant mais je ne veux pas retourner dans mon pays. J'ai préféré perdre 50.000 euros qui sont bloqués sur un compte en Argentine plutôt que de reprendre le cours de mon ancienne vie. Je suis un autre aujourd'hui, réellement ».

Il y eut un grésillement et quelqu'un parla dans un micro. La soirée officielle d'inauguration commençait. Eusebio dû rejoindre son poste et nous nous séparâmes sur un laconique « nous en reparlerons plus tard, une autre fois ». Dommage que la sonnerie du gong m'empêcha d'en savoir plus sur son histoire. Je restais spoliée de la suite que je devinais, grâce aux prémices, intéressante mais trouble et douloureuse. Cet homme n'avait pas eu le temps de tout me dire, il me cachait quelque chose. Selon mon intuition il devait exister sous les apparences une partie submergée, peut-être une ombre terrible. Dorénavant accompagnée par ce trouble, je décidai enfin de retrouver mes amies que j'avais tant négligées. Elles parlaient dans un groupe où se trouvait ma tante Rosario. J'avalai ma salive et me recomposai un visage pour camoufler mon humeur, un visage aussi factice qu'enjoué. Mais à peine arrivée à leur hauteur, ma chère tante me dévisagea avec une telle insistance que cela me gêna.

« Et bien, on dirait que quelqu'un t'a laissé un petit message...là, regarde. »

En effet elle m'enleva un petit bout de papier coincé sur un des volants de ma robe et que je n'avais pas décelé. Situation embarrassante au possible devant toutes ces femmes qui ne me lâchaient pas des yeux. Je me crus obligée de m'exprimer séance tenante en jouant la surprise, ce qui était vrai, et de le lire à haute voix (il valait mieux) : « Je m'appelle Charles Edouard de Tremblenuit. » Cela sortit de ma bouche tenant plus du souffle étranglé que de la déclaration. Je n'y comprenais rien. « Et c'est tout ? Et bien donne moi ce papier ma chérie, je vais aller au micro appeler ce mystérieux farceur qui n'a pas eu le courage de te le dire en face.

- N'en faites rien ma tante, c'est moi que vous risquez de discréditer...

Elle était déjà partie, slalomant entre les gens vers l'estrade et son micro. Je la vis, comme dans un rêve, se l'accaparer et faire tout naturellement sa petite annonce :

« Une minute d'attention s'il vous plait. Y a-t-il parmi nous quelqu'un qui réponde au nom de Charles Edouard de Tremblenuit ? Un français sans doute. Qu'il nous rejoigne à la réception. Nous l'attendons avec impatience. »

J'étais pétrifiée. La soirée ne pouvait pas plus mal commencer et l'année plus mal se terminer. Si Rosario mettait son nez là-dedans elle ne tarderait pas à me cuisiner d'une façon ou d'une autre en y amenant son grain de sel empoisonné. Que voulait dire ce mot ? Je ne voyais qu'Eusebio pour me l'avoir laissé. S'appelait-il autrement en vérité ? Et si oui que devait-il penser de ce coup de théâtre ? Croyait-il une seconde que je l'aurais trahis ? Je m'enfonçais dans des abîmes de perplexité, ne pouvant l'approcher désormais, non plus qu'un autre homme d'ailleurs, sans éveiller les sarcasmes.

Fidèle à son tempérament, ma tante alla jusqu'au bout de sa démarche en prenant le chemin de la réception. Je la suivis de loin comme on suit un animal dangereux, et bien qu'elle quitta les salons en tournant à droite, je pus l'observer encore par la porte ouverte, sans bouger, grâce au miroir monumental installé au bout du grand hall afin de décupler la sensation d'espace. Cela permettait au regard de plonger de l'autre côté, sur les comptoirs en bois de Rococo au pied du grand escalier et de glisser, attiré par la lumière, le long des sols en damiers jusqu'aux paillasons et les glaces du tourniquet. Elle s'était plantée devant le bel Eusebio, le jugeant et tirant sur son fume-cigarette avec la sensualité qui sied aux plus vénéneuses. J'étais évidemment trop loin pour entendre mais je vis distinctement les lèvres remuer sur son visage. Elle semblait réserver une chambre mais je ne parvins pas à saisir un traitre mot. Si, le dernier peut-être mais sous toute réserve : elle avait dit... « À tout à l'heure ».

Je connaissais ma tante. Jamais elle n'engagerait une action sans qu'il n'y ait derrière le désir ou la volonté d'obtenir quelque chose. A ce titre elle savait à merveille exploiter le point faible des gens mais c'était par le biais d'une délectation cruelle, indéniablement son jeu favori : le chantage. Serait-il possible que cette garce, par le seul pouvoir d'un sous-entendu assassin, soutire de cet homme tout ce qu'elle désirait ? Allait-elle le contraindre impitoyablement ? Et aurait-il seulement le choix si, pour une raison ou pour une autre,

comme je le pressentais, quelque relief imprévu, de l'ordre de la rugosité, ne venait annoncer un casier judiciaire ? Mes joues durent s'empourprer, je crois, non pas grâce au champagne mais à cause de la rage. Dans ces moments là je la pousserais volontiers du haut d'une falaise. Elle aurait donc enfilé le costume du maître chanteur, j'en étais quasiment sûre, sachant par cœur son mode opératoire. Il me fallait absolument découvrir ce qu'elle avait en tête. Très vite les idées s'organisèrent dans mon cerveau. D'abord les images de la télésurveillance enregistrées par les différentes caméras. Je pouvais y accéder sans problème, le but étant de voir parfaitement son visage. Pourquoi les joueurs de football se cachaient-ils la bouche pour parler sur un terrain ? Pour ne pas être confondus par les médias ou par l'entraîneur de l'équipe adverse, devenu maître dans l'art de lire sur les lèvres. Je pensais aussitôt à Joselito Ramon Diaz, coach incontournable des « Borachicos » à Santiago, sûrs de monter en seconde division la saison prochaine. Il faisait parti ce soir des invités. Pourrait-il me rendre un petit service ? Je partis à sa recherche, illico, sachant qu'il se trouverait toujours à proximité de l'endroit où l'on servait à boire. Ce que, bingo !, je vérifiais sans tarder en songeant à quel point il est pratique pour soi de connaître les gens et leurs travers. Il avait connu mon mari tout jeune, à l'époque où celui-ci taquinait le ballon rond sans toutefois jamais l'appivoiser. A défaut de prendre le chemin des filets et de se découvrir un talent de sportif, Carlos Eduardo avait fini champion incontesté de la troisième mi-temps sous l'égide, bien entendu, du « pape Joselito » le divin guide en la matière. Cela crée des liens, au point que le saint homme se retrouva parmi les témoins à notre mariage. Ne pouvant rien refuser à la femme de son ami, nous nous retrouvâmes devant les écrans dans la salle de contrôle où je croisais les doigts pour qu'il ne s'embrouille pas si par chance il n'était pas encore trop atteint. Je lui faisais jurer de rester extrêmement discret sur ma requête et de répondre en la transcrivant sur papier plutôt que de traduire les mots par la voix devant le surveillant de l'hôtel qui nous gratifiait de sa collaboration. Les images défilèrent et il les fit repasser plusieurs fois du début à la fin. Puis le stylo commença à gratter le papier. Je lisais au fur et à mesure : « *Et bien, Eusebio mon garçon, je ne demande pas une suite mais je suppose qu'il est en votre pouvoir de me réserver une chambre...pour l'année. Tranquille et retirée, s'il vous plait, où je pourrai m'adonner à ma récréation favorite, vous comprenez ?*

Le visage d'Eusebio s'était décomposé malgré ses efforts désespérés pour le rendre inexpressif. Il devait se sentir minable, prit au piège, à regarder dans les yeux noirs de cette femme le reflet de sa propre prison. Avec une lenteur remarquable il lui remit la clef de sa chambre, la 61, qu'elle récupéra prestement.

« Il va sans dire que c'est un arrangement gracieux entre nous, Euse, un échange de bons procédés entre gens de la plus grande discrétion (et elle fit en même temps un geste pour condamner sa bouche). Je suis sûre que nous allons bien nous entendre. Je tiens aussi à vous apprendre comment j'ai su pour vous. Vous verrez c'est amusant. Passez me voir après le travail...sans faute. De toutes les manières, avec ces évènements n'est-ce pas, ça m'a tout l'air d'une soirée promise aux nuits blanches...A tout à l'heure. »

J'eus honte qu'une personne de ma famille se comportât de la sorte et qu'elle fut percée à jour par un témoin, même éméché. Je remerciais Joselito de ne pas me trahir en évoquant l'inexorable sentence qui s'abattra sur cet homme, car il se ferait renvoyer s'il parlait. Sa promesse me parut sincère. Je fulminais contre ma tante. Quel besoin avait-elle de se compromettre dans de telles manigances alors que, nantie, l'argent lui débordait de toutes les poches et que, de notoriété publique, on savait qu'elle se bourrait les bonnets avec des billets de 500. Non, c'était uniquement psychologique, le plaisir de tenir quelqu'un, une manie de prédateur.

En revenant dans les salons où la fête battait son plein, une idée me tomba dessus en écoutant une chanson de marin accompagnée par un tuba. Sous l'influence de ce phénomène sonore, je pensais, illico-presto, administrer un laxatif à ma tante. Cela m'obligea à faire un détour par ma voiture et puisais dans la boîte à gants. J'attrapais aussi des vitamines en comprimé, bien utiles pour m'accompagner jusqu'au bout de la nuit. Toute la difficulté résidait en saisir l'occasion de lui offrir à boire, une gageure. Je me mis à l'épier du coin de l'œil, assez longtemps, attendant le moment opportun et saisis ma chance de terrasser le monstre. Je me lançai enfin après l'avoir vu danser un tango endiablé et revenir toute rouge. Quelle tête avais-je ? Toujours est-il que mon initiative si aimable lui parut inhabituelle, donc suspecte. Je lui tendis la boisson criminelle de la main droite, un jus d'orange, en serrant de la main gauche, près du corps, mon propre rafraîchissement. Le diable n'aurait pas fait mieux. Elle me dit qu'elle préférerait le jus d'ananas, me confisqua mon verre sans vergogne en ignorant celui que

je lui offrais, si bien qu'elle bu mes vitamines et que je restais avec le laxatif. Nous perdurâmes une minute, une éternité, à nous regarder boire nos boissons respectives car il me fut impossible de me dérober sous peine de perdre la face. « Merci ma chérie pour ton attention si délicate ! » La garce ! *Vent de la défaite, tu a glacé mon cœur.* J'étais à ce point désespérée que des vers me venaient à l'esprit mais ce fut bientôt mon corps la grande préoccupation. Lorsque je pus enfin avoir accès à mon mari, entre deux séances aux toilettes, c'était pour lui annoncer que j'étais malade et qu'il me fallait regagner notre chambre, car nous avions prévu cette nuit d'étrenner le Palazul. J'allais rater le passage du nouvel an, une défection très mal venue. Triste soirée en vérité, 2021 s'annonçait sous de mauvais auspices. Mais le pire, l'inaliénable sentiment d'injustice et de dégoût me venait en pensant à Eusebio, fait comme un rat, et dont elle allait probablement se servir cette nuit comme d'un vulgaire gigolo. Je ne pus pas dormir, hantée jusqu'à l'aube par l'idée d'entendre ma tante jouer les vieilles truies perverses en humiliant l'homme que j'aimais.

La journée du lendemain, premier janvier 2021 et premier jour de l'année, me fut racontée plus tard par mes amies Ines et Monica. La direction de l'hôtel avait proposé gracieusement à la famille et aux invités privilégiés de rester sur place pour la nuit, à charge pour eux de prendre ou pas le petit déjeuner. Une commodité que la plupart des convives acceptèrent. Sur le coup des onze heures, après les réjouissances du breakfast room, Carlos E. proposa de faire une ballade en petit train, un tortillard à traction hybride, un moteur révolutionnaire. Il s'agissait d'expérimenter cette nouvelle machine sur un parcours d'une centaine de kilomètres, reliant la gare de La Serena à l'observatoire de Cerro la Silla, avec un seul arrêt à Cachiyuyo après avoir croisé la réserve Santa Gracia et le village de Tres Cruces.

« Tout se passa bien sur le plat mais dès que nous abordâmes les pentes, dans le dernier tronçon du trajet, la motrice donna des signes de faiblesse. Elle se mit à tousser puis hoqueter et le conducteur du train, aveuglé par un nuage de fumée, préféra stopper à cause d'un moteur en surchauffé. Le problème c'est que nous nous trouvions sur une pente à 10% avec les freins bloqués à mort et que pour des raisons de sécurité nous ne repartîmes jamais. Apparemment il y avait de l'eau dans le gaz au niveau du couple électricité-diesel. Oui, pour un moteur révolutionnaire ce fut effectivement la révolution puisque nous fumes tous obligés

de descendre sur le ballast et de retourner, sous un soleil de plomb, à Cachiyuyo, à pied, le long de la voie ferrée pendant six kilomètres. Pour des gens qui devaient visiter un observatoire, je dois avouer que dans la descente nous observâmes surtout le silence. Raté ! La ballade se révélait un fiasco. Monsieur Valderon avait eu le nez creux de faire d'abord un essai avant de proposer la sortie à ses « vrais clients ». Nous avons en quelque sorte servie de cobayes. »

Pendant ce temps, après avoir dormi une heure ou deux, je me préparais dans la ferme intention de descendre à la réception rendre visite à Eusebio. Ce serait vers midi. J'avais plusieurs raisons d'être nerveuse car avant de me quitter, vers dix heures, après avoir aussi très peu dormi, Carlos Eduardo et moi-même eûmes un accrochage à cause de la soirée. Au lieu de me souhaiter la bonne année, fut-ce dans sa version la plus minimaliste, il me reprocha d'avoir été invisible, de se sentir peu épaulé, en d'autres termes il m'accusait de ne pas avoir été à la hauteur de l'événement. Qui plus est, prétextant de me sentir encore bien faible, je ne l'accompagnais pas ce matin. Il ne claqua pas la porte, quoique cela le démangea, et partit pour la première fois sans m'embrasser. Je restai seule dans la suite au troisième étage, avec terrasse arborée, vue sur la mer et mal de tête carabiné. Je composai le numéro de la réception pour que l'on me monta des cachets, persuadée de tomber sur Joachim, le préposé aux appels internes...je tombai sur son chef, et comment l'appeler, Eusebio ou Charles Édouard ? Je lui souhaitais d'abord mes meilleurs voeux pour cette nouvelle année qui se présentait de façon si chaotique, lui faisait part de ma requête mais ne tardais pas à lui poser la question récurrente depuis hier : pourquoi m'avait-il laissé ce petit mot par lequel s'était engouffré tout le malheur ?

« Un petit mot ? Mais de quoi parlez-vous ?...Ecoutez Elena, ne bougez pas, je vous monte vos cachets. »

Rosario avait donc fait semblant de trouver le papier. Il s'agissait d'une mise en scène. Avec sa manie de jouer, elle avait dû se renseigner en amont sur les membres du personnel et savait déjà tout sur tous. Je raccrochai et simultanément un appel d'air me revigora les esprits. J'allais connaître « la suite », comprendre le pourquoi des choses et comme par miracle le jour daignait se lever enfin. La terrasse se révéla d'un goût exquis et la mer vraiment splendide ! La vie valait de nouveau la peine d'être vécue puisque mon cœur s'était remis à battre.

Depuis l'ouverture du Palazul et son premier matin, date incontournable et fatidique, nos relations ne cessèrent de se dégrader avec Carlos Eduardo. Il commença à s'absenter de la maison pour raison professionnelle, d'abord un jour ou deux, puis la semaine entière, de façon régulière, c'est à dire naturelle au bout du compte. Et je ne me plaignais pas de cette nouvelle donne. Bien au contraire. Mon mari avait renoncé à son « calendrier de reproduction », ce qui espaça considérablement nos rapports sexuels, mon Dieu merci ! Sans toutefois m'en libérer totalement. J'étais devenue sa poupée molle, je veux dire sa poupée morte, sa chose de la nuit dans laquelle il pouvait assouvir de temps à autre l'impérieuse nécessité de la nature en se vidant les testicules. J'étais devenue frigide et lui violent, prenant mon sexe, ma fleur pour un punching ball. Bêtise et brutalité, incroyable insensibilité de la sphère masculine ! Heureusement j'eus mon échappatoire ! J'allais rendre visite à Eusebio de plus en plus souvent, dans son minuscule meublé à La Serena, calle flores, sa nouvelle adresse, dans une rue en pente qui sentait bon les fleurs en été. Nous passions notre temps à discuter et souvent même à rire. Rire, quelle chose merveilleuse ! Et le meilleur rapprochement possible entre deux êtres, une clef sonore ayant le pouvoir d'ouvrir les portes de l'intimité. Je restais malgré tout consciente des limites à ne pas franchir, tenant à garder le contrôle tout en sachant que j'attrapais par la crinière un cheval fou. Où tout cela me mènerait-il ? Je fermais les yeux et ne voulut pas savoir, profitant de l'instant, à tel point qu'un schisme s'opéra en moi. J'étais dorénavant partagée entre la sécurité du cadre formel si cher à notre éducation, et l'ivresse de l'inconnu, la félicité de l'éphémère. Qui étais-je réellement ? La mort de mes grands-parents maternels survenant en cette même période ne m'aida en rien à trouver la réponse. Au contraire, cet événement douloureux ne fit qu'approfondir l'abîme des questions. D'abord mon grand-père. Par un beau matin d'été, en ouvrant les volets sur un nouveau jour, on le retrouva le teint cireux, inanimé dans son lit. La plus belle des morts paraît-il, ce qui ne consola pas ma grand-mère qui fut profondément déstabilisée par la disparition de son époux.

Très vite elle commença à perdre la tête, méconnaissant les visages, oubliant les noms, mais par intervalles seulement. Ce qui me bouleversa le plus, quelques mois plus tard, c'est la façon qu'elle eut de mourir : le téléphone retentit au beau milieu de la nuit. C'était ma mère au bout du fil, déjà résignée à l'imminence du deuil dans un pessimisme emprunt de fatalité. On venait d'emmener l'aïeule aux urgences. Elle allait très mal. Je m'habillais en catastrophe et sans me préparer. Il y avait le feu chez les miens. Quand j'arrivai à l'hôpital, il fallut attendre mon tour car il n'était pas permis de compter plus de deux personnes autour du malade : un long moment de cogitation et d'angoisse car je fus en définitive la dernière à la voir. Tout se passa très vite. Je me penchai sur son lit avec un nœud dans la gorge, incapable de trouver les mots. Au début, dans un silence bien lourd chargé de nos absences réciproques, elle semblait ne pas me reconnaître mais tout à coup, à ma plus grande surprise, c'est elle qui parla. Elle eut juste le temps de me glisser dans un souffle : « Je dois le rejoindre. Adieu An...Sofi... ». Elle mourut et c'est moi qui lui tenais la main. Elle s'était souvenue, dans l'ultime éclair de sa conscience et le dernier instant de sa vie, le désir qu'ils avaient eu ensemble de m'appeler Ana Sofia. Elena, Carlita, Ana Sofia, je portais en définitive trois prénoms...comme une réalité à plusieurs têtes.

Après les « réjouissances » du nouvel an, 2021 et 2022 furent pour moi tout à la fois de merveilleuses et terribles années, et lorsqu' ainsi le pire arrive après le meilleur, le contraste, par nature saisissant, n'en est que plus exacerbé dans sa violence. Dans les premiers mois qui suivirent le lancement du Palazul, il se fit jour, lentement et sûrement, que parmi les déviances possibles de notre amitié prévaudrait la voie la plus radicale et la moins propice au contrôle de l'esprit, je veux parler de la liaison sentimentale. Ce moment de non retour où tout bascule, où votre souffle ne sera plus jamais le même, il porte un nom : l'Amour ; et peu importe la date, il n'y a pas de calendrier pour cela. On se souvient seulement d'un jour flamboyant, d'un livre d'or ouvert à la page du cœur...C'était par ce beau mois de mars, à la fin de l'été, cinq mois après notre première rencontre. Ce jour là j'avais menti, prétextant une sortie entre filles pour m'absenter jusqu'au soir. Nous déjeunâmes ensemble dans un restaurant tout simple à La Serena, un endroit où je ne risquais pas de tomber sur des connaissances. Profitant de sa journée de congé, il fut particulièrement drôle, et je me laissais

griser beaucoup plus par le son de sa voix que par mon verre de vin. Il me disait qu'il avait beaucoup changé, qu'il n'était plus le même, au point me confia-t-il très sérieux, de se définir mutant. « Et pourquoi pas un super héros ? » lui rétorquais-je en éclatant de rire. Quelle sorte d'homme avait-il donc été ? Bien qu'il m'est déjà raconté son histoire je ne me lassais pas de lui soutirer maints détails nouveaux mais sans insister sur son enfance et encore moins sur ses dernières conquêtes féminines. Les décrire aurait été leur donner corps et c'eût été une faute. J'avais envie de mieux le connaître, lui, et sans aller jusqu'à le savoir par cœur, besoin de le comprendre. Ce qu'il avait vécu à bord du Rio Sil était une expérience terrible. Le genre de situation qu'il est très difficile de juger, un poids que lui seul devrait porter à jamais. Etait-ce à cause du prisme de l'amour ?, je le voyais à travers mes yeux beaucoup plus à plaindre qu'à blâmer. Ma tendresse lui était acquise et mon pardon gagné d'office.

Après le café deux options s'offrirent à nous : se diriger vers la mer et prendre le risque de nous faire remarquer, voir de tomber sur quelqu'un, ou bien alors monter chez lui en vertu de ce que la prudence enfante les heures tranquilles. Il avait des tas de nouvelles photos à me montrer qu'il développait dans une chambre noire. Penchés à sa fenêtre nous les regardions ensemble dans une suite ponctuée chez moi par des ho ! Et des ha ! J'adorais son travail. Je me sentais comme une gamine exaltée...Me donnerait-il une image si j'étais encore plus gentille avec lui ? Toujours est-il que ce jour là, au lieu de partir comme d'habitude en fin d'après-midi, je fis un geste tout à fait contraire à mon éthique : je m'assis sur son lit d'une façon qu'un reste d'autocritique me confirma d'une scandaleuse langueur. Et quand ses yeux plongèrent dans les miens, je sentis mes genoux se séparer légèrement...je baignais dans le miracle du lâcher prise. Mon corps s'était mit à fonctionner sur pilote automatique, abandonné délicieusement aux mains d'un expert irrésistible : le désir. Ses lèvres se posèrent sur les miennes telles un papillon et ses mains se mirent à danser sur ma peau dans des caresses vertigineuses...Nous étions déjà nus lorsqu'il me dit : « je t'aime » et ce simple mot m'ébranla jusqu'au tréfonds de l'être comme un frisson absolu.

« Eusebio...

- Oui

- A quoi tu penses ?

- Je ne pense pas, je t'aime, c'est beaucoup mieux.

- Tu viendras à Valparaiso voir la maison où je suis née ?
- Et j'y laisserai une rose...la rose des vivants !
- Tu es un incorrigible romantique
- Tout ce que je sais c'est que je suis venu du bout du monde pour toi et pour vivre ce moment.
- Crois -tu au destin ?
- La vie est ce jeu prédestiné que l'on joue dans le théâtre du hasard.
- Que veux-tu dire par là ?
- Que ce qui est écrit ne dicte pas toute la pièce, il y a une part d'improvisation.
- J'ai peur du hasard, Eusebio.
- Pour s'accomplir il faut accepter une part d'ombre, faire une place au risque, si minime soit-il. Tu es une femme courageuse, Elena, je t'ai vu sauter dans le vide. »

Nous ne parlions pas du même vide. Il avait prononcé les mots : hasard, improvisation, ces émules de l'aventurisme, tout ce que par nature on m'avait appris à fuir ou détester. Je ne pouvais pas lui reprocher sa franchise mais j'aurais préféré qu'il me rassure au lieu de me renvoyer à ma dualité. Nous refîmes l'amour encore et encore, comme pour éteindre un incendie qui couvait sous la cendre et me consoler de ce mal insidieux qui me rongait le cœur. Avec une incroyable douceur tout d'abord puis avec fermeté, il me fit découvrir au fond de son lit, en les faisant remonter par vagues, des joies insoupçonnées et des cris primitifs.

Comment retenir le temps qui passe trop vite alors, justement, qu'on voudrait l'arrêter ? Après le refuge des amants et l'ivresse d'un doux rêve, je réalisais tout d'un coup, montre à l'appui, qu'il était tard, très tard, horriblement tard ! Le poids de la réalité, tel un épouvantail de plomb me tombait dessus avec toutes ses alarmes. Et, la sensibilité du charme jetée brutalement à la prédation du monde, je me retrouvais sur un fil, au-dessus du feu, comme un somnambule réveillé sans égard et dépossédé de tous les enchantements. Qu'allais-je bien pouvoir dire à Carlos Eduardo, comment expliquer ce retard ? Il me faudrait dorénavant endurer le supplice du mensonge, prise dans sa spirale en essayant de ne pas me contredire. Autant garder pied dans les sables mouvants. Sans prendre le temps de me doucher, je pris congé d'Eusebio dans un raccourci pour le moins cavalier, en tous les cas inadéquat par rapport à ce que nous venions de vivre, et quittais la rue Flores en m'enfuyant littéralement à toutes jambes vers la

station de taxi. Je savais que mon mari, confiant de nature et abruti par la routine, serait très loin d'imaginer que je venais de le trahir et qu'il suffirait de n'importe quel prétexte pour lui fermer les yeux. Pourtant, accablée par ma conscience, je tremblais de la tête aux pieds, à tel point que je dus sortir mon joker : des règles douloureuses, pour expliquer mon état.

« Si tu étais si mal, pourquoi n'être pas rentré plus tôt ?

- J'ai pris sur moi pour la cohésion du groupe.»

Debout devant Carlos Eduardo, je n'avais pas fini de prononcer ces paroles que, sous ma robe, je senti couler le sperme de mon amant le long de ma cuisse. Et le pire de tout, c'est que malgré la honte et la peur, ces sales ingrédients d'une déchéance, je savais d'avance que je recommencerais ! L'orgasme m'avait tatoué le cerveau.

J'avais besoin de lui désormais, de ses caresses, de son amour. Je ne pouvais plus me passer de sa présence et la cherchais à la moindre occasion. Sous l'apparence froide de la femme rangée, telles les poupées russes, se cachait désormais la maîtresse enflammée. Un passager clandestin remonté des profondeurs s'était emparé de ma vie, ne me laissant respirer qu'à travers un masque. C'était pire qu'une seconde puberté, aussi fort qu'une drogue, l'addiction de son corps en moi, la recherche de notre plaisir. Cet homme m'avait ensorcelé. Que restait-il de ma vie sociale et familiale, des préceptes et de l'éducation que l'on m'avait transmis ? : une poupée géante de carnaval en carton pâte. Il n'y avait plus qu'à y mettre le feu. Mais alors que je m'apprêtais à lever la main incendiaire et libératrice pour gagner mon émancipation, un événement inattendu, du style cheveu dans la soupe, vint m'interroger sur le bien fondé de mon coup de tête. Cette main, finalement, allait-elle être libératrice ...ou criminelle ?

Tout est parti, une fois de plus, de ma tante Rosario. Nous nous croisâmes en ville, au mois de juin, dans les quartiers chic de Quoïmbo, et avec elle, je ne crois pas une seconde qu'il put s'agir d'un hasard. Nous marchions l'une vers l'autre sur le même trottoir et elle me héla de loin, surprise et enchantée ! Je la trouvais étrangement chaleureuse. Elle prit mon bras sous le sien, du côté droit, réservant sa main gauche pour la laisse de ses chiens.

« Elena, ma chérie, comme je suis heureuse de te voir ! »

Elle m'invita à boire et papoter à la terrasse d'un café tout proche, le Luxor, un endroit charmant fréquenté par les artistes et les écrivains célèbres.

« Je ne sais pas ce qu'il m'arrive Elena, je suis toute retournée.

- Et bien quel est ce trouble ma tante ?

Elle eut quelques secondes d'hésitation avant de poursuivre, ce qui ne lui ressemblait pas. Je savais que Rosario m'avait toujours eu « à la bonne », privilège notoire pour la simple raison que j'étais l'enfant de son frère, la seule personne qu'elle respectait au monde et qu'elle trouva plutôt intelligent pour un homme.

- Je crois que je suis amoureuse

- Vous ma tante, amoureuse ?

- Oui, moi !...tu es la seule à qui je puisse en parler, Elena. Tu ne crois pas que nous pourrions enfin nous rapprocher toutes les deux ?...après tout, nous partageons le même homme...

La foudre m'avait traversée et je n'étais pas morte. Elle voulut me raconter par le détail ses frasques dans la chambre 61. Je l'arrêtai sèchement.

- Vous l'avez contraint, vous l'avez obligé, vous avez profité de la situation !

- Obligé ? Au début peut-être...»

C'en était trop. Je me levai comme une furie, raclant ma chaise au passage, ce qui fit grogner les chiens. Cette femme était le démon mais j'avais, en attendant, quelques explications à demander à l'homme pour lequel j'avais été si près de sacrifier ma vie. M'avait-il menti en affirmant que ce n'était arrivé qu'une fois avec ma tante, lors de l'inauguration du Palazul ? Le jour même, dans la foulée, je le coinçais, furieuse, et ne demandais que la vérité. Oui, il m'avait menti. Penaud et défait, il me confessa que Rosario le faisait monter parfois, mais rarement, de loin en loin. Il n'avait pas voulu m'en parler par peur de me perdre et il éclata en sanglots. C'est pour cela qu'il projetait de s'en aller, pour échapper à son emprise. Et les larmes valurent mieux que les mots. Soulagée en partie de ma jalousie, je fermais les yeux sur la chambre 61, la chambre de toute la misère, me dit-il, puisque ce chiffre correspondait, mais à l'envers, à la cabine de Charles Edouard, la numéro 19 sur le « Rio Sil ».

Nous vécûmes notre émerveillement d'amants en même temps que je dirais ma torture pendant neuf mois exactement. La période nécessaire pour un enfantement, tout au moins, pour prendre une décision. Mise au supplice devant le choix de mon avenir, il ne se passait pas un jour sans que je ne me demande quoi faire. Quelle voie prendre, quels sacrifices

concéder ? Eusebio devenait de plus en plus pressant. Il m'encourageait à franchir le pas, me suppliait de tout abandonner pour le suivre. Disparaître ensemble et partir devenait son leit motiv. Le Pérou, la Colombie, peu importe le pays. Son enthousiasme de prince charmant prompt à m'enlever m'émouvait au-delà de tout et pourtant la princesse chahutée par sa propre indécision restait bouloignée sur son socle.

Au début de l'hiver, en basse saison, profitant de ses congés payés du mois de juillet, il me dit qu'il comptait partir en Argentine quelques jours, en terre de feu plus précisément. Il avait l'intention de revoir un ami, le Père Feas, qui devait lui rendre un objet très cher, un crucifix pour tout dire, et récupérer aussi une mallette avec 50.000 euros. Comptait-il influencer sur ma décision en évoquant des moyens matériels ? Pensait-il me convaincre ou me rassurer avec si peu ? Si oui, l'effet escompté fut totalement inverse. Je pris conscience à ce moment là que l'argent dont je ne m'étais jamais occupée restait en réalité au centre de tout. Si je n'avais pas eu à m'en soucier c'est qu'il coulait à flot chez moi. Allais-je supporter de vivre comme Cendrillon avec un homme qui peut-être se fatiguerait de moi au bout d'un an ? Et ne me retrouverais-je pas un jour désespérée, ayant tout perdu, le front posé sur la grille du château, mais du mauvais côté ?

A son retour de vacances, plus séduisant que jamais, il me raconta ses tribulations à la frontière parce qu'il avait préféré emprunter les chemins de traverse, notamment sur le retour. A cette occasion je découvris qu'Eusebio avait l'âme d'un écrivain. Il me montra son carnet de voyage qu'il déplia devant moi. Tout était écrit là depuis le « Rio Sil ». A la faveur de ses journées libres il en avait repris la rédaction et me lut le passage sur la frontière. Ce qu'il ne saura jamais, c'est que j'en fis un enregistrement pour la postérité. Cela m'a permis de le retranscrire précisément : *« La meilleure façon de passer la frontière c'est d'utiliser les chemins perdus avec quelqu'un qui connaît le pays. Aussi m'est-il venu une idée en voyant passer un muletier sur la route des thermes de Lahuen. Il s'appelle Miguel. Je lui propose de passer au Chili par la montagne insolite et recouverte de neige en échange d'un avantageux pourboire, dix mille pesos, il accepte sur le champ. Nous prenons, par des sentiers sauvages la direction des cimes, loin de l'asphalte rigoureux des routes envoyées par la civilisation, conférant à notre voyage, sous le roc et sous la nue, une austère solitude... »*

Après plusieurs heures, nous atteignons enfin les crêtes où nous restons en équilibre le temps d'admirer le paysage. C'est un bol d'air frais, un formidable remontant. Côté chilien, en contrebas, nous pouvons apercevoir un morceau de lacet de la route qui descend vers Puerto Pirihuelco et son lac gelé. Tout est blanc. Plus près de nous sur la gauche, il y a une piste... où deux hommes en uniforme fument leur cigarette appuyés sur leur véhicule tout terrain. Pas de chance ! Je regarde mon « guide » avec des yeux noirs. Je suis à deux doigts de lui faire des reproches. Tous ces efforts pour tomber dans la gueule du loup ! Sous le regard des douaniers nous nous trouvons, ma monture et moi, à cheval sur la frontière, la tête au Chili et la queue en Argentine. Et impossible de bouger. La mule a décidé qu'elle n'irait pas plus loin. Je descends en tirant sur le mors pour tenter de lui faire rebrousser chemin mais Miguel intervient. Faire demi-tour paraîtrait très suspect, autant continuer, l'air de rien. Mais notre présence ici ainsi que notre manège suscitent le questionnement.

Nous nous faisons arrêter un peu plus bas par des fonctionnaires ravis d'avoir quelque chose à se mettre sous la dent. On nous demande nos papiers, d'où l'on vient, où l'on va, la raison de notre passage et, bien sûr, le sempiternel : « Avez-vous quelque chose à déclarer ? ». On ne nous croit pas sur parole, mais pas du tout, et nous avons droit à une fouille systématique. Nous n'avons rien d'intéressant. Je sens le chef de patrouille assez déçu. Mais il ne s'avoue pas vaincu. Il va demander à son collègue de rester avec nous sur place, tandis qu'il va remonter notre piste, histoire de vérifier si l'on ne s'est pas délesté en chemin de « choses » compromettantes. Apparemment la frontière n'est pas un problème pour lui. Nous allons attendre plus d'une demi heure, suffisamment pour aborder un semblant de conversation avec le « stagiaire ». C'est un garçon adorable dont le caractère encore juvénile le pousserait à converser naturellement si ce n'est le frein qu'il s'impose, tout de même, au cas où son supérieur trouverait matière à nous lancer l'anathème. D'ailleurs il revient enfin, bredouille, mais cela ne le guérit pas de sa suspicion. Nos papiers sont en règle, nos propos se tiennent et, selon toute vraisemblance, mon avis de recherche motivé par Interpol n'a pas traversé les Andes. Il ne peut faire autrement que de nous laisser passer, dépité. Nous remontons sur nos « pur sang » et cette fois la « caravane » s'ébranle. Je salue le jeune en partant qui me sourit largement : « Bonne route et bienvenue au Chili ! »

Heureusement, je n'avais envisagé ce passage qu'en tant que mouvement exploratoire. Une façon de jauger et de valider la traversée de la frontière à un endroit précis. Je pense qu'il va falloir modifier le parcours. Du coup mes affaires ainsi que ma mallette et ses 50.000 euros Sont restés à l'hôtel San Martin de los Andes ! Hosanna ! Je jubile...mais nous avons eu chaud. »

Et puis mes visites s'espacèrent calle Flores, à cause de l'état de santé de mon père. Il avait contracté au mois d'août, en cette fin d'hiver, une véritable pneumonie due au déclin de son âge. Je pris conscience que cette force de la nature était devenue fragile parce que la vieillesse, le prenant par surprise, s'était installée pour de bon cette fois. On essayait ma mère et moi de s'occuper de lui du mieux possible. Je compris que maintenant il m'incombait à mon tour de protéger mon petit papa. C'est ce qu'il avait fait toute sa vie pour moi.

Pendant sa convalescence, il accapara le plus clair de mon temps. Cela permit de nous rapprocher et je réalisais à quel point sa tristesse le minait.

« Carlita, nous feras-tu un petit enfant avant que je meure ?

Et ses yeux se remplirent de larmes. C'était la première fois que je voyais pleurer mon père et cela me bouleversa. Je ne pus faire autrement que de pleurer moi même. Je me jetais dans ses bras en le serrant très fort.

- Je te promets papa, je te le jure, je vais te faire le plus beau des petits enfants. »

Le soir même, dans le coffre de mon boudoir qui avait été si longtemps garant de ma liberté, j'enlevais d'une main nerveuse ma plaquette de pilules et la jetais à la poubelle. Je prenais le risque de tomber en ceinte de mon amant que je voyais désormais le moins possible. Une espèce de froideur m'accaparait, une ombre pesait sur ma liaison adultère, comme un début de réponse, alors que la grande roue du questionnement m'écrasait encore. Serais-je capable de renoncer au confort matériel, à mon statut, à mes privilèges ?...oui, à condition de ne pas échangé tous ces acquis contre une simple romance. Et cette réponse serait définitive mais au prix d'un engagement durable. La chose difficile étant qu'en matière d'amour il faille malheureusement accepter cette part de fragilité due à l'inconstance de la nature humaine, et donc d'en assumer tout le risque. Soit, mais encore, comme si les choses ne fussent pas assez compliquées, je dû me rendre à l'évidence qu'affronter mes parents serait le plus terrible. Comment leur annoncer mon état d'esprit ? Pour rien au monde je n'aurais voulu décevoir

ceux que j'aimais par dessus tout. L'épouvantail du divorce et surtout le spectre de la dénégation, du blâme, du déshonneur, voilà ce qui m'attendait. Il ne s'agissait pas seulement de quitter un homme, mais de rompre avec un passé tissé de tant de sacrifices, de trahir sa famille, ses traditions, en quelque sorte sa culture, tous ces éléments fondateurs par lesquels on est quelqu'un avec une place et un rang à défendre...et pour une fois je fus d'accord avec moi-même, tout ce qui m'importait dorénavant ce serait d'avoir un enfant.

Eusebio se rendit compte du changement qui m'affectait comme une inexorable éclipse de soleil. Il redoubla de séduction, me fit de merveilleuses promesses. Il ne voulait pas me perdre et s'improvisa même clown à l'occasion. Mais rien ni fit, ni charme ni bienveillance. Rien ne put me distraire de ma nouvelle tristesse.

La dernière fois que nous fîmes l'amour, c'était au mois d'octobre, au printemps, un an après notre première rencontre. Il venait de se retirer et s'affala près de moi, épuisé par l'effort, et je n'avais pas jouit. Je le regardais sans complaisance, lui crachant la vérité à la figure : « Eusebio...Carlos et moi essayons d'avoir un enfant.

Un silence pétrifié fit suite à mes paroles. Pas même le bruit de nos respirations. Et puis, au bout de cette interminable absence, toujours couché dans la position où je l'avais foudroyé, et sans bouger d'un pouce, un son sortit de sa bouche : - Vas-t-en. »

Je suis partie comme une mal propre, infestée par la douleur et serrant sur mon cœur le remord parce que je venais de tuer notre amour en nous faisant tellement souffrir !

Les jours d'après il me fallut faire un effort surhumain pour ne pas retourner en arrière et le supplier de me pardonner. Le mieux était d'en finir une fois pour toutes et de lui porter le coup de grâce, peut-être sous la forme d'une lettre de rupture datée du premier novembre, le jour des morts. Elle commencerait par « mon ami » et se terminerait par « tout oublier » :

Niebla Blanca,

Le 1er novembre 2021

Mon ami,

je suis profondément désolée de ce qu'il nous arrive. Après neuf mois d'atermoiements je dois me rendre à l'évidence que je suis incapable de quitter mon milieu. Je

suis ainsi frappée par le paradoxe de notre bonheur qui m'a rendu si malheureuse. Divorcer et partir avec un étranger serait renier ma naissance, nos principes et nos devoirs. Il m'aurait fallu disparaître comme tu l'as fait toi-même et je n'accepte pas cette augure pour la simple raison que fuir n'est pas une solution. Autant rester ce que nous sommes vraiment : toi, l'éternel voyageur, et moi la petite fille dans l'herbe qui regarde passer les nuages. Je sais que je vais beaucoup souffrir de ne plus te revoir mais c'est le prix à payer pour retrouver la raison. Je dois me protéger. Ma mère m'avait prévenu : le cœur est le siège de toute la souffrance. Il est dangereux.

Alors je ne vais plus venir, je ne te parlerai plus, j'éviterai ta présence, et même si je sais que c'est impossible, il faudra tout oublier.

Elena Valderon Ortiz

Eusebio tenta de renouer le contact, par tous les moyens, commettant des imprudences, téléphonant à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. Mais je restais de marbre, éteignais le portable et quand je le rallumais, j'effaçais les messages sans les lire sous peine de craquer. Que serait-il advenu si nous n'avions pas été sur liste rouge ? Je restais recluse à Niebla Blanca, derrière les murs de ma forteresse, essayant de guérir de cet amour interdit comme d'autres, à l'asile, se soignent de leur folie. A partir de cette époque, Carlos Eduardo ne fut plus le même. S'était-il rendu compte de quelque chose ? Je ne le pensais pas mais qui sait après tout ? Un soir en rentrant à la maison il m'annonça qu'il venait de licencier monsieur Boixo :

« Ce type ne me convient pas. J'ai invoqué la faute professionnelle. Figures-toi qu'il s'était réservé une chambre à l'année, dès le départ. Il n'en avait pas le droit sans autorisation, même s'il payait. Il a cru pouvoir me le cacher mais je l'avais à l'œil.

- Tu dis qu'il payait cette chambre ?

- Et je n'ose imaginer pour quoi faire.

- Et tu as trouvé quelqu'un d'autre ?

- Personne n'est irremplaçable. »

Et ce fut tout. Résignée, je n'avais pas pris la défense de mon protégé ni demandé d'autres explications. Même si je l'admettais avec un soupir, son départ était peut-être la meilleure chose qui puisse nous arriver. C'était juste après le premier anniversaire de l'inauguration du Palazul.

Un trou béant affectait mon existence après le renvoi d'Eusebio et sa disparition dont je ne su rien par ma faute. Ce vide vertigineux où je ne savais pas voler, seule une grossesse aurait pu le combler. Or le bébé ne venait pas. Je le désirais pourtant cette fois, je l'appelais de mes vœux, je l'imaginai. Peut-être que l'idée nouvelle d'avoir un enfant, en tant qu'élément contradictoire à une volonté plus ancienne et bien installée, n'avait pas encore investi toutes les connexions dans les profondeurs complexes du cerveau. Mon esprit avait changé de veste, le ventre allait devoir suivre. Une fois de plus je me rapprochais de Dieu comme témoin et garant de ma propre unité. Je pris tous les jours le chemin de l'église, Santa Teresa, faisant brûler des cierges à la faveur du silence. Je priaï acculée à l'espoir et bien malheureuse d'attendre. Un jour, manière de conjurer le sort, je convoquai Carlos Eduardo afin de lui parler. Après deux années de vaines tentatives, il fut dans sa manière de suivre plus légitimement dubitatif qu'enthousiaste. Je parvenais tout de même à mes fins, parce que résolue, et il fut convenu, sur le prénom, qu'il le choisirait si c'était un garçon mais que j'aurais le dernier mot s'il s'agissait d'une fille. Ils s'appelleraient donc Edgar ou Lucia. Et cette fois, pour qu'elle m'entende, je sus quels noms prononcer devant la Sainte Vierge.

Je m'étais aussi rapproché de Maria, la gouvernante, parce que nous partagions la cuisine pour le dîner, sur ma demande, et que cela me faisait du bien de parler à quelqu'un dans cette grande maison. Mon mari partait très tôt le matin et revenait tard le soir. Ayant tissé une certaine complicité avec cette femme beaucoup plus âgée, elle finit par se convaincre que je pourrais l'entendre et elle me donna son opinion, en toute franchise : elle me trouvait une petite mine et bien solitaire.

« Pourquoi ne sortez-vous pas un peu, respirer, voir du monde ? Je vais vous dire, moi, ce dont vous avez besoin : descendre en ville avec des amies et vous changer les idées. »

Maintenant qu'Eusebio n'habitait plus calle Flores à La Serena et qu'il avait disparu, pourquoi pas, après tout ? J'étais sûre de son éloignement physique et pourtant j'avais encore peur de croiser le fantôme de cet homme à qui j'avais dis adieu de loin, avec des mots de

papier. N'avait-il pas laissé une rose rue Santa Cruz, à Valparaiso, sur le perron de mon ancienne demeure, comme il l'avait promis, faisant planer sur ma vie une invisible présence. Un matin en ouvrant la porte, la gardienne avait trouvé cette fleur accompagnée d'un poème. Mon nom était écrit dessus. Alors la vieille dame l'avait réexpédié à mon adresse par Interflora. J'avais été malade toute la journée :

Poème a Elena

Je vous écris de ma fenêtre un jour de pluie
En mesurant au loin le temps qui nous sépare
Et me dis que peut-être là-bas vous aussi
Marchez nu-pieds sur les braises de notre histoire

Mon cœur ne se console plus du joli bruit
Des souvenirs et demande sans cesse à boire.
Je suis un mort de soif loin de l'Amour promis
Condamné par un sort à ne plus vous revoir.

Je me meurs, séparé de vous et sans espoir.
Dans le désert de mon cloître je me languis.
Vivre devient cruel autant que dérisoire
Elena, les sources vives se sont taries.

Je pense à vous souvent vers l'angélus du soir
Retiré dans un monde intérieur où je prie
Car désormais j'appartiens, habillé de noir,
Aux ordres sensibles de la mélancolie.

Ines et Monica m'attendaient au Real Club, un endroit branché, débordant d'énergie. Nous étions encore assez filles, les trois, pour ne pas dépareiller dans ce microcosme où régnait la fureur de la jeunesse. Seul signe de notre maturité : la suite du programme avec une pièce de théâtre prévue pour 21 heures. Ines avait rencontré quelqu'un depuis peu. Elle nous montra des photos et nous les léchâmes comme des caramels glace en la pressant de questions. Ils s'étaient rencontrés à une vente aux enchères. « Vous vous rendez compte, un commissaire-priseur spécialisé dans les œuvres d'art. J'ai eu une chance extraordinaire. J'ai pu acquérir un tableau de Botero à un prix raisonnable car il a été peu surenchéri. Exactement celui que je voulais alors que d'autres, qui me plaisaient moins, sont parti à des prix prohibitifs. Le moment venu je suis allé chercher mon lot sans me douter que j'allais repartir avec un autre en prime : un rendez-vous.

- Tu disais que c'était sa première vente, il n'a pas perdu de temps !

- Il est tout juste diplômé et moi je suis tout juste folle, mais je ne regrette rien.

- Tu as eu plus de chance que moi. Je peux bien en parler à présent. Vous vous souvenez du beau gosse du Palazul ? Comment s'appelait-il déjà...Eusebio Boixo. Et bien figurez-vous que je l'ai croisé un jour à La Serena.

Profitant de ce moment entre fille où tombent tous les secrets dans le confessionnal d'une soirée bien arrosée, Monica se fit le devoir de révéler à ses camarades le détail de son

« aventure » :

- Nous avons bu un verre ensemble, enfin je crois me souvenir que c'est moi qui l'ai invité. Et puis nous avons parlé photo et quand il m'a appris qu'il les développait chez lui j'ai voulu absolument voir ça. L'occasion était trop belle de connaître son adresse. Il portait une chemise très classe, moulant parfaitement son corps et il sentait bon le parfum. Quand on s'est retrouvé tous les deux dans la chambre noire, je ne sais pas ce qui m'a pris, j'ai perdu la tête. Je me suis défait une bretelle de mon bustier et, le sein nu, je me suis pressée contre lui en susurrant que j'avais un petit problème avec mon haut. C'était bien entendu cousu de fil blanc, une invitation ENORME ! J'ai senti sa main m'attraper par la taille et j'ai cru que c'était gagné...pas du tout ! Il m'a pressé vers la sortie en deux temps trois mouvements et je me suis retrouvée tout à coup dans la lumière avec ma bretelle défaite et mon sein à l'air, la honte de ma vie ! Mais je dois reconnaître que dans mon malheur, en parfait gentleman, il est resté des

plus fair-play . Il m'a lui même remit la bretelle en place en me priant de ne pas lui en vouloir, qu'il me trouvait délicieuse mais qu'il en aimait une autre et ne l'a trahirait pour rien au monde. Tu vois le tableau, je ne savais plus où me mettre.

- Et après qu'avez-vous fait ?

- Rien du tout. Je suis parti sans demander mon reste. Je crois que j'ai été pitoyable. En tous les cas, pour moi, fini les expériences, je ne suis pas prête à rejouer les séductrices. Une autre profitait de son cœur et de ses faveurs et je me dis que, pour comble d'ironie, c'était peut-être sans avoir jamais levé le petit doigt. Connaissait-elle au moins son bonheur ? Cette femme que j'imaginai d'une beauté sans pareille, j'aurais donné n'importe quoi pour être à sa place.

»

Monica n'eut pas le temps de terminer que je me levais, trop vite probablement, en prétextant une envie pressante. Je me dirigeais vers les toilettes, cherchant d'urgence un refuge et m'y enfermais à double tour. Et là seulement, à l'abri de tous les regards, je pu me délester un peu de mon chagrin en me vidant de toutes les larmes de mon corps. Je m'étais heureusement très peu maquillée et, au bout d'un long moment, essayais de reprendre contenance pour ne pas qu'on sache que j'avais pleuré. Je trouvais même un semblant de réconfort en me disant qu'il ferait très sombre dans le théâtre. Et dire que j'étais sortie pour essayer de l'oublier un peu. C'était raté, complètement raté, si désolément raté.

Il me fallut presque un an pour commencer à voir s'atténuer la noirceur de la tempête, et comme par hasard, profitant de cette accalmie, je me retrouvais miraculeusement en ceinte, dans la perspective lumineuse de la maternité, enfin ! Je l'annonçais triomphalement à Carlos Eduardo d'abord, en ce beau mois de novembre 2022, par un dimanche de printemps où je l'avais invité au restaurant exprès pour l'occasion.

« En es-tu certaine ?

- Depuis deux mois. »

Ces deux petites phrases n'eurent rien d'anodin car elles étaient investies d'un immense pouvoir : celui de tout remettre en place. Je sentis en lui une espèce de déclic. D'abord sans oser vraiment y croire, il réalisa peu à peu. Si bien qu'à la fin du repas un autre homme me faisait face, quelqu'un de charmant ayant retrouvé l'engouement après avoir été malade si

longtemps et plongé dans une léthargie. Nous courûmes en suivant l'annoncer à mes parents et là, ce fut un feu d'artifice. Mon père était si content que j'appréhendais une attaque. Nous bûmes le champagne, plus soudés que jamais à l'approche du nouvel an et j'écoutais s'élaborer mille projets dans la bouche des uns et des autres. Je devins un trésor qu'il fallait ménager à tous prix. Des noms de médecins gynécologues circulèrent et les recommandations commencèrent à pleuvoir. J'eus l'impression qu'on me mettait sous scellés. Complètement grisés par les événements, nous retournâmes à Niebla Blanca, bienheureux après avoir faillit se perdre. Le couple Valderon circulait de nouveau sur orbite et nous n'étions pas près de descendre de notre petit nuage. Des lettres de félicitations affluèrent des quatre coins du pays et même de l'étranger, provenant de la famille, bien sûr, mais aussi des amis et surtout de l'énorme carnet d'adresse de mon père dont les relations, par ordre alphabétique, réagissaient à cet « événement personnel » parce que totalement inféodés à son influence. Et comme si le papier ne suffisait pas, nous fûmes aussi très sollicités physiquement, nous organisant comme un cabinet ministériel recevant les ambassadeurs. Et parmi toutes ces visites aux contours flous entre amitié et protocole, nous reçûmes un beau dimanche, en point d'orgue, l'incontournable tante Rosario. Encore elle ! Ce fut effectivement l'apothéose. Le temps avait passé et malgré ma méfiance viscérale je n'arrivais pas à déceler, chez elle, autre chose que des dispositions extraordinaires à notre égard. Elle semblait heureuse, vraiment ! D'ailleurs, après les approches d'usage, s'excusant auprès de Carlos Eduardo, elle tint absolument à me parler quelques minutes, seule à seule :

« Ecoutes Elena, je sais bien que les apparences ne jouent pas en ma faveur mais il faut que tu saches plusieurs choses. C'est important. D'abord je n'ai rien entrepris, tu m'entends, qui n'ait été dans l'intérêt supérieur de la famille. Ce Boixo Sanchez, il y a longtemps qu'il serait derrière les barreaux si je n'étais pas intervenue. Il n'était pas concevable qu'une « affaire » éclate au Palazul et que la presse à scandale s'en empare. Imagine les conséquences ! Aussi j'ai fait en sorte que la police ne remonte jamais jusqu'à lui. Dois-je te rappeler qu'il était recherché par Interpol ? Pour le reste, en le contraignant à me réserver gracieusement une chambre à l'année, je savais pertinemment que cela se retournerait contre lui tôt ou tard. Le mieux était qu'il parte sans faire de vagues, en se faisant renvoyer pour faute, par exemple. Ce qui est arrivé. Son départ a été une libération pour nous tous, même s'il n'y avait que moi

pour le percer à jour. T'avait-il tout dit sur son implication dans une histoire de meurtre ? J'ai souffert le martyr en apprenant que vous aviez une liaison et cette faute, tu en conviendras aujourd'hui, je la savais suicidaire et d'autant plus cruelle que c'eut été impossible de t'en dissuader frontalement. L'expérience démontre que c'est le contraire qui se produit : interdire est une incitation forcenée à la désobéissance ! Aussi tu me pardonneras, mais j'ai dû recourir à des stratagèmes pour t'ouvrir les yeux...ho ! Mon Dieu ! Elena, comme je suis heureuse que tout ce soit bien terminé ! Tu es restée avec ton mari et tu attends un enfant, le plus beau cadeau sur terre. La famille a vaincu. Je sais que je ne suis pas toujours quelqu'un de facile, mais saches que tout ce que j'ai pu dire ou faire n'a été envisagé que pour l'amour des miens, et pour l'amour de toi en particulier, ma chérie, toi du même sang et de la même race. »

Elle me serra si fort contre sa poitrine que je senti les os de ses cotes. C'était une situation embarrassante où je me sentais à la fois incrédule et déroutée. Ce qui démontre à quel point les idées reçues ont la vie dure. Pourtant les lignes avaient incontestablement bougé. Sans parler de l'emploi du temps tout se retrouvait chamboulé dans notre vie, et dans les jours et les semaines qui suivirent même la maison changea, et particulièrement au niveau des couleurs après que l'échographie, pour Noël, ait confirmé que se serait un garçon. Carlos Eduardo s'investit énormément dans la chambre de l'enfant et surtout pour le berceau. De ses propres mains il sculpta le prénom de son fils dans la veine du bois : EDGAR, en lettres capitales. De voir cet homme si gentiment motivé, si près de son fils, déjà, alors qu'il n'était pas encore vraiment de ce monde, cela m'émut. La contrepartie de toute cette attention étant l'exacerbation de la contrainte poussée jusqu'à l'assujettissement. Je n'avais plus le droit de rien faire, tout juste sentir les fleurs et m'asseoir. Pas question de faire la fête pour le nouvel an. On décida pour moi jusqu'à la nourriture, on pensa pour moi jusqu'à l'infantilisation. Tous ces excès de comportement je les pardonnais de bonne grâce pour en attribuer la cause à un amour exclusif. Mais Dieu qu'il me fut difficile de respirer. L'enfant était devenu tellement important que je ne savais plus très bien où se trouvait ma place et ce que je devenais moi-même. Ma sensation ? Ma tête rapetissait au fur et à mesure que mon ventre gonflait. Sois grosse et tais-toi ! Malgré ma patience et ma bonne volonté cela ne pouvait pas continuer. Il s'agissait d'effectuer un simple rééquilibrage, et au terme du troisième mois il me fallut réagir sous peine d'étouffer pour de bon. Fin du rapetissement ! Je décidais de

reprendre la main, sans plus attendre, pour mettre un terme à la permanence d'une fatalité par laquelle tout m'échappait. Je le ferais gentiment mais fermement, car c'était une question primordiale. J'en eus assez que l'on me traitât comme une poupée de papier fragile. Je me sentais parfaitement bien et, de l'avis du médecin lui même, tout se déroulait sans accroc. Alors pourquoi accepter toutes ces inepties autour de mon état ? Qu'on me laisse vivre ! Et d'abord je me mis à la marche, ce qui me fit reprendre goût au mouvement et me trouvais dans une telle forme que cela très rapidement ne put me suffire. Disons que je forçais l'allure. Je rentrais à la maison, les affaires trempées de sueur, mais je me sentais tellement bien !

Quand Carlos Eduardo apprit que je m'absentais des heures à marcher dans le maquis, il me réprimanda, carrément, comme si j'étais une gamine, une écervelée, donnant même l'ordre à Maria de m'empêcher de sortir. Après avoir été traitée comme une reine, cela relevait de la douche écossaise.

« Mais enfin, Elena, dans ton état, il faut être inconsciente de pratiquer une activité physique. Je ne veux plus que tu sortes et que tu fasses le moindre effort.

- Mais tu n'a pas à t'inquiéter Carlos Eduardo, je t'assure. Tout va pour le mieux et ces sorties, au contraire, me sont des plus salutaires.

- Non, non, non, Elena, tu ne vas pas recommencer avec tes caprices de tête brûlée. Tu vas faire ce qui est bon, raisonnable et bénéfique pour le bébé. Et ce n'est pas négociable. Je n'ai jamais rien dit en d'autres circonstances mais là, maintenant, le sport c'est fini ! ».

Je restais sans voix, la bouche ouverte, ahurie. Je n'arrivais pas à y croire. Après être restée recluse près d'un an à l'ombre du souvenir de mon amant, m'ayant interdit ce rêve dans un veuvage cruel, voici que l'homme pour lequel finalement j'avais tout sacrifié m'interdisait tout bonnement de vivre ! Une colère froide m'envahit, et sans pouvoir l'évacuer par des mots, sa violence se mit à creuser dans ma propre chair, me montrant l'étendu d'un abîme. Sans esclandres, sans déclarations fracassantes, je pris mes oreillers le soir même et, selon mon vœu de résistance, abandonnait la couche nuptiale pour faire chambre à part. C'en était déjà fini de la joie primaire et la vérité prenait une allure effrayante. Et si je n'étais pas une plante homologuée dans le beau jardin japonais de la famille ? On voulait faire de moi un magnifique bonzaï et je savais qu'il serait impossible de m'assujettir au bon vouloir d'un fil de fer implacable, de plier ma force vitale en des contorsions obligatoires et cruelles. Plus que

jamais je me senti prisonnière, une femme en résidence surveillée. Je n'étais ni Elena, ni Carlita, ni Ana Sofia, je n'étais plus toutes celles qu'on voulait que je sois. J'étais une autre, un être s'arrachant du socle familial comme sort de terre un arbre inconnu, sans se soucier de l'endroit où il pousse, libre, fondamental, vivant !

Quelques jours plus tard, sachant que Carlos Eduardo serait absent le week-end pour cause de négociations avec ses nouveaux associés brésiliens, j'élaborais un plan que d'autres avoueraient machiavélique pour abuser de la confiance de Maria. Je lui dis que j'allais me rendre à La Serena pour faire quelques emplettes et que probablement j'y resterais déjeuner. Et comme elle me vit partir en tenue de ville avec robe, escarpins et petit sac à l'épaule, je n'eus aucun mal à berner la vieille dame. Ce qu'elle ignorait c'est que j'avais caché sac à dos, parachute et affaires de wingsuit de l'autre côté de la clôture, derrière la haie, en les y jetant pendant la nuit. Il était 8 heures et demi du matin et j'avais une longue route jusqu'à Juntas del Toro, un village dans la montagne où devait m'attendre toute l'équipe du wingsuit. La montée fut laborieuse à cause du brouillard qui ne commença à se dissiper que vers les 2000 mètres. D'un univers sombre et refermé sur ses ravins, je débouchais sans coup férir dans la lumière éblouissante des cimes, m'élevant lacet après lacet au-dessus de la mer de nuages. Pour la première fois je réalisais que nous étions seuls ensemble, mon bébé et moi. Je me mis à lui parler en me touchant le ventre, ravie de cet instant d'intimité entre nous. J'allais lui permettre de vivre une expérience unique, un baptême de l'air extraordinaire, digne du plaisir des dieux. Depuis combien de temps n'avais-je plus pratiqué, me privant de ce pur bonheur, par l'effet de quelle négligence, par quelle omission, ces confluent de la déraison ? Et bien cela coulait de source : depuis trop longtemps ! Une incroyable excitation de novice me faisait tout oublier. Envolés mes soucis, effacée l'ardoise de mes contraintes. Je jubilais tel le matador en habit de lumière qui va rentrer dans l'arène, défiant le taureau patriarcal au bout de la muleta. Olé ! La vida, ola ! Mes sœurs ! A bat les soucieux, les retors, les sinistres ! Dans ma Toyota partie à l'assaut des Andes je me mis à chanter le chant de la délivrance, kilomètre après kilomètre, jusqu'au bout de la route !

J'arrivais en retard au point prévu de notre jonction. Les garçons buvaient le café chez Maïté, l'unique établissement du village. C'est là que je laissai ma voiture et me changeai, délaissant

mes affaires délicates de citadine pour mon pull de laine et mes rangiers. Pas le temps d'échanger des potins car sans plus attendre le signal du départ fut donné, très efficace au vu d'une impatience collective. Direction le mur de « paredes », en contrebas du col d'Agua Negra, pour un saut d'entraînement sans difficulté. Les pick-up chargés à bloc, la caravane motorisée s'ébranla dans un monstrueux vrombissement, comme un défi au silence de la montagne. Nous nous retrouvions, je dois le reconnaître, par amour des grands espaces et de la nature, fauteurs de trouble et pollueurs au nom d'un paradoxe bien ancré dans l'aberration humaine.

Nous sautâmes vers 14 heures. Nous mangerions après. Que dire de cet instant inoubliable où je repris goût à la vie, consciente de ne plus jamais être seule. Nous respirions à deux, nous volions ensemble, indissociablement réunis, la mère et le fils. Je planais, je dansais sur le monde et il ne me suivait ni ne me devançait, il était avec moi. Le pas de deux parfait. J'avais ouvert mes bras en croix et nous filions à travers les espaces. Mais même au cœur de l'action, alors que la pression de l'air vous déforme le visage, il me vint le désir de rêver. Cet enfant serait comme moi, voué aux sports extrêmes, et nous aurions cette passion en partage pour avoir commencé si tôt, liés par un pacte intime où chacun devient tour à tour le reflet de l'autre. Pensée jubilatoire qui connut cependant la fin de son apogée à cause de la mécanique des fluides : un pli de ma combinaison se forma sur mon ventre, et se mit à claquer jusqu'à l'entêtement, me provoquant de terribles chatouilles et une irrépressible envie de me gratter.

En milieu d'après-midi, saisie par le remord de ma perfidie et soucieuse de donner des nouvelles, j'appelai Maria à Niebla Blanca. S'il y avait inquiétude à mon sujet, autant tranquilliser la gouvernante et noyer dans l'œuf toute velléité d'incendie. Aussi difficile qu'il soit de le croire, je me trouvais dans la situation d'une gamine qui vient de faire le mur et qui essaie d'endormir la surveillante générale.

« Allô Maria ! Tout va bien mais je vais rentrer un peu tard ce soir. Si l'on ne se voit pas, fermez la maison en laissant la clef où vous savez. Je vous expliquerai demain. »

Je ne pouvais pas faire plus laconique. Dans l'euphorie de cette journée, je ne réalisais pas à quel point ce coup de fil pouvait paraître bizarre. Et l'employée modèle fut saisie d'une espèce d'intuition. Voulant s'approcher de la vérité par elle-même et connaissant tout de cette maison, elle se dirigea vers les cagibis où je rangeais mes affaires de sport. Elle ouvrit les

placards : ils étaient vides ! Elle se heurta immédiatement à un cas de conscience. Devait-elle se taire au risque de se faire renvoyer ou parler en sacrifiant notre rapport amical sur l'autel de la délation ? Or je l'avais déjà trahis moi-même en lui mentant effrontément. Si je l'avais mise dans la confiance...Par manque de clairvoyance j'avais commis une erreur, une indécatesse, celle de ne pas considérer à sa juste valeur la ferveur que porte à son maître un bon domestique. Furieuse d'avoir été écartée malgré ses bons et loyaux services, et n'étant visiblement pas payée de confiance en retour, Maria céda sur le coup à une forme de vengeance : elle me dénonça ! Quand je la rappelai un peu plus tard, soucieuse de tout lui révéler et de me faire pardonner en prenant le parti de me délivrer enfin de ce mensonge, l'appel n'aboutit pas. Je tombai sur une ligne occupée...Et j'eus à mon tour une intuition.

Le chemin du retour fut long et ennuyeux, et je me fis à la longue rattrapée par la fatigue. Tournant le dos à l'Olympe, mon humeur s'assombrit au fur et à mesure d'une interminable descente. J'ignorais ce qui m'attendait. J'allais bientôt le savoir. J'arrivai à Niebla Blanca avec la nuit et la maison me parut anormalement éclairée. Maria, seule, n'aurait jamais laissé autant de pièces allumées. Je crois que j'aurais donné n'importe quoi pour rentrer sans témoins, et dans l'obscurité la plus complice. Je m'arrêtai devant le garage, sans éteindre le moteur, actionnant à distance l'ouverture automatique des portes. Elles s'ouvrirent lentement, laissant apparaître une paire de souliers puis bientôt des jambes, un gilet. Il m'attendait les bras croisés, debout au milieu du garage. Il n'avait pas hésité à interrompre ses négociations, prenant tous les risques, à réserver au dernier moment un vol pour Santiago où l'attendait un hélicoptère, un mode de déplacement fort pratique pour les distances raisonnables. Et, finalement, ce gros insecte métallique l'avait déposé sur les pelouses de Niebla Blanca comme une larve du diable. Et cet être était là, devant moi maintenant. Il s'avança lourdement en passant à côté, m'ignorant pour aller directement vers le coffre de la voiture et l'ouvrir. Toutes mes affaires étaient là, pêle-mêle, criant la vérité sur ma journée dans un désordre révélateur. C'était un aveu terrible ! Le moteur tournait toujours et je me sentais paralysée. Sous le choc de cette vision mon mari explosa. Il n'était plus dans son état normal. Secoué par la crise de nerf, il fut prit d'une telle hystérie que pour la première fois de ma vie je connus la peur. La peur physique. Il ouvrit la portière avec violence, me saisit par le bras et criait

tellement fort que je n'entendais même plus. Et quand l'un après l'autre les coups commencèrent à pleuvoir, j'essayais, comme happée par le piège d'un cauchemar, de tenir bon et de lui faire face en me débattant. Mais plus je résistais et plus il s'acharnait. Je n'eus pas d'autre recours que de me jeter à terre en hurlant. Car je me mis à hurler, hurler dans cette nuit comme une bête écorchée vive. A tel point qu'il dut prendre peur à son tour et cessa de me toucher, haletant. Si nous avions eu des voisins, nul doute qu'ils auraient averti la police. Mais là, j'étais seule avec un fauve, et pas une âme à des kilomètres, aucun témoin ! Monsieur Valderon venait de me battre et je ne m'en relèverais jamais. Nous étions tous les deux prostrés avec pour bruit de fond le moteur de la voiture qui tournait toujours. Je me redressai tant bien que mal en titubant d'abord, puis forçai l'allure. Il ne bougea pas. Cherchant de toute urgence un asile, je m'enfermai dans ma chambre à double tour, avec la ferme intention de faire mes valises dès le lendemain. Mon corps meurtri me dégoutait. Des marques rouges, effrayantes, me tatouaient le visage, les bras, le dos. La colère avait remplacé la peur mais je prenais sur moi pour essayer de garder la tête froide. Je n'appellerais pas les secours et ne porterais pas plainte pour éviter un scandale et cette décision, je la pris en pensant à mes parents. Finalement je roulai mes vêtements en boule et les jetai par terre. Ceux-là ils iraient à la poubelle ! Je recherchais la consolation d'une eau chaude, d'une douche pour me laver de tout ce que je venais de vivre. Mais ma chair partout me cuisait comme une brûlure.

Une heure plus tard, alors que j'avais éteins la lumière mais ne trouvais pas le sommeil, je l'entendis faire du bruit dans le salon. Je crois qu'il buvait parce qu'il parlait tout seul et semblait dans un état second. Je tendis l'oreille malgré moi. « S'il arrive quelque chose à mon fils par ta faute, je ne te le pardonnerais jamais ! » S'adressait-il à moi dans son soliloque ? Bien sûr que si. Je ne voulu pas en entendre d'avantage. J'avais ma dose. Ce mot « pardonner » proféré de sa bouche avec tous les accents de la menace, cela n'avait aucun sens. C'était juste complètement déplacé. Il fallait se rendre à l'évidence : nous étions incapables de communiquer, tous deux arc-bouté dans nos univers respectifs, et dont la seule jonction maintenant restait une blessure.

Les heures passèrent sans dormir vraiment. Je m'agitais dans un mauvais sommeil. La première chose dont je me souvins en reprenant peu à peu mes esprits, ce fut ma douleur au ventre. Quelque chose de chaud coulait à flot le long de mes cuisses. Prise d'angoisse,

j'allumai la lampe de chevet, inspirai profondément, et, d'un geste court, sec et précis écartai les draps : du sang ! Du sang partout ! Et la panique ! Cette fois je me traînai vers mon téléphone et composai en tremblant le numéro des urgences. **J'étais en train de perdre mon bébé.**

Il y eut un énorme blanc, un fossé, un no man's land entre la sirène de l'ambulance et le moment du réveil dans ma chambre d'hôpital. J'ouvrais les yeux sur un univers aseptisé et me sentais si mal que j'en déduisis le pire, autrement dit la certitude d'être encore vivante.

J'aurais bien voulu me trouver dans les limbes du paradis mais je compris instinctivement que l'on m'avait opéré et que tout était fini. Quelle heure était-il et quel jour déjà ? La porte s'ouvrit. Une infirmière me rendait visite. D'abord je n'entendis que le son de sa voix, un gazouillis très doux, avant de saisir en cours de route le sens de ses paroles.

« ...ces marques sur votre corps, étaient-elles inhérentes à la chute, madame Valderon ?

Mais de quoi parlait-elle ? Je n'étais jamais tombée, et puis d'abord je n'étais plus madame Valderon, je ne voulais plus qu'on m'appelle ainsi.

- Une chute ? Quelle chute ?...Et puis mon vrai nom c'est Elena Ortiz Sanz.

La femme en blouse blanche me dévisagea quelques secondes avant de poursuivre :

- Quelle est votre date de naissance et savez-vous où nous nous trouvons ?

Mais ma parole, elle me prenait pour une folle ! Je répondais avec une pointe d'agacement :

- Je suis née le 24 février 1989 à Valparaiso et nous sommes à l'hôpital.

- Et d'après vous quel jour sommes-nous ?

- Voyons, j'ai appelé dans la nuit du 15. On doit être le 17 janvier ? »

J'avais selon toute vraisemblance retrouvé la mémoire mais pourtant, oui pourtant j'avais tout faux...parce que je venais de passer **9 mois dans le coma !**

Ma première visite fut celle de mes parents. Ce fut un choc. Ils avaient pris dix ans et j'accueillis, moi même sans force, un père et une mère résignés dans la vieillesse et vampirisés de toute joie. « Nous sommes contents de te voir revenir parmi nous. »

Ce n'étaient que des mots, glissés dans un souffle et gaspillés par la bouche d'une ombre, celle de mon père, et que je recevais probablement comme étant l'ombre de sa fille. Je me souviens que j'eus envie de pleurer et d'appeler l'infirmière pour que l'on fasse venir mes

vrais parents. Au lieu de cela je me ressaisis et demandai ce qu'il s'était passé depuis tout ce temps.

« Tu as perdu ton bébé, Elena, parce que tu n'as pas écouté nos recommandations ni celles de ton mari. Il a fallu que tu n'en fasses qu'à ta tête, comme d'habitude, et voilà où nous en sommes. Dieu t'a puni et nous a tous puni pour avoir été trop indulgents avec toi.

C'était la première fois que mon père m'appelait Elena. Fini les privilèges ! Il s'était rangé du côté des autres, de tous les autres, tournant le dos à son affection singulière comme on abandonne quelqu'un dans la noyade. Carlita s'était perdue parce que sa fille était morte.

- On a enterré ton fils dans un cercueil minuscule que Carlos Eduardo a fait descendre avec le berceau dans le caveau. La cérémonie a été terrible. Je pense que les esprits en ont été marqués à jamais. Sache qu'hormis nous, personne n'est venu te voir ici depuis longtemps ».

C'était faux. Il l'ignorait probablement, mais Ines et Monica étaient passées me rendre visite à plusieurs reprises. Il y avait du nouveau dans leur vie. Ines allait partir aux Etats-Unis, à Los Angeles, sans son commissaire priseur, le temps d'un contrat. Quant à Monica, elle partait vivre à Buenos Aires, en Argentine, dans le cadre aussi d'une expérience professionnelle. Ne sachant pas quand je sorterais du coma, si tant est que je sorterais un jour, elles m'avaient ensemble laissé un message, sur le répondeur de mon portable, intitulé : « Pour quand tu te réveilleras. » Si ce n'étaient pas des adieux, cela y ressemblait beaucoup. Et pour finir de retourner le couteau dans la plaie, ma mère enchaîna avec une information inattendue qui me plongea dans la perplexité :

« Carlos Eduardo demeure introuvable depuis le premier novembre, le jour des morts (elle se signa), c'est à dire depuis bientôt trois jours. Il devait s'absenter simplement pour la journée, en montagne. Il a dit à Maria qu'il serait de retour avant la nuit mais on ne l'a jamais revu. La police a retrouvé sa voiture avec tous ses papiers, au bord de la lagune Dell Maule . Je crains le pire ! Le sort s'acharne sur notre famille et nous sommes tous plongés dans le malheur. Elena, ton mari a disparu ! ».

Et dire que je voulais faire mes valises, finalement c'est lui qui était parti. Je me gardais bien d'exprimer cette réflexion insultante pour la mémoire de celui qu'ici l'on considérait déjà mort ou assassiné. Au vu des événements survenus entre monsieur Valderon et moi-même, et bien sûr, ignorés de tous, je ne pouvais m'empêcher de nourrir un certain doute. Après, eus-je

raison de vouloir me défendre de façon si abrupte et à ce moment là ? Je ne pus en tous les cas me retenir d'avantage, il fallait que ça sorte :

« Papa, Maman, je ne suis pas la seule responsable de ce malheur ! La nuit du drame, Carlos Eduardo m'a battu. Il m'a fait mal, terriblement mal et c'est à cause de lui que j'ai perdu mon bébé !

- ... Mais tu as quand même fais une chute en pratiquant le wingsuit. Tu as pris tous les risques au mépris de la vie de ton propre enfant !

- Je n'ai jamais fais de chute ! C'était juste un vol d'entraînement, sans aucun danger, et il n'y a pas eu de problème.

- Aucun danger, pas de problème ?...

Mon père sembla s'affaïsser sous le poids d'une lassitude indignée et poursuivit avec une lenteur morbide :

- Nous reviendrons demain à la même heure, Elena. »

Je n'en revenais pas. Ma parole n'avait eu aucune prise sur eux, aucun poids. Du vent ! Ils s'étaient déjà tous rangés, depuis longtemps, du coté des troublés, des offusqués, des accusateurs ! Je vis mes parents se lever, m'embrasser à peine et partir encore plus accablés. Le rideau venait de tomber et je restais seule, abandonnée dans l'envers sombre du décor, ce chaos, effrayée de me retrouver dans les coulisses de mon existence, comme si tout jusque là, de l'autre coté et depuis toujours dans la lumière, n'avait été que du théâtre.

Je suis sortie de l'hôpital aujourd'hui. J'ai fais appeler un taxi pour ne pas déranger mes parents, et comme je n'avais pas les clefs de chez moi, je me suis dis que s'il n'y avait personne, je saurais bien retrouver le double caché dans le nichoir de la pergola. Je n'ai même pas eu envie de me promener dans le jardin. La première chose que j'ai faite en rentrant, c'est consulter la messagerie du fixe. Nous ne l'écoutions jamais ni ne nous en préoccupions parce qu'il y avait toujours du personnel pour répondre. Après neuf mois d'absence, il n'y a que trois messages. Deux émanant de ma belle famille, des parents à lui, vivant à l'autre bout du monde et se trouvant dans l'impossibilité de venir à la date de l'enterrement, soi disant pour des raisons d'indisponibilité professionnelle. Ils mentent si mal ! Se doutent-ils avec quelle facilité l'oreille perçoit la vérité maquillée derrière leur excuse, à quel point elle entend la

manifestation de la mauvaise volonté assermentée par une origine économique. Le troisième et dernier message vient de l'oncle Inacio, le seul membre de ma famille qui ait daigné se manifester. Un homme qui a perdu la tête en vérité, mais en gardant paradoxalement une certaine forme d'esprit. Quelqu'un l'a accompagné pour les funérailles, il sait que « je dors » mais n'a pas hésité à se servir du téléphone pour me parler personnellement. Au début ses propos sont en adéquation avec les circonstances, mais très vite le courant devient discontinu, et pour finir, voilà ce qu'il me dit :

« Ta vie est comme un livre, et tu sais qu'il y a plus de morts dans les romans que nulle part ailleurs...On devrait s'en inspirer en tant que solution de référence à la surpopulation mondiale. »

Il déraile complètement. J'ai compris que je n'ai pas vraiment d'interlocuteur et que cela ne servirait à rien de le rappeler pour lui crier dessus. En plus du chagrin et de la solitude, il faut que je supporte un fou sénile !

J'aurais tellement voulu répondre à mes amies mais je tombe invariablement sur une phrase en boucle : « Le numéro que vous avez demandé n'est pas en service actuellement... ». Visiblement elles ont changé de pays, mais pas seulement : les numéros que je demande n'existent plus. Dans la trame douloureuse et compliquée des événements elles n'ont pas souhaité revenir vers moi, ou plutôt vers mon coma, pour communiquer en vain leur nouvelle numérotation ou une adresse. Tant pis, j'essaierai de les retrouver plus tard, via leurs parents. Je viens à peine de raccrocher que le téléphone sonne dans le silence de cette grande maison où je reste seule désormais, sans Maria. Je l'ai congédiée sans préavis, avec salaire, prime et indemnités en appuyant bien sur le fait que j'allais me passer de ses services. Depuis mon retour ce matin, à Niebla Blanca, je dois reconnaître n'avoir pas été très sollicitée par les appels. A part le cabinet de Kiné où je vais devoir me rendre régulièrement pour ma rééducation, car mes muscles ont fondu, je n'ai aucun projet de réhabilitation sociale et préfère ne voir personne. Mon père a confié la gestion du Palazul à sa sœur Rosario, ainsi que deux autres établissements. Je n'ai pas mon mot à dire parce que l'on me considère comme une écervelée, indigne du nom que je porte. A l'instar des pestiférés, me voilà mise à l'écart. Je l'ai définitivement compris au silence de ma tante, elle qui « m'aimait » tant !

Je repense souvent à Eusebio, l'homme aux yeux verts, celui dont j'ai été la maîtresse et que j'ai cru n'aimer que dans la folie de ma chair. Il me manque. Je l'évoque hélas seulement par le biais du remord au lieu de l'espérer, victime de l'émotion de ceux qui n'ont pas saisi leur chance. Où est-il aujourd'hui ? Dans un autre pays, j'imagine, dans d'autres bras, tout simplement soigné par l'oubli du temps qui passe, guéri de cette femme qu'il avait aimé et qui pourtant l'a trahi. Une tristesse immense me submerge. C'est une lamentation au bord de l'océan, le bruit permanent du coquillage que j'ai sur le cœur...

La sonnerie du téléphone persiste. Ma main se jette enfin sur l'appareil avant qu'il ne soit trop tard. C'est le commissariat. Je n'en suis pas réellement surprise parce qu'on m'avait informé, sitôt sortie du coma, que quelqu'un de la police était venu à l'hôpital après la disparition de mon mari. Mais je n'étais pas encore en état de parler. Je suppose qu'ils ont attendu mon rétablissement pour me convoquer et enregistrer ma déposition.

« Allô, madame Valderon ? Inspecteur Cabral à l'appareil. J'ai été informé de votre sortie, aujourd'hui, et je voudrais savoir s'il vous serait possible de vous rendre au commissariat central de Quoïmbo dès demain.

- Au commissariat ?...oui bien sûr. A quelle heure ?

- Disons quinze heures.

- Très bien, je serai là. »

Tout à coup je me rends compte en raccrochant que je n'ai pas posé de questions concernant les recherches sur mon mari. Je devrais probablement le taire, mais je l'avoue, je n'en ai cure. Cela m'est complètement égal parce que je suis persuadée qu'il s'est arrangé pour s'enfuir alors que la plupart des gens très intelligents de la famille me croient veuve. Je me moque aujourd'hui de cet homme qui a menti et manipulé notre entourage pour me faire endosser toutes la responsabilité de notre malheur alors que je n'étais pas en état de me défendre. Je ne veux pas seulement le répudier, lui, en demandant le divorce s'il ose bouger une seule oreille, mais je vais me préparer dans l'intention de tout quitter. Et la meilleure façon de résoudre cette équation, me semble-t-il, est de reprendre mes études. Vivre dans une chambre d'étudiante m'indiffère, même à l'autre bout du pays, et je l'accepte volontiers si c'est le prix de mon indépendance ! Dorénavant dans ma vie, je veux dire concernant la vraie vie, j'ai décidé d'aller là où mon cœur ira. Il n'y a pas d'évidence plus salutaire.

Le lendemain à quinze heures précises, je me retrouve dans le bureau de l'inspecteur où l'on me fait asseoir et attendre. Il ne manquait plus que ça. Rien n'est pire que d'attendre sans rien faire, aux prises avec une vague inquiétude par nature insondable. Cinq longues minutes. La porte s'ouvre et le policier fait une entrée que je juge un peu théâtrale. Il me salut poliment mais je sens que quelque chose ne va pas.

« Madame Valderon, je ne vous en ai pas parlé au téléphone mais il y a un détail troublant dont je voudrais m'entretenir avec vous. C'est une question dont vous seule pourrez me donner la réponse...

Il sort un appareil numérique de son tiroir, avec les manières d'un spécialiste, et le pose devant moi comme on vous présenterait un échantillon de la planète Mars, un bloc de matière infiniment précieux dont il faut faire l'économie et qui, sur terre, s'appelle une pièce à conviction.

- Regardez bien cet appareil. Appartient-il à votre mari ?

- Certainement pas. Carlos Eduardo n'a jamais été un adepte de la photographie.

- On l'a retrouvé au fond du lac, près de l'endroit où il avait garé sa voiture. Quelqu'un l'y a jeté en prenant soin au préalable de confisquer la puce. Mais voilà, une chance insolente nous a souri. Cette fameuse puce, un de nos hommes l'a retrouvé dans un champ de pierres lors de la battue. Elle brillait au soleil comme un diamant au lieu de s'être évanoui. Et de ce fait nous avons pu accéder à des informations importantes. Le geste de l'intriguant n'a pas servi ses desseins. Au contraire, nous avons pu tout découvrir, ou presque. A commencer par la série des dernières photos, donc les plus récentes. On y surprend non loin de leur voiture deux hommes, des jumeaux en train de jeter à l'eau un pneu en très mauvais état, un pneu qui a dû éclater car on voit encore le cric en place. Puis ils reviennent vers le véhicule, un tout terrain photographié de profil, et montent à bord. Dans le tout dernier cliché, le conducteur a fermé sa portière mais pas le passager qui regarde vers l'objectif. Malheureusement les plaques minéralogiques n'apparaissent pas. La scène se passe dans une zone où l'on a découvert aussi du sang. Ce n'est pas celui de votre mari. Est-ce que ces personnes vous disent quelque chose ?

Je regarde attentivement ces photos étalées devant moi comme une réussite mais d'autres demeurent encore non dévoilées.

- Non inspecteur, absolument pas. Je ne connais pas ces gens.

- Alors nous allons remonter le temps et nous intéresser au visionnage des plus anciennes...

Tel un joueur de cartes il retourne les autres clichés. Tous sauf un.

- Comment se fait-il qu'on vous y découvre ?

Effectivement l'on me voit, la plupart du temps lors de mes promenades avec Eusebio, bien que lui n'apparaisse nulle part. J'ai failli faire un bond et mon cœur s'emballe. Je vais devoir m'expliquer, ce qui me met mal à l'aise, mais surtout je suis submergée par l'émotion, un sentiment où prédomine l'inquiétude. Qu'est-il arrivé à Eusebio ? Son appareil au fond de l'eau et dans les circonstances décrites par l'inspecteur, cela ne présage rien de bon et j'ai peur tout d'un coup. Je me lance dans une semi improvisation où je reconnais avoir fréquenté le propriétaire de cet objet. Il s'agit de monsieur Eusebio Boixo Sanchez qui travaillait au Palazul, il y a plus d'un an. Mais je ne relate qu'une partie de la vérité, me référant surtout à des situations datant de notre amitié primitive. Je minimise donc et réduis notre relation, en tout bien tout honneur, à l'excitation des feux de camps chez les scouts après la fin de l'année scolaire.

- L'excitation des feux de camps, je vois...Et, deuxième partie de la question, comment se fait-il que vous apparaissiez... nue ?

Il retourne la dernière photo, la dernière carte, celle où figure la mort, la seule qui me compromette vraiment. On m'y voit totalement nue, parce que prise dans mon sommeil, et bien qu'elle soit magnifique, j'ai honte que les yeux d'un inconnu pillent mon intimité. Cela ressemble au saccage d'un jardin secret. Me voilà confondue, et sans autre choix durant des heures que de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. C'est là que réside le vrai courage !

Journal

Premier novembre 2023.

Sur les bords de la lagune del Maulle, au printemps, dans la région du même nom au cœur des Andes chiliennes, j'ai été confronté bien malgré moi au phénomène étrange du « déjà vu ». Les gens ont la sensation de vivre une situation qu'ils ont déjà connue. En ce qui me concerne, ce n'était pas seulement une vague sensation mais au contraire une évidence, la gifle du bis repetita reçue par le biais de sa plus claire violence. Et pourtant, je me suis demandé si je ne rêvais pas. Incrédule, je me suis retrouvé pris dans un enchaînement de circonstances, à quelques détails près, qui m'a tout de suite ramené cinq ans en arrière et à des milliers de kilomètres, sur les berges du lac de Bioux-Artigues...Le type que j'ai pris en photo à côté de sa voiture, j'ai su d'avance qu'il allait me casser la gueule ! Et en plus, il me semblait avoir reconnu le bolide de monsieur Valderon, garé au bord du lac. Même marque, en tous les cas, et même couleur. Cela m'a donné l'impression de tourner en rond dans un grand labyrinthe et je venais de reconnaître un « couloir » où j'étais déjà passé des années auparavant. N'avais-je pas perdu un temps précieux ? Et qui avait-il eu de vraiment nouveau dans ma vie? Rien ! Amour, travail, je m'étais contenté de revivre les mêmes échecs. Par dépit je reprends la rédaction de ce journal que j'avais délaissé depuis deux ans, mais c'est pour le conclure. Je suis fatigué. Alors ma décision est prise, je vais rentrer en France. Et bien sûr en bateau parce que je détesterais me faire arrêter dans un aéroport. La boucle est pour ainsi dire bouclée mais il faut que je découvre ce qui ne tourne pas rond chez moi. En attendant je vais m'offrir, malgré ma tête amochée, un dernier plaisir de sauvage et monter jusqu'au refuge de Vilaroja, histoire de faire mes adieux aux endroits proches de nulle part.

Refuge de Vilaroja, le 5 novembre.

Il faisait si beau en bas ! Je comprends pourquoi il n'y a personne. La tempête arrive et je n'ai pas pris la précaution de la débusquer sur un quelconque bulletin météo. Je ne m'y attendais pas. Sur les hauteurs règnent les nuées d'un autre monde. Plus sévront les éléments et moins je verrai d'hommes. Et la nature n'en sera que plus étrange, épargnée par l'invasion humaine. Je serai le seul intrus. Une magnifique occasion de me replonger dans ma solitude.

Au début la pluie s'est invitée sans crier gare, au même titre que le vent. Le paysage bousculé dans ses retranchements les plus grandioses a perdu la finesse et la pureté de ses lignes. Il offre au regard une métamorphose. La fée devient sorcière et son chapeau pointu passe dans le ciel couleur d'encre et d'éclairs. Tout n'est plus, au loin, que vague souvenir et routes incertaines. Ici, là-bas, partout, n'épargnant rien, l'eau froide dégouline sur les cheveux du monde. Le nez collé au carreau, tel un tricheur à l'abri, j'assiste au déferlement de l'orage, à son effrayant cortège. Tour à tour violence crachée ou murmures, des flots de paroles obscures, telles des formules de magie noire, l'accompagne dans sa nuit. Nous voilà renvoyés aux mondes d'en bas. La matière, quelque fut son apparence, n'est plus qu'entrelacs méconnaissables, ruissellements et borborygmes...Je pense à la disparition de Charles Edouard de Tremblenuit, au fait singulier que nous ayons partagé le même journal, certes à cause des circonstances, mais tout de même aujourd'hui j'en évalue la signification symbolique. Il en a amorcé le commencement et je vais en écrire la fin. Comme si nous avions été associés malgré nous, aspirés par une force inconnue dans la spirale inexorable d'une fratrie. Ne suis-je pas Caïn ? N'ai-je pas convoité sa femme, envié sa position ? Ne l'ai-je pas abandonné à une mort certaine ? Cet homme qui est devenu mon frère de silence, après que tout nous ait séparé, je sais qu'un lien étrange nous unis. Le cerner serait le définir comme un jour de tempête, un don de la nature avec son paroxysme et son apaisement. Quant à mon destin, ce disque rayé sur le gramophone, je le sais infléchi par les mêmes erreurs. Il ne faut plus tomber amoureux d'une femme qui ne soit pas libre, ni accorder mon violon au sien. Cela ne donne seulement qu'un extrait de la mélodie des grands élans du cœur, mais jamais la symphonie dans sa complétude. Et oui, je fais un piètre musicien ! Il y a cinq ans j'ai voulu revoir mes partitions, recommencer ma vie, entreprendre un long voyage. Il s'est terminé, je l'avoue, exactement comme il a commencé, au bord d'un lac au bout du monde, le jour des morts.

Epilogue

Elena va recommencer sa vie à l'âge de 30 ans, en retournant à la faculté. C'est du haut d'un amphithéâtre qu'elle pourra enfin entrevoir les lisières de son indépendance et acquérir pour de vrai l'étendard de sa chère liberté. Elle n'a reçu pour ce projet ni l'assentiment ni la désapprobation de ses parents. Ils laisseront faire tant que son mari ne réapparaîtra pas, trahissant désormais par leur neutralité les avatars de l'absence. Cette attitude confesse à demi-mot leur capitulation devant la vieillesse inexorable et surtout le naufrage de leur famille.

Rosario s'occupera du procès que leur intentent les beaux-parents pour reprendre le contrôle de la gestion du Palazul. Ils auront tout le temps de régler ce problème car, il faut le savoir, Carlos Eduardo ne reviendra jamais. Est-il mort en Amazonie comme se plaisent à le chuchoter certaines rumeurs ou bien vit-il ailleurs, sous un faux nom ? Mystère !

De lui ne subsistera pas seulement que le bruit des affaires ou le nom prestigieux d'un palace. Quelque part, dans un cimetière endormi au cœur d'un éternel été luit, tranquille et solitaire, une stèle en marbre blanc où l'on peut lire : Edgar Valderon Ortiz. Mort le 16 janvier 2023. La tombe d'un enfant qui n'a pas eu le temps de naître !

Eusebio, lui, après avoir appelé ses parents, a décidé une bonne fois pour toutes de rentrer en France où il s'est spontanément livré à la police. Le plus simple était de dire la vérité. C'est ce qu'il fit, au risque de voir ressurgir l'épouvantail de la prison. Cependant les jurés, devant le tribunal, furent sensibles en majorité à cette phrase émanant de la victime elle même :

« Monsieur Boixo Sanchez n'est pas responsable de ma mort », et peut-être au fait divers, en soi éminemment tragique, où deux « fils uniques » meurtris par leur solitude se sont tirés

dessus sans savoir qu'ils étaient frères. Le verdict fut : Non coupable ! Il fut acquitté pour l'essentiel dans cette affaire et ne fit que quelques mois de prison avec sursis pour délit de fuite à Buenos Aires et blessure occasionnée sur la personne du plaignant, à savoir l'inspecteur Paul Antoine Morlac.

Le mérite fondamental de sa comparution aura été de permettre aux évènements d'ouvrir les portes inattendues de la vérité : celui qu'il avait intuitivement appelé son frère de silence était en réalité son frère tout court. Un vertige doublé d'un autre car par voie de conséquence, il connaissait dorénavant, après tant d'années, le nom de sa mère biologique : Rose de Tremblenit, une vieille dame qui ne daigna même pas le regarder. Mais lui, si, il alla vers elle, au moins une fois. Il voulait qu'elle sente le poids de la réalité. Se repentirait-elle jamais de l'acte qu'elle avait commis un jour en jetant son bébé vivant dans les soupiroux du monde comme on cache la poussière sous un tapis ?

Ainsi donc, le capitaine Mangin pouvait clore l'enquête et refermer le dossier « de Tremblenit ». Les pieds croisés sur le bureau, il prit une profonde inspiration avec la sensation du devoir accompli. Quelque soit son issue, chaque affaire élucidée, chaque dilemme, sont une victoire sur l'égarement du mystère et le trouble de l'inconnu. C'est pour cela qu'il aimait tant son métier, pouvoir en extraire un plaisir tenace et bien carré. Il fit un tour complet sur sa chaise de bureau, comme une pirouette, et se laissa aller aux grandes décisions : il allait prendre des congés et partir avec sa femme car c'est bien connu : le bonheur des uns fait le bonheur des autres !

Anne-Sophie va rencontrer son ancien amant, le jour de La Toussaint, l'année suivante, en allant se recueillir sur la tombe de son mari. Sans s'être concertés, ils apporteront la même fleur, une rose. Après un silence gêné, ils vont pouvoir écartier tout doucement le rideau de la peine et commencer à parler. Ils n'avaient jamais pensé se revoir et pourtant ils seront bien là tous les deux, tels les échos d'un amour impossible que l'on croyait mort, deux atomes rescapés du grand silence et percutant par miracle la boîte à murmures des choses « oubliées ». Quant à Charles Edouard de Tremblenit, l'homme qui avait lancé un jour une bouteille à la mer...

Quelque part sur une plage du Sahara occidental, perdu entre l'infini de l'océan et l'immensité du désert, un groupe d'enfants joue au football. Abdel Marhouf a été choisi gardien de but

mais rien ne va dans les cages. C'est une vraie passoire. Le voilà tellement houspillé par ses camarades qu'il s'en va bouder plus loin et abandonne la partie. Là-bas, sur le rivage, un trésor va venir à lui après des années d'errance. C'est une bouteille recouverte de concrétions où l'on voit un message à l'intérieur. Le caprice des vagues, dans un tourneboulé d'écume, joue avec l'esquif de verre. Celui-ci arrive sur le sable poussé par le flux mais la mer à chaque fois menace de le reprendre. Abdel se précipite le cœur battant. Il a toujours rêvé de découvrir un jour un message envoyé d'une île déserte, au bout du monde. Le bouchon à moitié pourri résiste mais il finit par sortir le précieux rouleau de papier. C'est écrit en plusieurs langues mais heureusement il a des notions d'Espagnol et de Français. Sa main tremble. Il lit :

S.O.S

« Je m'appelle Charles Edouard de Tremblenit, de nationalité française. Je suis enfermé sur le cargo transatlantique le « Rio Sil » battant pavillon Panaméen où je demeure dans la plus profonde misère, racketté, battu et violé.

Je vous en supplie, pour l'amour de Dieu, si vous trouvez ce message appelez d'urgence au domicile de mon fils : le 033559875489. Vous me sauverez la vie. »

FIN